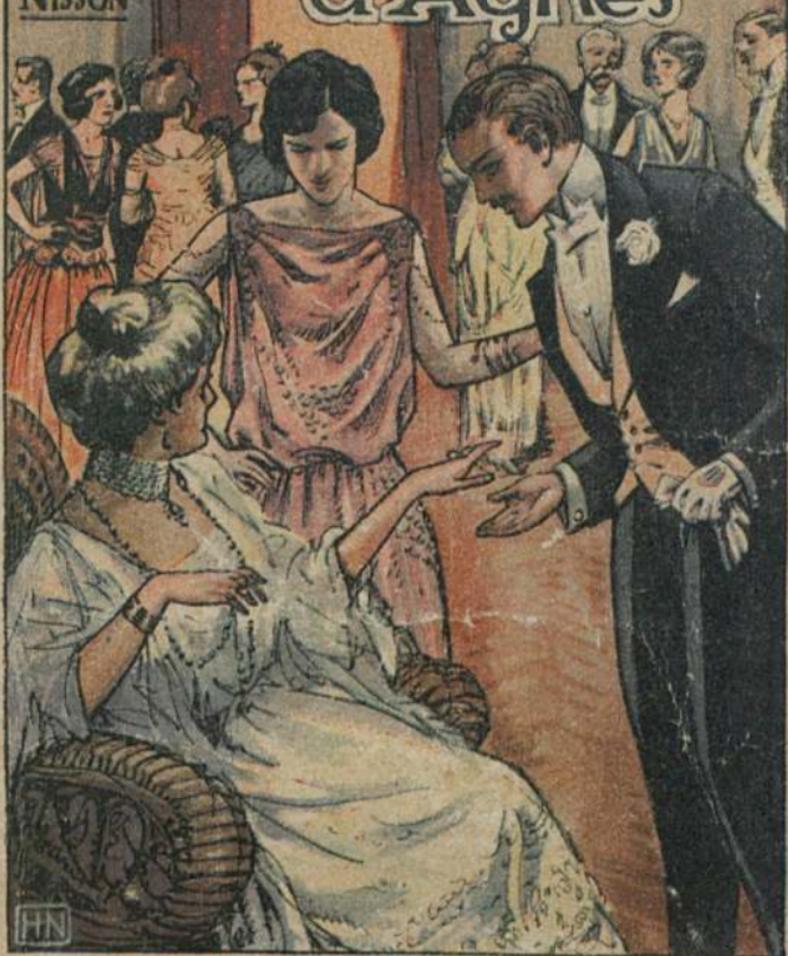


# Les deux amours d'Agnès

PAR  
CLAUDE  
NISSON



HN

PRIX :

1<sup>fr</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Les Publications de la Société Anonyme  
du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

**LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Prix de l'abonnement d'un an : 10 francs. Etranger : 16 francs.

**La Véritable Mode Française de Paris**

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. Etranger : 18 francs.

**LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 4 francs.

**GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.15.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr. Etranger : un an, 18 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON  
sont données par

**Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F<sup>co</sup> 3.25.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. »  
— ETRANGER. . . . . 15 fr. »

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50  
— ETRANGER. . . . . 7 fr. 75

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir .. .. l'imagination. .. ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de .. .. qualité littéraire. .. ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

## DANS LA MÊME COLLECTION :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAIS.
2. Pour Lui ! par Alice PUJO.
3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRETE.
4. Les Espérances, par Matilda ALANIC.
5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
6. Madame Victoire, par Marie THIERY.
7. Tante Gertrude, par B. NEULLIES.
8. Comme une Epave, par Pierre PERRAULT.
9. Riche ou Aimée ? par Mary FLORAN.
10. La Dame aux Genêts, par L. de KERANY.
11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
12. Un Mariage "in extremis", par Claire GENIAUX.
13. Intruse, par Claude NISSON.
14. La Maison des Troubadours, par André VERTIOL.
15. Le Mariage de Lord Loveland, par Louis d'ARVERS.
16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KERANY.
17. A Travers les Seigles, par Hélène MATHERS.
18. Trop Petite, par SALVA du BEAL.
19. Mirage d'Amour, par CHAMPOL.
20. Mon Mariage, par Julie BORIS.
21. Rêve d'Amour, par T. TRILBY.
22. Aimé pour Lui-même, par Marc HELYS.
23. Bonsoir Madame la Lune, par Marie THIERY.
24. Veuvage Blanc, par Marie Anne de BOVET.
25. Illusion Masculine, par Jean de la BRETE.
26. L'Impossible Lien, par Jeanne de COULOMB.
27. Chemin Secret, par Lionel de MOVET.
28. Le Devoir du Fils, par Matilda ALANIC.
29. Printemps Perdu, par T. TRILBY.
30. Le Rêve d'Antoinette, par Eveline le MAIRE.
31. Le Médecin de Lochrist, par SALVA du BEAL.
32. Lequel l'aimait ? par Mary FLORAN.
33. Comme une Plume... par Antoine ALHIX.
34. Un Réveil, par Jean de la BRETE.
35. Trop Jolie, par Louis d'ARVERS.
36. La Petitiote, par T. TRILBY.
37. Derniers Rameaux, par M. de HARCOET.
38. Au delà des Monts, par Marie THIERY.
39. L'Idole, par André VERTIOL.
40. Chemin Montant, par Antoine ALHIX.
41. Deux Amours, par Henri ARDEL.
42. Odette de Lymaille, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. La Roche-aux-Algues, par L. de KERANY.
44. La Tartane amarrée, par A. VERTIOL.
45. Intègre, par Pierre Le ROHU.
46. Victimes, par Jean THIERY.
47. Pardonnez-moi, par Jacques GRANDCHAMP.
48. Le Chevalier clairvoyant, par Jeanne de COULOMB.
49. Maryla, par Isabelle SANDY.
50. Le Mauvais Amour, par T. TRILBY.
51. Mirage d'Or, par Antoine ALHIX.

---

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco . . . 1 fr. 75  
Six volumes au choix, franco . . . . . 9 fr. 90

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

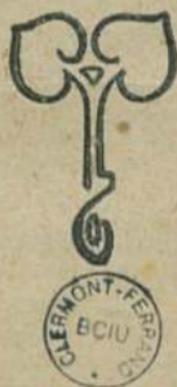
C92572

CLAUDE NISSON

---

LES

Deux Amours  
d'Agnès



Éditions du "Petit Écho de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



# Les deux Amours d'Agnès

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

— Il est onze heures, mademoiselle, il faut aller vous coucher.

Mais « Mademoiselle » ne répondit pas, ne leva même pas la tête. Penchée sur la longue table de chêne, tout encombrée de papiers, elle laissait couvrir la plume grinçante sur les grandes enveloppes bordées de noir.

Sans impatience, Bonne Marion repoussa la porte qu'elle avait laissée entr'ouverte et, son bougeoir à la main, se rapprocha de la table :

— Il est onze heures, répéta-t-elle.

Mademoiselle, du bout de sa plume, indiqua un mince paquet d'enveloppes qui s'abaissait de minute en minute.

Bonne Marion souffla sa bougie, fit un petit signe condescendant de sa tête grise coiffée d'un bonnet tuyauté, et paisiblement alla s'asseoir tout près du grand poêle en faïence vert sombre. Distraitement, elle appuya ses mains ridées contre les carreaux, mais le feu était éteint depuis longtemps ; elle les frotta alors l'une contre l'autre, les entre-croisa, les étira, embarrassée de leur extraordinaire inaction. Ses yeux gris erraient dans la salle à manger dont les coins s'enfonçaient dans l'ombre.

C'était vraiment une belle pièce avec son haut plafond à poutrelles, ses boiseries de chêne, ses quatre fenêtres donnant sur la prairie, ses vieux bahuts sculptés. Jamais Bonne Marion n'avait vu d'aussi belle salle à manger et pourtant elle connaissait, pour y avoir souvent travaillé, tous les châteaux du pays. Depuis plus de trente ans, son sac au bras, elle allait en journée de droite et de gauche, tour à tour lingère, couturière, repasseuse : partout on la réclamait, mais avant toute autre clientèle, elle faisait passer le château de Voussages ; elle avait vu grandir M. le baron, organisé la réception de la jeune dame, chanté au baptême des enfants : elle faisait partie de la maison. Nulle semaine ne se passait sans qu'au moins trois ou quatre jours elle ne demeurât à Voussages. En sa qualité de nièce du défunt curé, elle y avait une situation à part, les domestiques l'appelaient Mlle Marion, les enfants l'embrassaient, et comme elle était une personne prudente et entendue en toutes choses ménagères, on laissait peser sur elle la lourde responsabilité des lessives et des confitures. C'était elle encore qui, d'année en année, étalait au soleil les vieux cachemires précieux et surannés, les belles fourrures inemployées, et après de savants battages, les recouchait dans leurs cartons parsemés de camphre et de genièvre. Et le soir venu, sa journée terminée, que de fois elle s'était attardée à faire des cerfs-volants pour les garçons, des robes pour les poupées d'Yvonne, même des fleurs en papier pour la chapelle d'Agnès !

Bonne Marion s'engourdissait dans ses souvenirs, elle sursauta en entendant gémir lugubrement l'antique coucou du vestibule.

— Onze heures et demie, mademoiselle Agnès, déclara-t-elle d'un ton d'énergique protestation. C'est mauvais pour les yeux de travailler à la lumière, surtout pour des yeux qui ont beaucoup pleuré.

Elle n'avait que trop raison.

Mademoiselle appuya ses doigts fins sur ses yeux brûlants et se renversa sur sa chaise dans un geste de lassitude énermée.

— Il valait mieux que j'en finisse ce soir, Bonne Marion, sans cela Yvonne aurait encore voulu m'aider et cette besogne lui fait tant de peine, pauvre chérie... Maintenant, allons nous coucher.

Elle prit une dernière lettre pour la glisser dans l'enveloppe encore fraîche et s'arrêta à parcourir une fois de plus les lignes douloureuses :

*Messieurs Guillaume, Jean et Gabriel de Vous-sages ; mesdemoiselles Yvonne et Blanche de Vous-sages ; mademoiselle Agnès de Fyrmont de Seigneu-ville, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver en la per-sonne de*

*Madame Gabrielle de Fyrmont de Seigneuville,  
baronne de Voussages,*

*leur mère et sœur, décédée le 18 février 1905 dans sa 38<sup>e</sup> année, munie des sacrements de l'Église.*

*Priez pour elle !*

— Un mois aujourd'hui, murmura Agnès.

Bonne Marion, sa bougie rallumée, saisit les lettres éparses, les réunit vivement et, posant le paquet sur un dressoir, d'un geste d'autorité :

— Je me charge de les expédier, dit-elle... Eh ! ma chère demoiselle, à quoi bon vous retourner sans cesse le fer dans le cœur ? Quand le bon Dieu veut, voyez-vous, il faut bien nous soumettre ! Et puis la pauvre dame en a fini, elle, avec les peines et les souffrances... Passez devant, mademoiselle, j'éteindrai la lampe.

D'une main preste, elle remit les chaises en place, effaça un pli au tapis, enleva plume et encre peu en sûreté sur la table ; puis elle rejoignit Agnès, après un dernier regard circulaire pour s'assurer que tout était bien.

Les deux femmes traversèrent le vestibule dallé, noble et vaste comme la salle à manger et s'engagèrent ensemble dans un large escalier de pierre. Leurs silhouettes inégales se dessinaient en ombres chinoises sur les murs peints en vert pâle où, par

endroit, ressortaient, comme des panneaux trop crus, de larges carrés d'un vert plus vif. On eût dit que l'on venait d'enlever des tentures qui, longtemps, avaient préservé des atteintes du soleil les couleurs de la muraille. Mais les deux femmes y étaient habituées sans doute; ni l'une ni l'autre n'y semblaient prendre garde. Arrivées au sommet de l'escalier, elles se séparèrent. Mlle de Fyrmont prit sur un coffre sculpté une petite lampe voilée d'un abat-jour fané, et Bonne Marion, après un dernier bonsoir, monta au second étage, car, depuis le dernier deuil, confiant à une voisine sa chèvre et ses poules, elle s'était installée au château, ne voulant pas laisser les enfants et Mademoiselle seuls avec des domestiques « qui n'étaient pas seulement depuis dix ans dans la maison! »

Agnès était entrée dans sa chambre, une petite pièce à fenêtre unique, dont le papier déteint et les tentures passées faisaient encore assez bonne figure à la lumière restreinte de la lampe, et sous les menus bibelots qui en masquaient la détresse. Des gravures modernes, des tableaux de dévotion, des portraits et des photographies de famille recouvraient en grande partie les murs; sur la cheminée, dans des cadres d'argent bruni, deux têtes de femmes se faisaient vis-à-vis, toutes deux jeunes, belles et souriantes. Pourtant, il était facile de voir qu'elles n'étaient point contemporaines. Agnès se pencha d'abord vers la plus récente photographie et la contempla longuement, les yeux pleins de larmes; elle y appuya ses lèvres et récita tout bas une prière; à l'autre image aussi elle rendit son hommage de tendresse, et les embrassant toutes deux du même regard désolé :

— Maman! Gabrielle! murmura-t-elle, que vais-je devenir sans vous?

Si grande était sa fatigue et son besoin de dormir que, machinalement, elle commença à se dévêtir. Debout devant la cheminée, elle enleva les épingles qui nouaient ses cheveux et une masse brune s'abattit sur ses épaules; mais ses gestes extérieurs n'entravaient pas sa pensée.

Au contraire, le passé lointain de son enfance,

le passé récent et douloureux des dernières semaines, le triste présent, l'avenir plein d'incertitude et d'angoisse se dressaient à la fois devant elle, l'assaillaient de leurs impitoyables fantômes. La terreur des responsabilités, l'effroi des décisions à prendre disputaient son âme à la navrante douleur des regrets.

— Ne pas même pouvoir souffrir en paix ! prononça-t-elle.

Et sa voix était si lasse, si brisée, qu'elle en éprouva une courte surprise. Mais il n'était guère temps de s'attendrir sur elle-même et, tout de suite, elle ramena sa pensée aux orphelins dont elle restait le seul guide, le seul appui, un si faible appui, un guide si désemparé. Jamais elle n'aurait cru si difficile de prendre une décision ! Que de fois elle avait tranché d'un mot les perplexités de sa sœur, cette douce et timide Gabrielle qu'angoissait le choix d'une robe ou l'ordonnance d'un dîner. Agnès souriait alors de ces puérides difficultés, et pour les avoir résolues en se jouant, elle avait fini par se croire l'âme décidée et l'esprit péremptoire, comme le déclarait Mme de Voussages avec une tendre admiration, où flottait quelque malice. Longtemps, dans son lit, avant de s'endormir, Agnès songea à ses amicales discussions avec sa sœur sur le sujet plus grave de l'éducation des enfants. Pourquoi, depuis le départ de la gouvernante anglaise, Gabrielle cherchait-elle mollement, sans jamais se décider, une institutrice pour ses filles ? Pourquoi renvoyait-elle de six mois en six mois l'entrée au collège de Jean et de Gabriel ? Pourquoi ajournait-elle toujours les leçons d'escrime et d'équitation, si vivement sollicitées par Guillaume ? Et comment elle-même, Agnès, seule arbitre, depuis un mois, de la vie de ces chers enfants, n'avait-elle encore rien changé à ces éducations négligées et précaires qu'elle déplorait naguère hautement ? La première violence de son chagrin, puis les mille détails matériels, impérieux et pressants, l'avaient tout d'abord absorbée. Maintenant il fallait agir : ce ne serait pas trahir les intentions de Gabrielle que de suivre une autre

voie. Sans doute la pauvre femme savait ses jours comptés, lorsqu'elle retenait avec une douce obstination ses enfants auprès d'elle. Agnès le comprenait aujourd'hui; comment ne l'avait-elle pas deviné l'automne précédent, devant l'extraordinaire hésitation de Gabrielle à renvoyer Guillaume lui-même à son collègue, Guillaume, le grand garçon de quinze ans qui préparait déjà son baccalauréat? Souvent ce n'est ainsi qu'à la lugubre lumière des malheurs accomplis que s'éclaire et s'explique le mystère des paroles et des actes; trop tard, on se reproche l'impitoyable rectitude d'un jugement qui n'a pas compris le sens caché et profond des choses, qui, pour être trop juste, a pu se montrer dur.

Agnès sentait dans son cœur douloureux un point plus douloureux encore en se rappelant tout cela. Pourtant elle avait toujours parlé suivant la raison, toujours agi suivant le vrai et le bien.

## II

Le notaire de la famille, Me Brumelin, se remettait à peine de la fluxion de poitrine qui l'avait empêché de répondre de suite à l'appel de Mlle de Fyrmont. Du moins sa première visite était pour elle. Il était très attaché à tous ses clients, très brave homme, honnête et serviable. Mais bien qu'il prit volontiers des airs paternels, surtout avec les femmes, il n'avait ni initiative, ni autorité. Aussi les fortunes modestes des châteaux de la localité s'effondraient-elles tout doucement sans secousse, avec une régularité désolante. Les rentes d'Etat baissaient sans perdre leur prestige aux yeux du notaire, les baux diminuaient périodiquement entre ses mains, et les maisons les mieux tenues devaient chaque année restreindre leurs dépenses pour ne pas excéder leurs revenus. C'était un si honnête homme que Me Brumelin, si

bien pensant, si poli. Comment ne pas s'en remettre aveuglément à lui? Jamais il n'avait conseillé un placement hasardeux, et pourrait-on vraiment lui en vouloir si, dans ces tristes temps, tout allait à la dérive, les revenus comme les croyances?

Mlle de Fyrmont l'attendait ce matin-là pour prendre une connaissance précise des affaires de ses neveux. Elle savait depuis longtemps que celles-ci n'étaient pas brillantes. M. de Voussages avait, au début de son mariage, mené grand train, comptant sur un héritage qui n'était pas venu, et sa fortune personnelle s'en était trouvée fort atteinte. A sa mort, même, Gabrielle avait dû entamer sa dot pour régulariser des comptes embrouillés et conserver le domaine de Voussages. Elle avait sagement interrompu les réparations trop somptueuses commencées dans le vieux château, et s'était efforcée de rétablir la fortune compromise de ses enfants en faisant arracher, puis replanter des vignes dans l'Hérault. M<sup>e</sup> Brumelin, prudemment ennemi des entreprises financières, avait approuvé cette tentative vinicole qui lui paraissait garantir les meilleurs résultats. Se confiant en lui, Mme de Voussages escomptait les années propices, et en attendant, comme il fallait bien vivre et ne pas déchoir devant le pays, elle mordait tous les trimestres au capital que les plantations avaient déjà sensiblement ébréché. Mais de ces vilaines questions d'argent, elle ne parlait guère, même à Agnès. Une seule fois, celle-ci avait été consultée, lorsque peu après la mort de M. de Voussages des acquéreurs s'étaient fortuitement rencontrés pour les deux superbes tapisseries des Gobelins qui ornaient le vestibule. Agnès avait fortement insisté pour que sa sœur les échangeât contre les vingt mille francs spontanément offerts et que les récentes circonstances rendaient doublement utiles à la jeune veuve. Depuis lors, bien souvent, elles avaient effleuré, dans leurs longues conversations, cette pénible question d'argent, mais sans s'y attarder. Lorsque, trois ans auparavant, Agnès ayant atteint sa majorité,

la sœur aînée avait voulu lui rendre ses comptes de tutelle, la jeune fille avait protesté et elle continuait à toucher comme par le passé une modeste pension, pour sa toilette, ses charités et ses petites dépenses personnelles. Le reste de ses revenus allait aux frais généraux; ainsi l'avait-elle exigé depuis la mort de son beau-frère.

— Ma petite Yvonne, tu vas me laisser causer avec M. Brumelin, dit Agnès, en apercevant le notaire qui traversait la cour. Il vaut mieux que je sois seule avec lui pour parler affaires, ma chérie; d'ailleurs, je pense que ce ne sera pas long.

Yvonne se leva. Plus jeune qu'Agnès de sept ans seulement, elle éprouvait pour la demi-sœur de sa mère un sentiment mi-filial, mi-fraternel, où se réfugiait tout son cœur tendre et désolé.

Mlle de Fyrmont avait conscience de l'appui qu'elle était pour sa nièce, et voulait, à son tour, lui éviter les soucis et les difficultés qui, si longtemps, lui avaient été épargnés à elle-même par la pauvre morte.

— Vous n'avez rien à me faire faire? demanda Yvonne, déjà près de la porte du petit salon.

— Non... écris à Guillaume, si tu veux, j'ajouterai quelques lignes à ta lettre... répondit Agnès en se levant pour recevoir M<sup>e</sup> Brumelin.

Après un léger salut, Yvonne s'éclipsa, tandis que Mademoiselle indiquait un siège au notaire.

M. Brumelin tenait avant toute chose à s'excuser de n'être point venu plus tôt. Mademoiselle savait sans doute qu'il avait été fort malade. Sans un empêchement absolu, il n'aurait certes pas attendu d'être appelé, Mademoiselle n'en doutait pas, pour venir présenter ses respectueuses condoléances et offrir ses services, et aussi s'associer au deuil cruel...

Agnès laissa le brave homme dérouler sa petite oraison funèbre. Elle n'était pas pressée. Jean et Gabriel faisaient leurs devoirs que corrigerait le soir même le vicaire de la paroisse; Yvonne écrivait à Guillaume; la cuisinière avait reçu les ordres pour la journée, la femme de chambre tra-

vaillait sous la direction de Bonne Marion aux tristes vêtements de deuil. Du bout du doigt, Agnès lissait distraitemment le crêpe qui bordait ses poignets ; de temps en temps, un mot plus accentué frappait son oreille, forçait sa pensée.

« Elle était si douce, si bonne, toujours indulgente et bienveillante, » affirmait le notaire, et à part elle, Agnès s'étonnait de demeurer indifférente à ces éloges de la défunte. C'est que si souvent, depuis un mois, elle les avait entendues, ces phrases sincères et pourtant banales, ces paroles compatissantes qui croyaient bien faire en expliquant ses propres regrets, en justifiant ses larmes.

— Elle vous aimait tant, poursuivait comme tous les autres Me Brumelin. Vraiment vous étiez à la fois sa sœur et son enfant...

Hélas ! Agnès ne savait que trop la perte qu'elle avait faite... Mais pouvait-elle dire à cet étranger qu'il ne prononçait point les mots qu'il fallait, qu'au lieu de l'enliser plus profondément dans son impuissante désolation, c'était vers l'avenir, vers les devoirs nouveaux qu'il fallait guider sa pensée et stimuler son jeune courage ? Personne n'avait compris ce dont elle avait besoin, personne, pas même Georges d'Arcillac, l'ami si cher, le fiancé de ses rêves qui, pourtant, lui parlait d'avenir et de joie même au milieu des larmes. Seule, Bonne Marion avait senti le poids énorme tombant sur les frêles épaules d'Agnès : ces cinq enfants à peine plus jeunes qu'elle à diriger, à élever. Elle n'avait pas demandé, comme les autres : qu'allez-vous faire ? elle savait bien qu'un doute même n'était pas possible, que Mademoiselle consacrerait sa vie aux enfants de sa sœur, qu'avant de songer à elle, elle songerait aux orphelins, et que si quelqu'un, à cet arrangement, devait être sacrifié, ce ne serait pas eux. Et elle trouvait cela si naturel, la brave fille, que, sans qu'elle s'en doutât, cela ressortait de toutes ses paroles. En sorte que le seul réconfort, le seul encouragement que reçût Agnès, lui venait inconsciemment de cette humble ouvrière.

— Oui, la mort de M. le baron a été un trop

rude coup, poursuivait le notaire, elle ne s'en est jamais relevée... Sa santé était si frêle... et puis ces continuels soucis d'argent, l'inquiétude de voir disparaître la fortune de ses enfants, l'appréhension toujours croissante de l'avenir...

Mlle de Fyrmont ne lissait plus d'un geste machinal le crêpe de son corsage; anxieuse, elle écoutait les molles révélations de M<sup>e</sup> Brumelin.

— Il est certain que Mme la baronne n'a pas eu de chance, rien ne lui a réussi, et tout cet argent dépensé pour ces vignes!...

— Eh bien? questionna Agnès, presque malgré elle.

— Vous savez bien, mademoiselle, que cela n'a pas réussi, la maladie s'y est mise l'été dernier. Il n'y a plus qu'à les arracher. C'est encore soixante mille francs de jetés à l'eau. La pauvre madame en avait les larmes aux yeux quand j'ai dû lui apprendre le désastre.

« Mademoiselle » partageait cette émotion, mais elle sut la dominer pour demander avec calme :

— Vraiment, il n'y a rien à faire, ni traitement, ni sulfatage?

— Non, mademoiselle, rien. Madame votre sœur, sachant que je me connais assez en viticulture, m'avait, l'an dernier, prié d'aller voir sur place ce qu'il en était et j'ai dû reconnaître qu'on n'avait rien exagéré.

Agnès se mordit les lèvres. Jamais Gabrielle ne lui avait parlé de ces graves soucis.

— Alors, voulez-vous m'exposer nettement et en détails minutieux la situation de mes neveux, demanda-t-elle. Dans une lettre qu'elle m'a laissée, ma sœur me dit que vous me renseignerez, d'autant plus qu'elle m'institue tutrice légale de ses enfants.

Le notaire étala sur une table son large portefeuille et en retira quelques papiers.

— Ce sont les baux, dit-il. La petite ferme attenante au château est louée pour 1.500 francs. Les saisons sont mauvaises; il a fallu, en ces dernières années, abaisser les fermages de plus de moitié. Voici le bail du pré de la Butte : 230 francs. Il y a

encore quelques champs, vers l'église, loués à Gros-Pierre : 420 francs. C'est tout pour les terres, puisqu'il n'y a rien à tirer des vignes de l'Hérault.

Mademoiselle, très grave, demanda :

— Et l'argent placé ?

— Voici, mademoiselle, dit le notaire en tirant un petit livret du portefeuille. Mme de Voussages avait, vous le savez, fait à sa dot une forte brèche pour régler les affaires à la mort de son mari. Elle a payé plus de 80.000 francs alors. Les revenus se sont trouvés diminués, naturellement, et chaque année il fallait, puisqu'ils ne suffisaient plus, prendre sur le capital.

— Cela ne peut pas durer ainsi, pensa Agnès; dès demain je vais restreindre nos dépenses, supprimer la femme de chambre, vendre le cheval.

— Enfin, continuait M<sup>e</sup> Brumelin, qu'embarrassait le grave silence de la jeune fille, la fortune est bien réduite, bien compromise; le malheureux essai pour les vignes, sur lequel Mme la baronne comptait tant, a achevé de la ruiner.

Le gros mot était lâché; il s'épongea le front et replia nerveusement les papiers d'affaires, sans oser regarder Mlle de Fyrmont.

— Mais, enfin, monsieur Brumelin, il reste bien quelque chose, je suppose? demanda-t-elle après un silence.

— Oh! certainement, répondit précipitamment le notaire. J'ai ici la liste et les numéros des valeurs de Mme la baronne. Voyez : 10 obligations de la ville de Paris 1867, 15 obligations du chemin de Lyon-Méditerranée, 8 du Crédit Foncier et 6.000 francs en rentes sur l'Etat. Tout cela n'est peut-être pas très productif, mais c'est très solide, absolument de tout repos, comme d'ailleurs toutes les valeurs que je conseille.

— Et cela rapporte au total?

— Sept cent quatre-vingt-trois francs vingt-cinq centimes, répondit le notaire après un rapide calcul.

— Ce qui fait à peine 3.000 francs de revenus, compléta Agnès, sans se départir de son sang-froid. Evidemment, c'est peu.

— Mais je ne parle, bien entendu, que de la fortune de vos neveux, s'écria M<sup>e</sup> Brumelin. La vôtre, naturellement, est intacte, mademoiselle. Vous avez exactement 112.000 francs en bons et solides placements.

Agnès se rappela alors avec une intense émotion que sa sœur, dans les jours prospères, laissait s'accumuler les revenus de sa dot à elle, et ne voulait rien recevoir à titre de pension. Pauvre Gabrielle! des 400.000 francs qu'elle avait apportés à son mariage, des brillantes espérances de M. de Voussages, que restait-il à présent? Pas même de quoi nourrir leurs enfants.

— Cela vous fait 3.930 francs de rentes, conclut M<sup>e</sup> Brumelin, c'est déjà une jolie dot pour notre pays; votre situation, Dieu merci, n'a aucun rapport avec celle de vos neveux.

— Notre situation est la même, car naturellement nous continuerons à vivre comme par le passé, autant que possible.

Le notaire secoua la tête d'un air incrédule.

— Ce n'est pas à votre âge, mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, qu'on engage ainsi l'avenir; un de ces jours, vous vous marierez, et alors...

Agnès rougit violemment.

— Il n'est pas question de cela, répliqua-t-elle sèchement. J'ignore encore les détails précis de notre nouvelle existence, mais ce que je sais bien, c'est que je ferai tout au monde pour rendre aux enfants de ma sœur la maternelle affection que j'ai reçue d'elle.

M<sup>e</sup> Brumelin s'inclina. Avec une dernière protestation de dévouement, il prit congé, laissant la jeune fille, si calme en apparence, atterrée par les difficultés sans nombre qui se dressaient devant elle. Ah! il s'agissait de bien autre chose que de congédier Antoinette et de vendre Mohican! Si peu au courant qu'elle fût des comptes du ménage, certains chiffres effrayants dansaient dans sa mémoire. La pension de Guillaume? Plus de 1.500 francs, avait un jour Gabrielle, 800 francs au jardinier, 600 francs à la cuisinière! Et les

impôts, les assurances, et la vie de chaque jour?

Une immense pitié emplissait le cœur d'Agnès pour la pauvre mère qui, durant quatre années, s'était silencieusement débattue sous ces angoisses quotidiennes. Elle comprenait mieux à présent l'éloquence navrante de son dernier regard, la crispation des mains froides déjà, retenant la sienne, et ce suprême et suppliant murmure : « Ne les abandonne pas. »

Sur le moment même, elle ne s'était pas expliqué l'insistance humble d'une telle prière. La mourante n'avait-elle pas dit : « Pardonne-moi de te laisser une telle charge! » Elle comprenait maintenant, et, le menton appuyé dans sa main, les yeux fixés sur la campagne qu'égayaient les premiers bourgeons, longtemps elle songea.

### III

— Crois-tu qu'on sortira le tennis cette année?

— Je ne sais pas.

— Crois-tu qu'on installera le croquet sous les platanes?

— Je ne sais pas.

Les deux garçonnets se turent; ils revenaient du presbytère où, deux fois par semaine, le vicaire leur enseignait les rudiments du grec et du latin.

Leur sac sous le bras, ils flânaient dans la courte avenue, inconsciemment heureux et soulagés d'être seuls, loin des tristes yeux d'Agnès et d'Yvonne, loin des domestiques, loin de tout le monde, heureux et soulagés de pouvoir, sans contrainte, parler et rire à haute voix, rejeter un moment la lourde enveloppe de deuil qui depuis un mois pesait sur eux à les étouffer.

— Je ne sais pas, répéta Jean, en se penchant pour cueillir dans la mousse une toute petite violette pâle et sans parfum. Je n'ose pas le demander à tante Agnès. J'aurais l'air d'oublier maman...

— Pauvre maman, elle aimait tant nous voir jouer. Tu te souviens, l'automne dernier, elle s'asseyait sur le banc, tout enroulée dans son grand châle gris, et jugeait les coups. Je crois que nous ne pourrons plus jamais être heureux maintenant.

— Peut-être que si, dans bien longtemps!

— Veux-tu que nous courions? demanda tout à coup Gabriel, après un silence lourd.

Les deux enfants s'élançèrent, la tête rejetée en arrière, les yeux soudain brillants, physiquement heureux d'aspirer l'air à pleins poumons, de dégourdir leurs jambes, de gesticuler, d'oublier.

— Tu ne m'attraperas pas! crie Jean en dépassant d'un bond son jeune frère, et comme il débouchait déjà dans la cour, trop près des regards tristes et des voix assourdies, il tourna brusquement, enfila la sombre allée bordée de sapins qui conduisait à la campagne, et courut, courut à perdre haleine, toujours suivi de Gabriel, jusqu'à ce qu'il fût brusquement arrêté par une main vigoureuse.

— Eh bien, je vous y prends à faire l'école buissonnière, vous deux, s'écria une voix jeune et joyeuse. C'est comme ça que vous allez en classe?

— Nous en revenons, au contraire, protesta Jean, tandis que Gabriel s'abattait avec un cri de joie dans les bras ouverts pour le recevoir.

— Georges! Quel bonheur! Tu viens à la maison?

— Oui, mes petits, je viens prendre des nouvelles de votre tante et de vos sœurs. Quant à vous, je suis rassuré, vous êtes roses comme des pivoines.

— Tu comprends, Georges, expliqua Jean un peu confus, nous avons tant envie de courir, nous l'avons fait presque sans y penser.

— Mais ne t'en excuse pas, mon bonhomme, vous avez joliment raison de vous détendre les jambes! Va prévenir Agnès de mon arrivée. Je te suis avec Gabriel.

Tout en parlant, le jeune homme avait déchargé Jean de son sac; il prit la main de Gabriel et accéléra le pas dans la direction du château.

— Ça va toujours, les études? demanda-t-il, lorsque Jean eut disparu derrière un énorme sapin. Tu me montreras tes cahiers tout à l'heure? Il faut bien travailler pour avoir un bon rang quand tu iras au collège.

— Au collège! Qui t'a dit que j'irais au collège? demanda vivement l'enfant. Jean a douze ans, et il reste bien à la maison. Pourquoi veux-tu que j'aille au collège? Maman ne parlait jamais de cela.

— Mais, mon petit, ce n'est pas une catastrophe d'aller au collège, expliqua Georges en souriant. Guillaume y est; j'y ai été assez longtemps, je t'en réponds, tout le monde y va.

— Enfin, tu n'as pas besoin d'en parler à tante Agnès, en tout cas, protesta Gabriel, méfiant. Maman nous a fait promettre de lui obéir; mais elle sait bien *toute seule* ce qu'elle a à faire. Et je ne trouve pas que ce soit le moment de nous séparer, quand nous sommes déjà si malheureux.

La voix du petit garçon trembla, et Georges songea qu'il aurait en ce bambin de dix ans, aux lèvres fraîches et aux yeux bleus, un redoutable adversaire. Instinctivement, il lâcha la petite main humide et chaude qui se blottissait dans la sienne, et continua sa marche sans parler, abattant nerveusement du bout de sa canne les branches trop hardies qui s'avançaient dans l'allée négligée. De temps en temps, Gabriel ramassait une pomme de pin et la lançait en l'air; d'ordinaire, Georges était toujours prêt à s'amuser avec lui, et du coin de l'œil, l'enfant surveillait ses gestes. Mais, aujourd'hui, un peu de froid s'était glissé entre eux, et le jeune homme ne semblait nullement disposé à jouer. Tout à coup, Gabriel s'élança, il venait d'apercevoir entre les branches la sombre silhouette d'Agnès. Avant que Georges, à grandes enjambées, eût pu le rejoindre, il s'était suspendu au cou de la jeune fille et lui parlait tout bas en l'accablant de caresses.

— Oui, oui, naturellement, mon cher petit, répondait Mlle de Fyrmont, en essayant de se dégager pour accueillir le salut de Georges.

— Bonjour, mon ami, comment vont vos parents?

— Très bien, merci. Ils n'ont pu venir aujourd'hui, la jument s'est blessée, et la course à pied est trop longue pour eux.

— Naturellement! J'irai les voir... un peu plus tard... Va jouer encore, petit Gab; tu diras à tes sœurs que je suis dans l'allée du bois, qu'elles ne me cherchent pas.

L'enfant regarda sa tante et, la voyant sérieuse, n'osa pas insister; il appuya un baiser sur la main fine qui tombait entre les longs plis noirs et s'éloigna lentement.

— Cela me fait du bien de vous voir, reprit Agnès, je me sens si triste aujourd'hui, si accablée par notre malheur. Vous ne pouvez savoir, Georges, combien il est encore plus grand qu'il ne paraît.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le jeune homme.

Tout de suite, bravement, elle arracha de son cœur le douloureux aveu.

— Il y a que nous sommes ruinés, mais complètement ruinés; nous sommes à la misère, insista-t-elle, s'étonnant du silence de son ami.

— N'exagérez rien, reprit Georges d'un ton contraint; je sais que la fortune de votre sœur était très ébréchée, mais enfin il en reste encore pas mal.

Mais elle était résolue à ne laisser aucun doute possible subsister entre eux.

— Savez-vous ce qu'il reste en tout à mes neveux? 3.000 francs de rente. Avec ce que je possède, cela ne nous fait pas 9.000 francs pour tous.

— Vous ne pouvez vous charger des enfants, protesta vivement le jeune homme. Comment voulez-vous? C'est impossible, impossible. Nous ne pouvons pas, ajouta-t-il à demi-voix.

Agnès l'avait entendu, et douloureusement compris.

— Oui, c'est impossible, acquiesça-t-elle très bas, la gorge serrée. Et pourtant je ne puis faire autrement. Que voulez-vous, je vous le demande,

que deviennent ces pauvres enfants? D'ailleurs, j'ai promis à Gabrielle de la remplacer auprès d'eux.

— Vous ne lui avez pas promis de briser votre vie, elle ne l'aurait pas voulu. Vous aggravez vos obligations, Agnès, jamais je ne les avais comprises ainsi.

— Comment les compreniez-vous donc? interrogea-t-elle tristement.

— Ah! je ne sais pas. Je pensais à vous, Agnès, à nous plus qu'à eux.

Elle ne releva pas le mot qui la faisait rougir de confusion heureuse.

— C'est à eux avant tout qu'il faut penser, au contraire, dit-elle, lentement, du bout des lèvres, sans parvenir à se soustraire à une joie intense.

Brusquement, tout était changé en elle et autour d'elle. Parce qu'elle était joyeuse et fière de la beauté de Georges marchant à ses côtés, elle voyait soudain toute la beauté éparsée dans la nature renaissante; parce que son âme tressaillait à la caresse d'une voix chère, elle entendait tout à coup le joyeux tumulte des gazouillements printaniers; parce que son cœur s'entr'ouvrait dans la délicieuse appréhension de l'aveu, elle percevait l'ardeur de vivre, l'enchantement du renouveau, la pure fraîcheur des premières brises à peine tiédies. Elle sentait venir le bonheur et se raidissait tout entière dans l'attente troublée et bienheureuse.

Quoique Agnès fût grande, Georges dut se pencher pour lui dire tout bas, presque à l'oreille :

— Vous n'aimez donc qu'eux, Agnès; toutes vos pensées sont pour eux seuls? Leur avenir seul vous préoccupe; faut-il vous dire qu'un autre bonheur encore dépend de vous?

Et comme elle repoussait la main qui s'emparait des siennes :

— Ne protestez pas, ma chérie, ce que je vous dis aujourd'hui, vous le saviez depuis longtemps. Avons-nous eu besoin de paroles, tant de fois où nous nous sommes compris? Ne saviez-vous pas qu'un jour je vous rappellerais le cher engagement muet que si souvent nos yeux ont échangé? Ne

niez pas, Agnès, vous les savez comme moi nos dates précieuses. Rappelez-vous : le 15 janvier, il y a plus de deux ans, vous avez chanté la *Jeune Princesse*, de Grieg, et au deuxième couplet nos regards se sont croisés ; j'étais indiscret, je le sais, dans mon insistance ; je ne pouvais, même un instant, cesser de vous voir. Alors, vous avez rougi et détourné la tête, lentement, en vous reculant un peu, tenez, comme à présent. Vous ne voulez pas qu'on vous regarde, vous voulez donc vous enlever à moi ? ô ma chérie, ma chérie...

Avec une puissance douce et irrésistible, il attirait à lui, élevait jusqu'à ses lèvres les petites mains frémissantes.

— Pourquoi vous taire, Agnès, pourquoi me cacher vos yeux que j'aime ? Laissez-moi au moins y lire ce que vous ne dites pas ?... Ma bien-aimée, je vous aime, dites-moi que vous m'aimez aussi. Dites-moi que vous voulez bien être mienne pour toujours. Agnès, Agnès !... mais parlez-moi ?

D'un geste rapide, la jeune fille retira l'une de ses mains et la passa sur ses yeux.

— Vous pleurez, s'écria Georges, consterné, je vous ai fait de la peine... pardonnez-moi, mon amie, j'ai été maladroit... votre deuil récent... — Il balbutiait, ne sachant que faire pour calmer une douleur qu'il ne comprenait pas. — Il ne faut pas m'en vouloir, Agnès, je vous en supplie.

— Je ne vous en veux pas, murmura-t-elle, la voix encore pleine de rêves.

— Alors, pourquoi pleurez-vous, pourquoi ne me répondez-vous pas ? demanda Georges hésitant. N'avez-vous donc rien à me dire ?

Agnès soupira. Ah si ! elle avait à parler, elle devait répondre, et son courage ne fléchissait pas. Mais ne pouvait-elle au moins s'accorder quelques instants de bonheur, aspirer ce parfum d'amour dont il lui faudrait si vite se détourner. Pourquoi Georges la pressait-il ainsi ? Pourquoi comprenait-il si mal la lutte intime où elle se débattait ?

Elle leva vers lui des yeux illuminés, encore brillants de larmes ; toute sa joie et toute sa peine reflétées dans ses claires prunelles.

— Ah! Georges, ne me tentez pas ainsi! Ne me présentez pas un bonheur qu'il me faut repousser...

— Et pourquoi, encore une fois? s'écria-t-il violemment. Pour vous consacrer exclusivement à vos neveux? pour vous donner toute à eux en me brisant le cœur? Oh! Agnès, vous ne savez pas aimer! Si vous m'aimiez comme je vous aime, vous quitteriez tout pour venir à moi, vous vaincriez tous les obstacles, vous surmonteriez toutes les difficultés. Ce n'est pas aimer, que réfléchir et calculer. L'amour est absolu, ou ce n'est plus l'amour.

Il s'était séparé d'Agnès et parlait d'une voix amère et irritée, tandis que la jeune fille pleurait tout bas, adossée à un arbre.

— Vous êtes injuste, protesta-t-elle faiblement, sans espoir de se faire comprendre.

— Non, si vous m'aimiez, vous trouveriez un arrangement quelconque...

— Trouvez-en un, Georges, je l'accueillerai avec joie.

— Mais c'est bien simple, vous pouvez laisser les enfants ici, sous la garde de Bonne Marion; mes parents s'en occuperaient, ils les verraient souvent.

— Et l'argent pour la vie, pour les éducations, en admettant cette invraisemblable supposition de les abandonner? gémit la jeune fille se raidissant contre l'intime froissement que lui causait la froide désinvolture de Georges.

— Il ne faut pas grand'chose pour vivre à la campagne.

Agnès eut un pâle sourire.

— Vous croyez? Et pas grand'chose, non plus, pour élever trois garçons.

— Ne les élevez pas, voilà tout! ils s'engageront à dix-huit ans. Vous ne pouvez pourtant leur donner une fortune qu'ils n'ont pas.

— Hélas! non, mais je puis, mais je dois partager avec eux le peu que je possède.

Peut-être attendait-elle un mot, le seul qui eût pu rouvrir la porte au rêve. Il ne le prononça pas. Non, il ne pouvait, pauvre lui-même, prendre

Agnès sans aucune dot; il ne pouvait grever leur mince budget de la charge trop lourde des cinq orphelins. Rapidement, il entrevit les inévitables et pitoyables conséquences du mot généreux qui brûlait ses lèvres fermées, et il le reloua. C'était déjà une imprudence, longtemps combattue par ses parents, d'épouser Agnès. L'épouser sans dot ou chargée des enfants eût été folie pure.

— Il faut choisir, dit-il enfin avec effort, chercher votre bonheur avec eux ou avec moi.

Mais il laissait tomber ses mots péniblement, sentant que chaque syllable creusait un abîme entre lui et celle que, depuis des années, il considérait comme sa fiancée.

Elle secoua la tête : pourquoi s'obstinait-il à ne pas comprendre? pourquoi parlait-il de bonheur, quand il s'agissait de devoir? La souffrance de le sentir si loin de son âme dépassait en elle, à cette minute, tout autre déchirement.

Profondément, avidement, elle le regarda, cherchant sur ce visage aimé une émotion sœur de la sienne. Et comme elle n'y voyait rien qu'une ardeur irritée et inquiète, elle n'essaya pas de vaines explications, des protestations inutiles. Elle ne ressentait point de colère contre lui, car sa douleur était trop intime pour s'exhaler, mais une pitié un peu hautaine et désabusée. Elle lui tendit la main, déjà tournée vers le château et prête à le quitter.

— Mon pauvre ami, vous savez bien que je ne puis pas choisir, dit-elle.

Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle s'éloigna.

#### IV

Les jours qui suivirent comptèrent parmi les plus pénibles dans l'existence de Mlle de Fyrmont. A tous ses regrets, à tous ses tourments, s'ajoutait l'angoisse de sentir son amour méconnu. Si cruel

qu'il lui fût de renoncer à Georges, la pensée qu'il se méprenait sur ses sentiments lui était plus douloureuse encore. Sans cesse, elle discutait avec elle-même l'étrange axiome professé par le jeune homme.

« L'amour est absolu ou il n'est pas. » Ainsi elle n'aimait pas, parce qu'elle refusait de fouler aux pieds ses plus évidents devoirs ! Elle n'aimait pas, parce qu'en son cœur subsistaient la reconnaissance et le souvenir ? Elle n'aimait pas, parce qu'elle ne rejetait pas à l'abandon et à la misère les enfants de ceux qui avaient fait si douce son existence d'orpheline ? Comment Georges avait-il pu proférer un tel blasphème ? Elle ne pouvait pourtant lui crier sa détresse, laisser éclater devant lui la force d'un amour qui n'avait plus d'espoir.

Ah ! s'il avait voulu, ils auraient pu pleurer ensemble les chers rêves anéantis et dans ces larmes confondues se serait glissée encore une mélancolique douceur. Mais il ne comprenait pas, il repoussait sa part de souffrance et de renoncement...

Un ouvrage à la main, car depuis la visite du notaire, elle n'osait plus rester oisive, Mlle de Fyrmont était assise dans sa chambre, près de la fenêtre ouverte ; à travers les légers rideaux de guipure, elle voyait Blanche, Jean et Gabriel bêcher avec ardeur, entre deux massifs de lilas, le coin de terre qui, de tradition, appartenait aux enfants pour leur petit jardin. Tout à coup, Blanche jeta sa pelle et, secouant ses longs cheveux dorés, partit en courant dans une direction inconnue. Gabriel s'assit par terre, tira de sa poche un chiffon de papier qu'il déplia avec soin pour en retirer quelques graines : des éclats de voix arrivaient jusqu'à la jeune fille.

« Ils trouvent encore le moyen d'être heureux ! » pensa-t-elle. Mais, loin de la reconforter, cette impression ne fit qu'accroître sa tristesse en remettant plus nettement devant ses yeux les difficultés matérielles de la situation.

Blanche revenait, un râteau à la main, causant avec Yvonne ; cette dernière, trop grande mainte-

nant pour s'absorber dans les jeux enfantins, errait dans la maison, dans le jardin, ennuyée et désœuvrée, ne sachant à quoi employer ses interminables journées.

Depuis la mort de sa mère, elle n'avait même pas repris ses irrégulières et incomplètes études, non que l'envie lui en manquât, mais elle se serait reproché comme une inconvenance, bien plus, un manque de cœur, de reprendre si vite la même vie qu'avant *le malheur*. Agnès était trop occupée pour veiller à autre chose qu'aux détails les plus urgents. Ce matin-là, elle remarqua l'attitude languissante de sa jeune nièce et plus que jamais sentit l'impérieuse nécessité de parer au plus vite à l'incohérence et à la médiocrité de son éducation.

Hélas! tout de suite son désir se heurta à la réalité. Ce n'était pas avec les faibles ressources dont elle disposait qu'elle pouvait procurer de bons maîtres à ses neveux.

Pour la centième fois, elle recommença ses minutieux calculs, elle reprit les papiers couverts de chiffres, s'ingénia à diminuer encore le trop mince budget du ménage, supprima les quelques cents francs attribués aux vêtements, et malgré tout se heurta une fois de plus à un total de dépenses excédant notablement celui des revenus.

Elle avait pensé, acculée aux pires extrémités, à vendre Voussages, mais en admettant qu'elle pût trouver un acquéreur, elle n'avait pas le droit, en qualité de tutrice, d'aliéner la propriété de ses pupilles, et le temps était loin encore où elle pourrait les faire émanciper. Blanche n'avait que treize ans, Jean douze et Gabriel dix à peine. Il n'y avait pas à songer à cette impossible planche de salut. Elle-même, Agnès, ne pouvait en aucune façon augmenter sa fortune: elle n'avait même plus, depuis sa majorité, la pension que lui servait le gouvernement comme fille de colonel. A la rigueur, en renvoyant les domestiques et ne gardant, avec le jardinier, qu'une femme de journée pour les gros travaux, elle pourrait faire vivre ses neveux à Voussages. Ce n'était que reculer la difficulté en l'aggravant. Son devoir strict n'était-il point de les

préparer, au contraire, pour la lutte âpre et rude qu'ils auraient à soutenir avec l'existence? Ne devait-elle pas, avant toute chose, s'efforcer de mettre Yvonne et Blanche, de se mettre elle-même en état de gagner leur vie? En scrutant ses modestes talents, Agnès était épouvantée de son incapacité à remplir la plus humble fonction; elle avait été bien élevée pourtant, élevée comme toutes les jeunes filles de sa position; elle savait à peu près l'anglais, jouait un peu du piano, dessinait gentiment, avait fait d'assez bonnes études. Mais, en y regardant de plus près, elle était, en toutes choses, d'une désolante médiocrité.

— Il faudrait quitter Voussage, s'installer très à l'étroit dans une grande ville et travailler tous avec ardeur, dussé-je y sacrifier nos dernières ressources, afin que chacun de nous puisse ensuite se tirer d'affaire.

Cette résolution lui semblait héroïque et déchirante; elle lui apparaissait comme une déchéance consentie et obligatoire, comme le renoncement à tout ce qui jusqu'ici avait été son inconscient orgueil de race.

Si douloureux et mortifiant que dût être, dans le pays, l'inévitable aveu de leur ruine, ce ne serait qu'une mortification. Les Voussages sans fortune, n'en resteraient pas moins les Voussages, châteaux du domaine de leur nom, les égaux malheureux, mais les égaux quand même, de toute l'aristocratie de la contrée. Tandis que les Voussages dépossédés, cachés à un sixième étage, dans un appartement mesquin, les Voussages travaillant pour gagner leur vie, c'était aux yeux d'Agnès l'humiliation et le déclassement. Elle y était résolue, puisqu'elle ne pouvait l'éviter, mais avec quelles révoltes, quelles douloureuses résistances elle y amenait son pauvre cœur, hostile à sa raison.

— Voici des lettres pour vous, tante Agnès, dit Yvonne en entrant, le courrier à la main.

Elle était presque aussi grande que Mlle de Fyrmont, mais trop pâle et trop mince avec ses cheveux clairs et ses larges yeux violets et veloutés comme des pétales de pensée. Il y avait une vague

disproportion entre ses épaules étroites, sa tête menue et la longueur svelte de son corps trop frêle. Sa bouche était petite et fine, mais les lèvres d'un rose délicat, le cercle bleuâtre qui élargissait les yeux déjà trop grands, trahissaient la fragilité d'une croissance hâtive et menaçante. Agnès en fut frappée, et tout de suite inquiète. Non, ce n'était ni le travail, ni les privations qu'il faudrait à celle-ci, lui disaient les oscillations anxieuses de son esprit troublé.

Elle prit sans hâte le paquet d'enveloppes que lui tendait Yvonne. Tous les jours arrivaient des cartes, des billets répondant aux lettres de faire-part. Elle se mit à les dépouiller, les tendant une à une à sa nièce, quand tout à coup elle reconnut l'écriture de Georges d'Arcillac. Impatiemment elle palpa l'enveloppe, comme si de l'épaisseur de la missive dépendait sa destinée tout entière. Mais la présence d'Yvonne la gênait ; elle n'osait sous d'autres yeux entr'ouvrir les précieuses pages.

— Ce sont des lettres sans intérêt pour toi, ma chérie, dit-elle, en s'efforçant de dominer son trouble. Profite de ce beau temps et retourne au jardin. Je t'y rejoins, dans cinq minutes.

Dès qu'elle fut seule, Mlle de Fyrmont ouvrit précipitamment la lettre qui tremblait dans sa main.

Bientôt, elle laissa retomber avec découragement les feuilles tentatrices. Hélas ! Georges n'avait rien compris, puisque, pour sauver leur égoïste bonheur, il osait lui proposer froidement l'immolation des enfants ; il s'appuyait sur la raison sèche et implacable. Il voulait séparer les orphelins, les laisser à la pitié de qui voudrait les recevoir moyennant une faible pension, et partir, lui, avec Agnès, aller bien loin chercher la joie, en délaissant le devoir.

— Non, protesta tout bas Agnès, non, je ne puis, pour sauver mon bonheur, abandonner les enfants de Gabrielle, les disperser de tous côtés, les jeter presque à la charité publique. Ce n'est pas possible : ce serait moi qui consacrerai leur malheur, qui ruinerais définitivement le foyer de

famille, qui les ferais tout à fait orphelins. C'est impossible ! Je ne le puis pas, répéta-t-elle distinctement, comme pour ajouter à sa volonté une force physique.

Elle voulut fuir le danger, plier et enfermer la lettre, mais en froissant le papier, des mots encore sautaient à ses yeux, enlaçaient son cœur, paralysaient son énergie. Alors elle relut les longues pages tout entières, se raidissant contre les supplications et les raisonnements, ne voulant rien voir, rien comprendre, se butant dans sa volonté de dévouement.

La cloche sonnait pour la seconde fois. Elle abandonna sur sa table les lettres entr'ouvertes, les enveloppes encore fermées, et, répondant à l'appel de Blanche, descendit à la salle à manger.

Le repas fut, comme à l'ordinaire, rapide et presque silencieux. Agnès, novice encore dans son rôle de mère, ne se rendait pas compte, au milieu de ses soucis, de l'ardent besoin de vie qui, malgré tout, animait les enfants ; elle avait un regard de triste étonnement lorsque sur les lèvres des garçons fusait un rire promptement réprimé. Alors, ils baissaient la tête, rouges de regret et de confusion. Yvonne essayait quelques phrases, Blanche répondait timidement et le silence retombait jusqu'à ce qu'Agnès, s'arrachant à ses pensées, posât quelques questions sur les devoirs de chacun et l'emploi de la matinée.

Ce jour-là, cependant, le ciel était si pur, l'air si frais, le soleil si brillant et si doux, qu'elle entrevit le désir d'expansion et de mouvement dans les yeux plus vifs, et les petits pieds agités sous la table.

— Nous devrions faire une promenade aujourd'hui, dit-elle. Nous prendrons des paniers et nous irons à la prairie basse faire notre cueillette de violettes et de coucous. Bonne Marion m'a dit que c'était un vrai tapis de fleurs.

Par l'accueil fait à sa proposition, Agnès put juger de son opportunité.

Il semblait qu'un air nouveau eût soudain pénétré dans la salle à manger. Les fronts se rele-

vaient, les joues pâles se coloraient, l'appétit même devenait plus vif, et Yvonne cessait d'émettre machinalement son pain.

Ainsi donc, la vie suspendue depuis un mois allait reprendre son cours ; les enfants l'éprouvaient nettement, puisqu'on s'intéressait de nouveau aux choses, puisqu'on allait, comme autrefois, cueillir des violettes pour tous les rhumes de la paroisse.

— Tu sais, Gabriel, il ne faut pas prendre les blanches, elles ne valent rien pour la tisane.

— Nous prendrons aussi les fleurs de taconet, n'est-ce pas, tante Agnès ?

Tout cet émoi joyeux, découlant d'une parole d'elle, si simple pourtant et si banale, troublait étrangement la jeune fille. Elle réalisait soudain ce qu'elle était vraiment pour ces enfants : la directrice de leurs pensées et de leurs actes, la régulatrice de leur vie, celle enfin qui remplaçait la mère trop tôt partie.

Elle essaya de se figurer ces petits écoutant son impossible confidence : « Je m'en vais, je me marie, et pour que je puisse, moi, être heureuse, vous irez, isolés, chez qui voudra vous recueillir... »

Il lui semblait sentir peser sur elle la stupeur des regards qui ne comprendraient pas, leur involontaire reproche, leur silencieuse protestation. Non, non, elle ne pourrait jamais le supporter.

Le soir, seulement, elle se remit à parcourir, avec Yvonne, les cartes reçues le matin ; plusieurs enveloppes n'avaient même pas été décachetées. Ce n'était généralement que quelques lignes où l'indifférence transparaisait sous la banalité des phrases. Une petite lettre, cependant, sur papier armorié, retint l'attention de Mlle de Fyrmont. L'écriture fine et allongée lui en était inconnue. Après l'avoir rapidement parcourue, elle ne la montra pas à sa nièce, mais la glissa dans sa poche. Si inacceptable que lui en parût le contenu, elle devait la relire à plusieurs reprises, sans que son premier étonnement en fût diminué.

La voici :

« Paris, 30 mars 1898.

« Ma chère cousine,

« C'est seulement par des amis communs que j'apprends le nouveau malheur qui vient de vous frapper ; cela me prouve que vous m'avez bien complètement oubliée. Je n'ai pas la mauvaise grâce de m'en plaindre, car vous étiez bien jeune lors de la mort de votre chère mère, et, depuis, votre installation complète dans la famille de madame votre sœur vous a fait un peu négliger la vôtre. Encore une fois, ma chère enfant, je ne vous fais aucun reproche, loin de là.

« Vous voici donc, une seconde fois, privée de foyer et d'affection : je vous offre très cordialement de venir chez moi. Bien que je ne sois plus jeune, ma maison ne vous paraîtra pas trop morose pour vos vingt ans, puisque vous viviez jusqu'ici à la campagne où sans doute les distractions n'abondent pas. Je suis malade, âgée ; raison de plus pour que vous veniez avec moi, ma chère enfant, vous, ma seule parente, et, si vous le voulez, bientôt ma fille adoptive. Venez, ma chère petite, mettre votre jeunesse et votre gâté dans ma vieille demeure. Venez jouir à mes côtés de tout ce luxe que j'ai aimé et qui s'endort autour de moi. Venez, surtout, me donner un peu de tendresse, je vous la rendrai avec usure.

« Marquise de SAINT-CERNEAU. »

Cette étrange lettre déroutait Agnès et la plongeait dans un profond étonnement. Oui, certes, elle avait bien totalement oublié cette cousine éloignée, dont sa mère parlait quelquefois avec des restrictions dépourvues de sympathie. Dans quel but renouait-elle aujourd'hui les liens brisés d'une parenté lointaine ? Malgré l'évidente volonté de bienveillance et de séduction, presque chaque mot froissait la jeune fille, depuis le demi-reproche du début jusqu'à l'appât grossier et mal fardé d'un héritage en perspective. Pour écrire ainsi, cette femme ne devait rien sentir, rien éprouver comme elle-même, Agnès. Mais son intention était bonne

et la jeune fille s'appliqua à envelopper de son mieux son refus aux propositions qui lui étaient faites. Dès le soir même, elle répondit sans une hésitation, ni un regret :

« Ma chère cousine,

« Votre bienveillant intérêt pour moi augmente encore ma confusion de mon oubli. Je vous prie de vouloir bien m'excuser et recevoir tous mes regrets, en même temps que mes très reconnaissants remerciements pour votre proposition qui me touche extrêmement. Comme vous le dites, me voici pour la seconde fois orpheline et privée du plus cher appui. Mais, si cruel que soit le deuil qui vient de me frapper, il ne me laisse dépourvue ni d'affections ni de devoirs. Ma sœur laisse cinq enfants bien jeunes encore : l'aîné a dix-sept ans et le dernier dix à peine ; elle me les a confiés et les circonstances matérielles même où ils se trouvent me sont une obligation de plus de rester auprès d'eux et de m'efforcer de les préparer à la vie. Il m'est donc impossible, ma chère cousine, de répondre à votre affectueux appel. Je n'oublierai jamais que vous avez voulu remplacer auprès de moi ma famille si tôt disparue, et je vous prie d'agréer encore une fois ma respectueuse reconnaissance.

« Agnès DE FYRMONT. »

Plus difficile et plus troublante à écrire était sa réponse à Georges d'Arcillac. Elle ne pouvait se décider à tracer le mot définitif qui briserait à jamais tout espoir. D'heure en heure, les arguments du jeune homme lui semblaient moins inadmissibles, ses raisons se faisaient plus insinuantes. Il fallait bien, en vérité, se plier aux exigences matérielles de la vie et, de toute évidence, même en y consacrant tous ses revenus personnels, elle ne pouvait subvenir aux frais de collège des trois garçons. Et, après le collège, les écoles plus dispendieuses encore, et les vêtements, les voyages, les dépenses de toutes sortes, pendant tant et tant

d'années! Gabriel n'aurait pas fini ses études avant dix ans. Un petit frisson secouait Agnès, dans dix ans elle en aurait trente-quatre, sa jeunesse serait passée, elle serait une vieille fille!... Mais elle repoussa cette pensée pénible et songea à ses nièces. Jamais elle ne pourrait leur donner la forte éducation qu'elle jugeait indispensable... Alors, si ses efforts étaient inutiles, si de toutes façons elle n'arrivait à rien, fallait-il vraiment briser en vain sa vie et celle de Georges? Elle voulait bien se sacrifier, pourvu, qu'au moins, de son bonheur immolé germât, pour fleurir un jour, le bonheur des bien-aimés auxquels elle se dévouerait! Mais aussitôt qu'elle voulait se représenter la douce vie à deux avec son Georges, un remords aigu lui labourait le cœur; elle se voyait jeune femme heureuse et choyée, et, tout de suite, cette vision se brouillait pour lui montrer Yvonne pâle et triste, toute seule chez des étrangers, avec un reproche dans ses grands yeux bleus, pour celle qui l'avait abandonnée. Elle voyait les larmes de Blanche, elle entendait les protestations passionnées de Jean et de Gabriel, elle sentait l'étonnement de Guillaume, douloureux et amer. Que penseraient-ils, tous ces enfants? Pas un ne la comprendrait, ne l'excuserait; elle jetterait au fond de ces jeunes cœurs, non seulement une tristesse de plus, mais l'amertume et le doute, elle tuerait leur confiance. Elle trahirait la morte aussi, la pauvre mère qui, sur sa parole, s'était endormie plus paisible.

Toujours argumentant avec elle-même, tour à tour résolue et indécise, Mlle de Fyrmont laissait passer les jours, incapable de se décider.

Dans son désarroi, elle en venait presque à regretter d'avoir si brusquement repoussé l'intervention, bienveillante en somme, de Mme de Saint-Cerneau, lorsqu'elle en reçut une nouvelle lettre.

La vieille marquise, sans insister pour faire revenir Agnès sur sa décision, lui exprimait affectueusement son regret de ne pas la voir, lui demandait quelques détails sur la vie qu'elle menait et terminait en réclamant, avec instance, une photographie de la jeune fille.

» Je suis sûre que vous êtes jolie, disait-elle, votre mère était délicieuse, et j'ai ouï dire que vous lui ressembliez, que vous aviez ses beaux cheveux châtain, ses yeux gris largement bistrés, sa bouche fine et, lorsque vous riez, sa jolie petite fossette à la joue gauche. Voyez si je suis bien informée, et comprenez le désir que j'ai de vous connaître, chère enfant, au moins en photographie. »

Agnès ne pouvait, sans mauvaise grâce, résister à une si aimable prière. Elle envoya donc son portrait, l'accompagnant d'une lettre plus longue et moins sèche que la première. On n'est jamais tout à fait insensible aux paroles flatteuses, et Mlle de Fyrmont sentait croître sa sympathie pour cette femme qui, soudain, s'intéressait à elle et, sans la connaître, savait qu'elle était jolie.

## V

Les vacances de Pâques étaient arrivées et Guillaume avec elles. C'était un grand garçon blond comme ses sœurs et, comme Gabriel, assez bien physiquement. Dominant son insouciance native, il préparait activement son baccalauréat pour juillet, et ses professeurs lui garantissaient à peu près le succès. Mlle de Fyrmont avait accueilli ces consolantes assurances avec une joie mélancolique. N'allait-elle pas être obligée de priver Guillaume de tout moyen de travail juste au moment où il commençait à en profiter ?

Le séjour de Guillaume à Voussages permit à Georges d'Arcillac d'y revenir. Agnès ne lui avait répondu que quelques lignes qui ne le satisfaisaient point, mais ne le repoussaient pas non plus absolument, et il brûlait d'avoir avec elle une explication définitive. Certes, il aimait la jeune fille, pas assez cependant pour se charger, pour l'amour d'elle, de soucis et de difficultés insur-

montables. D'ailleurs l'eût-il voulu, qu'il eût rencontré chez ses parents une énergique résistance. Les d'Arcillac n'étaient pas riches ; ils avaient, non sans peine, marié leurs deux filles et reportaient sur leur unique fils, leur beau Georges, tous leurs rêves d'ambition. Aussi s'étaient-ils longtemps opposés à son projet de mariage avec Agnès, dont les cent mille francs de dot ne suffiraient pas à redorer leur vieux blason ; ils avaient cédé pourtant devant la tenace insistance de Georges, ou pour mieux dire, ils s'étaient résignés. Dans ces conditions, c'eût été folie pure que de leur demander d'accueillir Mlle de Fyrmont sans dot, ou chargée de ses neveux ; c'était donc Agnès elle-même qu'il fallait convaincre et entraîner.

Et il s'y employait de son mieux dans cette tiède matinée d'avril ; sous le futile prétexte d'un rendez-vous à prendre avec Guillaume, il était arrivé de bonne heure à Voussages, espérant un peu n'y rencontrer qu'Agnès. Il ne s'était pas trompé. Profitant du beau temps, les cinq enfants s'étaient envolés dans le parc, et, seule, Mlle de Fyrmont restait à la maison.

— J'ai reçu une lettre du ministère, dit tout à coup le jeune homme, quand, les premières banalités épuisées, ainsi que les explications sur cette visite matinale, un silence contraint commençait à se glisser entre eux. J'ai reçu une lettre d'un camarade. Il m'annonce qu'il y a un poste vacant à Copenhague et un autre à Caracas. Il est possible que ce dernier me soit offert d'ici peu..., je me demande si je dois l'accepter... ; je n'en ai rien dit encore à mes parents. Ils pousseront les hauts cris, j'en suis sûr ; pourtant, du moment qu'on entre dans les consulats, il faut être prêt à partir pour l'autre bout du monde, vous le comprenez bien.

Agnès hocha la tête en signe d'assentiment.

— Je le comprends, assura-t-elle, la voix basse. Mais je comprends aussi qu'il est dur pour ceux qui vous aiment de vous voir aller si loin ! pour si longtemps !... Caracas ? Je ne sais même plus exactement où cela se trouve ! Il faut des mois,

peut-être, pour échanger deux lettres? Le climat y est malsain, sans doute? C'est presque sous l'Equateur, si je ne me trompe?

Elle s'effarait, dissimulant mal son trouble et son amour. Georges en fut délicieusement ému; il se rapprocha d'elle, et lui prenant une main :

— Vous le verrez, si vous le voulez, ma chérie, et vous n'aurez, je vous assure, à redouter ni fièvres, ni chaleurs excessives... Caracas...

— Ah! ce ne sont ni les maladies, ni les pires climats qui m'effrayent! interrompit dou'oureusement Agnès. C'est la vision de mes petits abandonnés; c'est le remords qui empoisonnerait mon bonheur et le vôtre aussi, mon pauvre ami, car je ne pourrais vous donner de joie avec un cœur plein d'angoisse. Non, Georges, pour venir à vous, il faudrait que je pusse me donner tout entière, sans remords ni regret, sans hésitation ni arrière-pensée, et, vous le savez, je ne m'appartiens pas. J'ai bien réfléchi pendant ces quelques jours. J'ai relu votre lettre si souvent que je pourrais vous la réciter sans y changer un mot. J'ai lutté contre ma conscience, Georges, j'ai fait tout au monde pour me rallier à vos idées, pour me laisser convaincre par vos raisonnements. Je suis presque arrivée à les trouver admissibles; j'ai presque adopté vos combinaisons comme seules réalisables, et, pourtant, jamais je n'ai pu vous écrire ce mot que mes lèvres brûlaient de prononcer. Chaque fois que je prenais ma plume, une force invincible m'empêchait de donner à ma tremblante résolution une forme définitive. Je sens que vous avez raison, je sens que je vous sacrifie, peut-être, sans sauver mes neveux, et je sens aussi qu'il m'est impossible de faire autrement. Pardonnez-moi, mon ami, je vous en conjure, et essayez de me comprendre.

Elle avait parlé d'un élan, sans s'arrêter aux gestes suppliants ni aux exclamations du jeune homme, et, maintenant, ses yeux brillants s'adoucissaient au travers des larmes.

Elle était si jolie, en cet instant, que Georges n'eut pas le courage de lui en vouloir.

— Oui, je vous pardonne, ma chère exaltée, dit-il doucement, en baisant ses mains, mais je ne vous comprends pas très bien. Il ne faut pas, au moment de trancher son sort, se laisser dominer par des chimères. Puisque, vous le dites vous-même, aucune combinaison ne peut être meilleure pour vos neveux que celle dont je vous offrais l'idée, ce serait de la folie, et une folie coupable et cruelle, de la repousser uniquement parce qu'elle nous permettrait d'être heureux. Vous avez une conscience malade, mon amie, si elle vous impose cette soif de souffrance. Allons, soyez raisonnable; laissez-moi vous dire mes beaux rêves. Si vous saviez combien je vous aime, vous ne repousseriez pas cet amour, il éclipserait toutes les visions trahissantes, toutes les hantises dangereuses. Il galvaniserait votre cœur tremblant, il vous donnerait la force de vouloir le bonheur. Oh! ma chérie, laissez-moi vous donner le courage de l'amour.

Il était debout, maintenant, et la forçant à se lever aussi, il l'attirait vers lui.

— Ma petite Agnès, ma fiancée! disait-il, la voix entrecoupée.

Un instant, il la serra palpitante entre ses bras, mais, avant qu'il eût mis un baiser sur ses cheveux, elle s'était dégagée.

— C'est mal, Georges, ce que vous faites là, murmura-t-elle, confuse; mais je ne vous en veux pas, c'est notre première et notre dernière caresse. N'essayez plus de m'ébranler, notre beau rêve est terminé, quoi qu'il arrive...

Il protesta, ne voulant pas l'écouter, la suppliant tour à tour ou la raisonnant. Elle ne discutait plus, mais, sans retenir ses larmes, secouait tristement la tête.

— Non, non, répétait-elle avec une douce obstination. Vous avez l'air d'avoir raison, mais je sens que je ne dois pas vous céder... que je ne le puis pas.

— Ah! que vous dire enfin? s'écria Georges, qui s'exaspérait à se heurter ainsi contre l'infrangible force d'une volonté irraisonnée.

— Un seul mot, mon ami, dites-moi adieu.

Il mordit rageusement sa moustache.

— Pouvoir être heureux, et ne le pas vouloir! soupira-t-il ardemment. C'est ma vie que je vous demande, Agnès, et vous me la refusez sans même savoir pourquoi.

— Dites-moi adieu, dites-moi adieu, gémit la jeune fille. Ne me quittez pas sur des paroles amères, et que Dieu prenne ma souffrance pour en faire plus tard votre bonheur.

— Mon bonheur? c'est vous, Agnès, vous seule, et vous ne voulez pas...

Les mains jointes, suppliant et désespéré, il se pencha vers elle, plongeant son regard passionné dans ses yeux pleins de larmes.

Elle se détourna, le tourment était au-dessus de ses forces.

— Alors, c'est moi qui vais vous quitter. Partez, Georges, les enfants vont rentrer. Je ne veux pas qu'ils vous trouvent ici.

— Ah! je ne tiens pas à les voir!

Agnès se redressa, plus maîtresse d'elle-même :

— Et moi, je tiens à ce qu'ils ne vous voient pas ce matin!

Et s'attendrissant soudain :

— Adieu, mon Georges, murmura-t-elle, la voix brisée, en lui tendant les deux mains.

Désarmé par l'infinie tendresse de ce mot caressant, le jeune homme ne chercha plus à la faire revenir sur sa cruelle décision.

— Adieu, mon Agnès, répéta-t-il docilement en l'attirant à lui.

Cette fois, elle accepta sans résistance le grave et triste baiser qu'il posa sur son front.

.....  
Six semaines plus tard, Georges vint avec ses parents faire une visite d'adieu à Voussages. Il était nommé au consulat de Caracas. Depuis quelque temps, les d'Arcillac se montraient froids envers Agnès. Bien qu'ils se fussent opposés de toutes leurs forces à son mariage avec leur fils, ils en voulaient maintenant à la jeune fille de ne pas tout sacrifier à l'amour de Georges, et par d'im-

perceptibles nuances lui donnaient à comprendre que tout désormais était changé dans leurs relations. Aussi, Mlle de Fyrmont accueillit-elle le départ de son ancien fiancé avec un mélange de chagrin et de soulagement. Elle savait que lui parti, tout lien serait à peu près brisé avec les d'Arcillac, et, vu les circonstances, c'était préférable.

Mais, par cela même, son isolement s'accroissait encore, avec le sentiment que personne au monde ne lui donnerait même l'appui d'un conseil.

Elle en aurait eu pourtant grand besoin.

Pour la première fois, elle se trouvait aux prises avec d'immédiates difficultés d'argent. De la somme relativement importante qu'elle s'était fait remettre par le notaire, au moment de la mort de Mme de Voussages, il ne lui restait presque plus rien, et précisément le garde champêtre venait pour la seconde fois d'apporter un petit papier jaune réclamant le paiement des contributions : 371 francs 53 centimes.

C'était une somme ! Agnès n'en avait pas la moitié entre les mains ; qu'arriverait-il si elle ne payait pas ? Peut-être ferait-on saisir Voussages !

Elle ne savait pas et n'osait auprès de personne chercher un renseignement, car il faudrait en même temps avouer sa misère, et si elle voulait bien reconnaître qu'elle n'avait pas de fortune et que ses neveux étaient ruinés, par une bizarre inconséquence elle n'eût jamais consenti à dire qu'elle n'avait pas l'argent nécessaire pour payer une note. Elle gardait, dans l'incomplète maturité de son esprit et de son caractère, un reste de puérité et d'enfantillage que la vie devait se charger de détruire. Même à Me Brumelin il lui était pénible d'exposer son embarras. Elle ne s'y résigna qu'à la dernière extrémité. D'ailleurs, il fallait absolument qu'il lui fournit, fût-ce en entamant le mince capital, de quoi payer la pension de Guillaume, et, aussi, la prime d'assurance pour le château et pour la ferme, enfin un peu d'argent pour les frais du ménage, les besoins quotidiens.

Le notaire, avec des réticences et des phrases

contraintes, la tira d'embarras. Mais Agnès sentit bien qu'elle ne pourrait sans imprudence grave agir souvent ainsi, et, le mois de mai n'était pas achevé, que la jeune fille découragée comprenait que tous ses sacrifices, tous ses efforts n'aboutiraient qu'à la conduire en peu d'années, ainsi que ses neveux, à la ruine complète, à la misère.

## VI

Son bonnet des grands jours, — tulle noir et rubans violets, — posé de travers sur sa tête grise, sa jupe de laine soigneusement retroussée et épinglée, Bonne Marion s'agenouilla devant le large coffre en bois sculpté pour refaire une troisième fois le rouleau des couvertures. Elle relâcha la courroie, introduisit délicatement dans le vieux tartan inusable, un châle tricoté en laine noire, s'assura que la petite mantille espagnole, qu'elle y avait placée cinq minutes auparavant, ne faisait pas de plis, puis, ayant roulé définitivement le paquet, elle recommença l'inspection, souvent répétée déjà, d'un petit sac de cuir :

— Je crois bien que rien ne manque, dit-elle à demi-voix. Voici le poulet, les poires, les œufs durs, le flacon de rhum, le vin, les pastilles de menthe; il y a encore la place de mon chocolat.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur l'antichambre déserte et, lestement, tira de sa poche un étroit rouleau qu'elle glissa dans le sac bourré de provisions.

— Il faut bien ça, conclut-elle en hochant la tête; elle n'arrivera pas, demain matin, avant huit heures.

Puis comme une porte s'ouvrait au-dessus d'elle, elle rassujettit vivement son bonnet, détacha sa robe, enfila ses mitaines de filoselle, saisit à la fois, d'une même main, un parapluie, le sac, les couver-

tures, et s'élança à la rencontre de « Mademoiselle ».

— Je crois que voici l'heure, dit Mlle de Fyrmont, qui, en tenue de voyage, descendait l'escalier, escortée d'Yvonne et de Blanche. Savez-vous si les enfants sont dans la cour, Bonne Marion?

— Oui, mademoiselle, il y a plus d'un quart d'heure qu'ils tournent autour de la voiture.

— Alors, partons, il ne faut pas manquer le train, puisque je me décide à faire ce voyage.

— Comme la maison va être grande et désorganisée sans vous, tante Agnès, soupira Yvonne.

— Vous nous écrirez demain matin, tout de suite à votre arrivée, demanda Blanche.

— Oui, naturellement, et dans trois jours je serai de retour. Ce n'est pas une bien longue absence, dit Agnès, consolante.

Mais ce voyage à Paris, où personne dans cette tranquille maison n'était jamais allé, leur paraissait à tous un événement considérable, plein de dangers et d'imprévus.

Bonne Marion n'avait pas caché à Mademoiselle qu'elle trouvait la détermination imprudente et hardie, et en cet instant où un premier tour de roue l'éloignait de Voussages, Agnès se demandait si vraiment il était sage de courir ainsi au-devant des aventures. Son regard s'appuya tour à tour sur les jeunes têtes qui l'entouraient. En face d'elle, dans le breack découvert, Yvonne, grande, pâle et mince, dont les yeux tendres cherchaient les siens, puis Jean, que l'imminence de la séparation rendait grave et immobile, à moitié enfoui dans les amples jupes de Bonne Marion. Et, sur sa banquette à elle, Blanche s'appuyait à son épaule, comme pour une longue et muette caresse, tandis que Gabriel disparaissait sous les paquets qu'il accumulait à plaisir sur ses genoux sans la moindre nécessité. A peine si sa petite figure rouge émergeait des couvertures; il suffoquait, car cette journée de juillet avait été torride, et bien que la nuit fût presque venue, pas un souffle d'air n'allégeait encore l'atmosphère.

L'ombre était complète quand la voiture arriva

à la petite gare perdue dans la campagne déserte. Mlle de Fyrmont prit un billet de seconde classe pour Paris, aller et retour, renouvela toutes ses recommandations, puis, comme la sonnerie électrique se faisait pressante, elle embrassa chaque enfant à plusieurs reprises, enveloppa Yvonne dans un manteau, car le retour à Voussages serait frais, en voiture découverte, et enfin, répondant à l'appel sonore de l'homme d'équipe, elle s'empressa vers le train qui arrivait.

Et dans la précipitation des derniers adieux, des suprêmes poignées de main, des mouchoirs qui s'agitent, des mots tardifs que l'on n'entend plus, la séparation s'accomplit. Silencieux et attristés, les jeunes Voussages remontèrent en voiture sous l'escorte fidèle de Bonne Marion, pendant qu'Agnès quittait lentement la portière pour installer ses menus bagages dans le filet et prendre possession de son coin. Un vieux ménage occupait seul avec elle le compartiment. Elle put à loisir laisser errer sa pensée de ceux qu'elle quittait à celle qui l'appelait et échafauder à son aise les plus diverses suppositions sur le résultat de son voyage.

Deux jours auparavant, elle avait reçu de Mme de Saint-Cerneau un appel si pressant, si plein d'affectueux intérêt, que, dans la situation inextricable où elle se débattait, Agnès n'avait pas cru devoir y résister.

Elle partait donc pour une simple visite, ainsi que la marquise l'en avait priée, une première entrevue dont leur sort à tous pouvait dépendre.

Bien que les graves soucis, les sérieuses préoccupations et les petites curiosités futiles se disputassent son esprit, le long trajet fut singulièrement abrégé pour Mlle de Fyrmont; ses vingt-quatre ans réclamaient impérieusement leur droit au sommeil, et elle ne se réveilla qu'en pleine forêt de Fontainebleau, une heure à peine avant l'arrivée à Paris.

L'éclatante fraîcheur de ce matin d'été lui mit une joie dans l'âme; elle respirait comme une atmosphère d'espérance, tout lui semblait plus

facile et plus simple que la veille. Elle refit à la hâte un brin de toilette, s'assura de ses paquets, sourit aux provisions intactes de Bonne Marion et, pleine de courage, se prépara à descendre du train. Mais lorsque, dans l'immense gare tumultueuse, elle se trouva seule et désorientée au milieu de l'agitation générale, un affreux serrement de cœur étouffa sa belle énergie; elle sentit son isolement avec une telle intensité, qu'elle eut envie de fuir cette ville où d'avance elle se sentait perdue, de repartir bien vite, de courir au cher petit coin de terre où elle était aimée.

Pourtant, hésitante et maladroite, elle se dirigea vers la porte de sortie, répondit aux questions des employés de l'octroi, fit la queue pour avoir sa valise, et, longtemps après les autres voyageurs, sortit enfin de la gare et monta dans un fiacre qu'un employé compatissant avait fait avancer pour elle.

La marquise de Saint-Cerneau habitait avenue des Champs-Élysées, et Agnès, qui depuis quarante-huit heures avait épuisé les inquiétudes et les suppositions sur l'accueil qui l'attendait, se livra sans arrière-pensée à l'enchantement de cette première traversée matinale de la ville merveilleuse. Elle côtoya, éblouie et émue, les grands monuments de notre histoire, pleins de souvenirs et de chefs-d'œuvre, elle pria devant Notre-Dame, s'attendrit en frôlant les sombres murs de la Conciergerie, s'extasia à la prestigieuse perspective du vieux Louvre, puis la voiture s'engagea au milieu des arbres et des fleurs, dans de larges allées presque désertes encore, au bout desquelles s'élevait l'Arc de Triomphe. Mlle de Fyrmont se trouva trop vite arrivée, lorsque le fiacre s'arrêta devant un hôtel de briques roses, à haut portail de fer forgé.

La jeune fille descendit, paya le cocher et, sa valise sur le trottoir, s'apprêta à sonner, lorsque la grille s'ouvrit d'elle-même et un domestique en livrée s'empressa à sa rencontre.

Comme s'il la connaissait, il la débarrassa sans mot dire de ses bagages et la précéda dans un

large escalier de marbre blanc richement décoré. Les murs étaient couverts de tapisseries anciennes, des bronzes artistiques soutenaient des candélabres; tout indiquait, dès le seuil de la maison, une fortune considérable. Cependant, à ce moment, Agnès eût bien voulu se retrouver dans sa petite chambre de Voussages, entre les chers enfants dont seul le souvenir soutenait son courage.

Arrivé dans un salon, le domestique se retourna vers elle.

— Si Mademoiselle veut s'asseoir, Madame la marquise a donné l'ordre de la prévenir dès que Mademoiselle serait arrivée. Je vais annoncer Mademoiselle à Madame la marquise.

Il sortit, emportant les bagages, laissant Agnès seule dans le salon tendu de damas jaune à franges d'or. Plus encore que dans l'escalier, le luxe éclatait ici. Le plafond peint, les lustres colorés de Venise, les tapis d'Orient, les meubles rares, travaillés comme des bijoux, les statuette, les bibelots attirèrent à peine l'attention de la voyageuse, tout de suite retenue par un grand portrait en pied somptueusement encadré. Il représentait une femme, la maîtresse de maison sans doute, jeune encore et très belle dans sa toilette de bal. Agnès cherchait son propre destin dans ce front bas ombré de cheveux fauves, dans ces yeux froids, malgré le velours de ces prunelles, sur ces minces lèvres rouges, dans le port de tête hautain et presque agressif, dans la cambrure élégante et sèche des épaules cerclées de diamants. L'impression ne fut pas encourageante. Certes, cette femme était belle, mais elle n'était pas sympathique, et la jeune fille se prit à souhaiter vivement n'avoir devant les yeux que le portrait d'une étrangère. Son espérance s'évanouit bientôt en reconnaissant dans un buste de marbre les mêmes traits corrects et froids, la même coiffure savante, la même raideur du cou qu'elle venait d'étudier sur la toile. Qui pouvait être cette femme deux fois reproduite, sinon la reine de cette demeure?

— Madame la marquise attend Mademoiselle, dit la voix sans timbre du domestique bien stylé qui,

soulevant une portière, conduisit la jeune fille à travers deux ou trois salons de petites dimensions jusqu'à la porte de Mme de Saint-Cerneau.

— Mademoiselle peut entrer, dit-il en s'effaçant.

Il n'y avait plus à hésiter. Agnès, un peu tremblante, pénétra dans l'appartement de la marquise.

— Entrez, entrez vite, et venez que je vous embrasse, s'écria une voix un peu cassée, mais pleine de vivacité, qui semblait sortir d'un amas de soie et de dentelles jeté sur le lit bas en bois doré.

— Bonjour, madame, dit Agnès hésitante, s'avancant avec précaution dans la demi-clarté d'un jour tamisé par trois épaisseurs de rideaux.

— Ici, ici, vous ne me voyez pas, pauvre enfant ! reprit la voix. Ah ! c'est que vous arrivez les yeux pleins encore de l'aveuglante lumière de la campagne. Mais je vous vois, moi, et c'est l'essentiel, car vous êtes fort jolie, malgré tout ce fatras de crêpe, très distinguée, tournure élégante et souple, beaux cheveux, tout à fait comme je vous désirais. Ah ! enfin vous voici au port ; donnez-moi la main : je la sens petite et fine sous le gant. Vous ne m'embrassez pas ?

Agnès se pencha sur le lit sans trouver un mot de réponse, absolument décontenancée par un accueil qu'elle n'avait pu prévoir aussi étrange.

— Votre peau est fraîche et douce, poursuivit la vieille dame d'un ton d'intime satisfaction ; je suis très contente de vous, mon enfant, très contente. Peut-être désirez-vous vous reposer un peu, après une nuit de chemin de fer. Je ne vous ai pas demandé si vous aviez fait bon voyage. C'est évident, puisque vous voilà. Vous allez quitter vos vêtements de fatigue et déjeuner dans votre chambre. Dans deux heures, je vous ferai appeler. A tout à l'heure, Agnès, embrassez-moi encore, cela me fait plaisir d'effleurer votre jeunesse. Je n'ai plus à jouir que de celle des autres maintenant.

Tout en parlant, elle avait sonné et le même domestique qui avait introduit la jeune fille chez Mme de Saint-Cerneau la conduisit dans son appartement. Il se composait d'un petit salon, d'une

chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'une salle de bain, le tout tendu et drapé de légère soie bleue, à ramages vert pâle, et de guipure. Les meubles laqués blanc, les tapis clairs, les glaces contournées, les frêles bibelots, étaient d'une élégance fragile trop neuve pour être confortable. Agnès se trouvait mal à l'aise dans ce domaine si différent de tout ce qu'elle connaissait. Elle se sentait complètement dépaysée, en pleine aventure, et commençait à douter sérieusement, pour avoir vu cinq minutes sa bizarre protectrice, de l'utilité de sa démarche. Mais il était trop tard pour la regretter et, d'ailleurs, le pire qui pût arriver, c'était la ruine d'une illusion prise pour une espérance. Elle n'aurait même pas le droit d'en vouloir à Mme de Saint-Cerneau qui, en dépit de son originalité, était bienveillante et bonne, et s'efforçait de témoigner à sa manière sa sympathie. La jeune fille chercha des yeux son petit sac de voyage; elle l'aperçut en évidence sur une commode d'érable incrustée de bois divers et de nacres colorisées. Sur un canapé, la valise et le paquet des couvertures attendaient. Agnès se leva et retira du sac une enveloppe armoriée.

Une fois de plus, à présent qu'elle en connaissait l'auteur, elle relut la lettre qui avait déterminé son voyage.

« Décidément, ma petite cousine, il faut que je vous voie. Il n'y a pas à répondre non, je n'admets aucune excuse et proteste d'avance contre les meilleures raisons. Mon Dieu! une course à Paris n'est pas chose si effrayante, je ne vous garderai pas de force, chère enfant, je ne demande qu'à vous voir, pour pouvoir mieux vous aimer et, qui sait? peut-être trouverons-nous dans nos deux tristesses, dans nos deux isolements, un peu de consolation et d'appui. Je sais que vous vous êtes créé déjà des charges et des devoirs, il ne vous sera donc pas difficile d'être une fois encore généreuse de votre sympathie, en m'apportant la courte joie que je vous demande. Et, pour que vous ne puissiez pas penser, sinon me dire, que ce petit voyage serait une gêne dans votre budget de jeune

filles, je glisse ici un billet qui répondra d'avance à l'objection, vous rappelant, chère petite, qu'à mon âge on peut tout se permettre, tandis qu'au vôtre on n'a le droit de se froisser de rien. J'attends une dépêche m'annonçant votre prompt arrivée et vous assure une fois encore de toute ma sympathie... »

A part quelques formules un peu autoritaires, cette lettre était plus affectueuse, plus naturelle que les précédentes; elle était bienveillante avec délicatesse et corrigea un peu l'impression désagréable qu'éprouvait Mlle de Fyrmont. Elle fut, du reste, arrachée à ses réflexions par une jeune femme de chambre, jolie et pimpante, qui venait débarrasser les vêtements de Mademoiselle et se mettre à son service. Tout en défaisant sa valise, Agnès demanda quelques renseignements sur les usages de la maison, et apprit ainsi que Mme de Saint-Cerneau déjeunait à onze heures, dans son appartement, qu'elle sortait ensuite en voiture, rentrait à cinq heures pour recevoir des visites et avait toujours quelques personnes à dîner.

La femme de chambre n'eût pas demandé mieux que de continuer son bavardage, mais Agnès la congédia pour faire sa toilette, seule, comme elle en avait l'habitude, et écrire à ses nièces. Elle n'avait pas encore achevé le minutieux récit de son voyage, sur lequel elle s'étendait d'autant plus complaisamment qu'elle voulait être sobre de détails plus personnels, lorsque de nouveau un valet de chambre vint la chercher pour la conduire chez la marquise.

Cette fois, elle trouva la vieille dame assise déjà devant un large guéridon, cuivre et cristal, qui supportait deux couverts.

— Vite, Agnès, mon enfant, nous sortirons de suite après déjeuner, j'ai commandé la voiture pour midi et quart. J'adore la chaleur, et puis c'est le meilleur moment dans les magasins, il n'y a presque personne, et nous aurons bon nombre de courses à faire aujourd'hui, dit-elle, en examinant la jeune fille de la tête aux pieds, sans la moindre discrétion.

Embarrassée de ce regard, Mlle de Fyrmont répondit en rougissant :

— J'espère ne pas vous avoir fait attendre.

— J'aime votre timbre de voix, déclara la marquise. Vous devez être très timide, c'est joli encore à votre âge, mais ce n'est pas une vertu à conserver, je vous en prévient. Au fait, quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans.

— Vous ne les paraissez pas, et pourtant le deuil ne rajeunit guère, généralement. J'ai perdu dix ans le jour où j'ai quitté celui de ma pauvre fille, la princesse Vico Morelli... Votre mère la connaissait bien...

Agnès leva la tête, stupéfaite d'entendre parler d'un tel deuil à un pareil point de vue.

— Le bleu, le blanc, le mauve s'harmonisent mieux avec la finesse du teint et la couleur claire des cheveux, poursuivait la marquise. Ce qui convient à l'extrême jeunesse convient aussi à la vieillesse élégante et fraîche : les étoffes souples et légères, les crêpes, les mousselines, les voiles et les linons sont créés tout exprès pour la délicate fragilité des membres fatigués ou graciles. Le vilain âge de la vie, c'est de trente-cinq à cinquante ans, c'est la période la plus ingrate pour une femme, la plus dénuée de grâce ; elle n'a ni l'ingénuité délicieuse de cette longue adolescence que les jolies femmes sont habiles à prolonger, ni le charme rare des jeunes vieillesse, fait de science voilée et de souriante mélancolie.

Tout en parlant, elle mangeait du bout des lèvres les mets raffinés que deux domestiques lui servaient dans des plats d'argent, et Agnès, qui n'avait pas faim, avait tout le loisir de l'examiner. A présent, elle reconnaissait bien dans la vieille dame, aux cheveux blancs bouclés et au teint rafraîchi par la poudre, la jeune femme du portrait ; mais les traits s'étaient adoucis avec l'âge et l'expression aussi, l'attitude s'était heureusement assouplie. Suivant le principe qu'elle venait de développer, la marquise de Saint-Cerneau était vêtue d'une longue et souple robe mauve en crêpe de

Chine, incrustée de vieille dentelle; ses mains étaient chargées de bagues précieuses et un collier de perles s'enroulait à son cou découvert, rond et lisse comme celui d'une jeune fille. Si étranges que fussent ses affirmations flatteuses pour la vieillesse, il fallait convenir qu'elle les justifiait pleinement; car, soit avantages naturels, soit savant artifice, elle était plus belle encore sous ses cheveux blancs que dans l'épanouissement trop complet de la quarantième année, tel qu'Agnès en avait vu l'image à son arrivée.

Sans doute, elle s'aperçut de l'impression qu'elle produisait, car elle reprit avec un sourire qui découvrait ses dents fines et nacrées :

— Dans la vie, voyez-vous, on n'aime bien que ce qui arrive ou ce qui fuit. Voilà pourquoi l'adolescence et la vieillesse partagent le même charme, exercent la même séduction. Ce qui demeure, ce qui est stable n'a pas d'attrait pour l'homme. Nous sommes si peu faits pour l'éternité... tant que nous sommes ici-bas, acheva-t-elle en riant. Oh! rassurez-vous, je ne vais rien dire qui choque vos convictions de bonne catholique. Je suis d'une orthodoxie parfaite... et chez moi l'on parle de tout excepté de théologie. Voulez-vous des fraises? Je m'en fais envoyer deux fois par jour de ma propriété de Messigny : je n'aime pas les primeurs pour le déjeuner, mais je tiens à avoir des fruits d'une extrême fraîcheur et mûris exprès pour moi. Vous devez me comprendre, vous qui habitez la campagne.

Satisfaite de cette légère allusion à la vie de la jeune fille, elle revint bien vite à ses propres affaires.

— Il est rare que je sois encore à Paris à cette époque, c'est presque inavouable, à la fin de juillet! Mais j'ai été très souffrante ces semaines passées, et mon médecin, le premier de l'Europe pour les affections cardiaques, ne pouvait s'éloigner de Paris. Alors j'ai dû rester auprès de lui; d'ici peu, je compte partir, je ne sais pas encore à quelles eaux j'irai; cela dépendra de ce que feront mes amis...

Elle continua longtemps, mêlant çà et là, aux plus insignifiants bavardages, une fine observation, un aperçu d'une philosophie bien personnelle, évitant en tout cas à Mlle de Fyrmont le souci de répondre, jusqu'à ce que, le café pris et le guéridon de cristal enlevé, elle s'allongéât sur un divan tendu de vieilles soies orientales.

— Dans vingt minutes nous monterons en voiture, dit-elle à Agnès, d'ici là, faites ce que vous voudrez; moi, je me repose.

Et elle la congédia d'un geste amical.

## VII

Toute l'après-midi, dans sa victoria caoutchoutée, attelée de deux superbes alezans, la marquise promena Agnès de magasins en magasins, pour suppléer aux insuffisances de sa toilette.

— Votre chapeau, très gentil pour Voussages, déclara-t-elle d'un ton péremptoire, ne convient pas à Paris. Les formes de cet été vous iront à ravir.

Et, malgré les protestations de la jeune fille, elle lui imposa sur-le-champ une grande capeline de tulle noir qui lui allait à ravir en effet, mais blessait un peu par sa fantaisiste élégance le cœur endeuillé d'Agnès. Puis, on fut chez le grand couturier commander des toilettes, toilettes de deuil assurément, livrables en trente-six heures, mais d'un deuil si léger, si transparent, si gracieux... Et chez la corsetière en vogue, chez le bottier à la mode... Agnès protestait, se fâchait presque, mais la marquise ne s'en souciait guère.

— Allons, allons, ma mignonne, quittez vite cet air rebelle et rendez-moi vos jolis yeux; tant que vous êtes chez moi, vous m'appartenez et j'ai bien le droit, j'imagine, de draper à ma fantaisie la charmante statue que j'ai le bonheur de posséder. Je dis statue parce que, sans reproche, vous ne

parlez pas plus que de raison. Mais cela viendra : vous avez bien assez à faire, pour le moment, de regarder et d'écouter... Allons, encore une demi-heure chez Montaillé et je vous tiendrai quitte pour aujourd'hui : vous serez récompensée de votre docilité par une promenade au Bois.

Après quelques essayages, la marquise fixa son choix sur une tunique noire, à peine échancrée, en crêpe de soie brodé, qui aiderait, ce soir-là, à attendre les toilettes promises par le couturier dans le plus bref délai.

— A propos, s'écria tout à coup Mme de Saint-Cerneau comme elle allait sortir du magasin, cela vous ferait peut-être plaisir d'avoir quelques colifichets de ce genre pour vos nièces. Quel âge ont-elles ? Tenez, je commande pour elles des corsages pareils au vôtre, les mesures ne seront pas très exactes, mais elles les feront rectifier. Dix-sept ans, dites-vous, et treize. Vous entendez, madame ? vous les enverrez chez moi dès qu'ils seront faits : Marquise de Saint-Cerneau, 69 bis, avenue des Champs-Élysées.

La bonne volonté de la vieille dame était si évidente que Mlle de Fyrmont, renonçant à discuter, se borna à lui exprimer ses remerciements dès qu'elles furent remontées en voiture.

— Ah ! mais vous avez aussi de jeunes neveux ! s'écria la marquise en relevant sur ses épaules la grosse ruche de gaze crème qui lui servait de manteau.

Comme, instinctivement, Agnès l'aidait :

— C'est cela, très bien ! approuva vivement Mme de Saint-Cerneau ; à un simple détail on reconnaît une femme intelligente. Du premier coup, vous avez compris comment il fallait placer ce mantelet, sans le serrer autour du cou, mais dégageant la tête et jetant seulement sur les épaules une grâce légère. Vous me plaisez, décidément, beaucoup, mon enfant. Ah ! oui, au fait, j'enverrai aussi quelque babiole à vos neveux. Ils doivent être gentils, ces enfants, et du moment que vous les aimez, je veux m'intéresser à eux.

Elle se mit à questionner vivement Agnès sur

ses neveux, s'apercevant peut-être qu'elle n'avait pas jusqu'ici paru même soupçonner leur existence. Puis, elle demanda à la jeune fille des nouvelles de son voyage.

Agnès commençait à s'habituer un peu à l'originalité de sa compagne, elle osa parler à son tour, croquer la jolie silhouette fine d'Yvonne, l'éclatante fraîcheur de Blanche, les espiègeries de Jean et de Gabriel; elle parla de Guillaume dont les examens tout proches lui donnaient du souci, et aussitôt la marquise s'offrit à le recommander aux sommités de l'Université. Elle nomma des académiciens, des ministres, des gens célèbres dont vaguement Agnès avait entendu parler.

Une lente promenade autour des lacs acheva l'après-midi. Contrairement à ses habitudes, il était près de six heures lorsque la marquise se retrouva à la porte dorée de son hôtel. Avant d'entrer dans son appartement, elle jeta les yeux sur quelques cartes que lui présentait un domestique, et passant d'un geste caressant sa main sur les doux cheveux châtons d'Agnès :

— Allez vite vous habiller, mon enfant. Julia va vous aider, elle est très adroite et s'il y a un point à faire au vêtement que nous apportons, vous pouvez vous fier à elle. Pour ce soir, on excusera votre tenue de voyage, ajouta-t-elle avec un regard de regret sur la simple jupe de laine noire.

— Ce soir ne sera pas suivi de beaucoup d'autres, essaya de dire Agnès qui ne voulait pas laisser d'illusion à la marquise et s'inquiétait de tous ces préparatifs de toilettes peu en rapport avec la brièveté d'une visite de quarante-huit heures.

— Je le sais, je le sais, assura la vieille dame d'un ton léger, et se retournant vers les domestiques elle commanda :

— Tous les cartons, de suite, dans l'appartement de Mademoiselle.

Et elle disparut sous une portière.

Agnès, alors, gagna sa chambre, bizarrement impressionnée, ainsi que d'une adoption ou d'une main-mise, par ce simple mot de *Mademoiselle* qui

l'intronisait officiellement comme faisant désormais partie de la maison. Elle essaya de fuir cette sensation complexe et plutôt pénible, elle se sentait peu à peu attirée par une irrésistible et mystérieuse force contre laquelle se heurterait en vain sa propre volonté. Aussi put-elle en toute sincérité assurer à Yvonne, en terminant sa lettre, qu'il lui tardait déjà de rentrer à Voussages.

Lorsque, à l'heure du dîner, Mlle de Fyrmont, ayant descendu un étage et traversé une galerie princière, fut introduite dans un salon mauve et argent qu'elle ne connaissait pas encore, elle trouva Mme de Saint-Cerneau déjà entourée de quelques personnes. Trois ou quatre hommes se groupaient autour d'elle, tandis qu'assises côte à côte sur un canapé de fantaisie, deux femmes en toilettes décolletées causaient à demi-voix. Sans paraître remarquer l'entrée de sa jeune parente, la marquise continua sa phrase :

— C'est pourquoi, mon cher baron, il est inutile d'insister, vos protégés ne m'intéressent pas du tout pour la raison bien simple qu'ils ne sont pas intéressants. Il faut avoir votre bonté aveugle et votre désir sincère de se laisser abuser, pour ne pas deviner leur manège... Non, tenez, ne m'en parlez plus.

Ni le baron, ni personne du reste ne manifestait le moindre désir de parler. On regardait Agnès qui, hésitante et embarrassée, attendait qu'on la présentât.

— Ah ! voici ma jeune nièce, dit alors la marquise ; Mlle de Fyrmont de Seigneuville, que j'aime tendrement, pour elle-même qui le mérite bien, puis, ou plutôt d'abord, pour sa chère mère qui était l'intime amie de ma pauvre fille, la princesse Vico Morelli. Venez ici, ma petite Agnès, que je vous fasse faire la connaissance de ces bons amis que vous verrez souvent ici.

Elle nomma d'abord les deux femmes, deux étrangères : Mme Joan Heikmann, Mrs. Needer, — puis M. Heikmann, le grand banquier hollandais. M. Needer, le célèbre industriel américain, enfin le baron d'Haragnes, un utopiste bienfaisant et

mal pensant, et M. Max Rollin des Bois, jeune musicien du plus grand talent.

Si laconiques que fussent ces brèves indications, elles suffirent à Mlle de Fyrmont pour trouver étrange cette réunion dépareillée. Pas un parent, personne qui parût se trouver ici par droit de naissance ou même d'amitié, car elle ne tarda pas à remarquer qu'aucune intimité affectueuse ne semblait lier entre elles les différentes personnes rassemblées dans ce salon. Elles paraissaient pourtant s'y rencontrer souvent.

— Mademoiselle, dit le baron, en s'approchant d'Agnès, j'ai appartenu autrefois à l'armée, c'est vous dire que votre nom ne peut m'être inconnu. J'ai entendu bien souvent citer l'admirable conduite du colonel de Fyrmont à la bataille de Sedan. J'étais simple lieutenant, alors, et lui-même n'était que capitaine... A-t-il laissé des fils ?

— Non, monsieur, mon père n'a eu que deux filles ; ma sœur, beaucoup plus âgée que moi, est morte il y a trois mois...

— Ce qui vous explique ce triste costume de deuil, mesdames, interrompit la marquise, prompte à saisir cette occasion pour excuser la simplicité de la jeune fille.

Agnès en fut un peu froissée, comme elle l'avait été vingt fois dans la journée, et se retourna avec une sympathie croissante, presque confiante déjà, vers le baron qui l'interrogeait sur sa famille. C'était un homme d'une soixantaine d'années, petit, mince, très soigneux de ses cheveux gris en brosse et de sa moustache effilée. Bien vite, voyant qu'on ne l'écoutait pas, il glissa aux confidences.

— Madame votre tante m'accuse d'être un utopiste, n'en croyez rien, mademoiselle. Ce n'est pourtant pas mon imagination qui invente les malheureux. La marquise est généreuse jusqu'à la prodigalité. Mais elle est systématiquement hostile aux misères que je lui recommande. Elle donne mille francs à tous les monseigneurs qui mettent les pieds ici et me refuse un misérable louis. Quand vous êtes entrée, mademoiselle, je lui expliquais précisément...

Agnès ignora toujours ce que le baron expliquait, car les portes de la salle manger s'ouvrirent à deux battants et la marquise se leva.

Ce fut l'Américain qui vint offrir son bras à la jeune fille et la conduisit à sa place, au milieu de la table, en face de la marquise, qui, prenant à sa droite le baron, à sa gauche le banquier, laissa ses autres invités s'installer à leur convenance.

Agnès, un peu gênée d'occuper cette place d'honneur, se borna à observer les convives ; la conversation étant générale et très soutenue par la maîtresse de maison, lui permettait le silence. Ses voisins, du reste, lui laissaient cette liberté. Après quelques paroles polies et insignifiantes, auxquelles Agnès avait brièvement répondu, le jeune musicien s'était lancé dans la conversation générale.

On parlait musique, théâtre, toilette et chevaux. Il semblait à Agnès, stupéfaite, que tout ce monde n'eût vraiment d'autre souci que de s'amuser et de jeter l'or par les fenêtres.

Après le dîner, une dizaine de personnes vinrent passer la soirée. Le baron s'installa à une table de jeu. Deux jeunes Américaines, nièces de Mrs. Needer, chantèrent d'étranges et savantes mélodies qu'accompagnait l'heureux compositeur, M. Rollin des Bois. La marquise causa longuement finances avec le banquier, et Agnès fut accaparée par la comtesse de Veillegy, usée et démodée comme sa toilette et ses bijoux, dont le fils, distingué jusqu'à l'impersonnalité et fin jusqu'à l'effacement, dissimulait son ennui à force de banale courtoisie.

Vers onze heures, un académicien entra, qui fut aussitôt le roi du salon. Les musiciens se turent : les joueurs quittèrent à regret leurs cartes. Sur un signe de la maîtresse de maison, les conversations s'arrêtèrent, et pas un mot ne fut perdu des propos de l'hôte illustre. Tout le monde avait lu son dernier ouvrage ou voulait paraître l'avoir lu. Comme chacun discutait et jugeait avec autorité et compétence, le baron s'approcha d'Agnès, dont la silencieuse admiration l'amusait beaucoup.

— Ne vous émerveillez pas trop vite, made-

moiselle, lui dit-il à mi-voix, et n'allez pas croire surtout que tous ces gens connaissent ce dont ils parlent. Sauf la marquise, personne ici, peut-être, n'a lu le livre sur lequel chacun s'étend complaisamment. Vous pourriez en faire autant avec un peu d'assurance. Allons ! vous n'avez pas envie de vous exclamer aussi sur la vérité poignante des situations, sur le caractère saisissant du vieux professeur, la grâce délicieuse de la petite Laure, et le chapitre de l'ouvroir, et celui du suicide !... Ce n'est pas plus difficile que cela...

Il riait dans sa moustache blanche, et tout à coup, devenant sérieux, le regard attaché sur le crêpe qui bordait la jupe de la jeune fille, la voix changée, il reprit, plus bas encore :

— Et, pourtant, il se trouve encore trop de vraies larmes pour pleurer ces malheurs inventés à plaisir, tandis que nous frôlons avec indifférence des douleurs vivantes, des infortunes dont on meurt. Les romanciers aiguissent-ils la sensibilité, ou plutôt ne la détournent-ils pas injustement sur leurs héros imaginaires ? Elle est si petite, mademoiselle, la part de pitié et de cœur que nous accordons aux souffrances d'autrui.

Enfin, la soirée s'acheva et Mlle de Fyrmont, exténuée de fatigue, l'esprit vacillant sous la profusion des images diverses et incohérentes succédant à la douce monotonie de Voussages, vit avec un réel soulagement se terminer cette journée trop remplie.

## VIII

Pendant trois jours, Agnès mena la même vie agitée. Le matin, la marquise la faisait appeler de bonne heure : elle l'étonnait par les sautes brusques de sa conversation, toujours vive, animée, teinte parfois d'une mélancolie tendre aussitôt réprimée, le plus souvent légère et futile, touchant à tout, effleurant tout, ainsi qu'un enfant gâté, avec

une hardiesse qui déconcertait la jeune fille. Puis elle priait Agnès de lui lire le *Gaulois*, et ne l'écoutait pas, plongée déjà dans l'étude attentive de nombreuses feuilles américaines, qu'elle suivait avec un intérêt extrême et repliait elle-même silencieusement. Des fournisseurs se présentaient. La marquise dépouillait son courrier. Une fois ou deux, elle chargea la jeune fille de répondre en son nom à des invitations ou des demandes de secours.

Après le déjeuner, elles sortaient en voiture. Mme de Saint-Cerneau s'amusa à faire à sa compagne les honneurs de Paris. Un peu trop précipitamment, elle lui faisait entrevoir les églises et les musées, les monuments et les jardins. Chaque soir, des hôtes nouveaux venaient dîner ou prendre le thé. Agnès vit ainsi beaucoup d'étrangers : l'ambassadeur de Danemark, un attaché militaire italien et sa jeune femme, un ménage polonais, un écrivain suédois ; elle vit d'autres milliardaires américains peu différents de ceux qu'elle avait rencontrés le premier soir, un auteur dramatique, un statuaire, quelques vieilles dames, et un général retraité.

Mlle de Fyrmont ne se sentait plus aussi timide et embarrassée, chacun semblait voir en elle l'enfant de la maison. Le baron l'entourait d'une sympathie attentive et protectrice, et la vieille Mme de Weillegy l'appelait « ma mignonne », en lui confiant les précieuses qualités de son fils, le pâle Bohémond, « si capable de rendre une femme heureuse ».

Cependant, le billet d'aller et retour touchait à son expiration, et la marquise n'avait rien dit encore qui expliquât l'instance de son appel. Plusieurs fois Agnès avait fait sans succès allusion à son prochain départ. Mme de Saint-Cerneau feignait de ne pas entendre et parlait et agissait comme si la jeune fille n'eût jamais dû la quitter.

Ce matin-là, le cinquième depuis son arrivée, Agnès se présenta chez la marquise, bien résolue à annoncer son départ pour le soir même.

— Ah! venez vite, ma chère enfant, s'écria

impatiemment la vieille dame en la voyant entrer. Asseyez-vous là et répondez-moi nettement. Quelle fortune personnelle avez-vous de vos parents ?

— Oh ! pas grand'chose, balbutia Agnès, gênée par la brusquerie de la question.

— Mais quoi ? trois cents ? quatre cent mille ?

— Pas même, je vous l'ai dit, ma cousine, je suis pauvre.

— Cent mille ? deux cent mille alors ? continua la marquise, sans tenir compte de la visible contrariété d'Agnès ; répondez-moi donc !

— A peu près cent cinquante mille francs, avoua la jeune fille à contre-cœur.

— C'est bien. Et vos neveux, que leur reste-t-il ?

— Oh ! presque rien, encore moins qu'à moi, répondit Agnès, très ennuyée de livrer malgré elle ses secrets de famille.

— Très bien, répéta la marquise d'un air satisfait. Dans ces conditions, il vous est impossible de vous tirer d'affaire, absolument impossible. Vous vous êtes, m'avez-vous dit, consacrée à vos neveux ; c'est donc dans l'intérêt de vos neveux que je vous parle et c'est pour eux, plus que pour vous, plus que pour moi, que vous accepterez ma proposition. Restez avec moi, Agnès, et non seulement votre avenir est assuré, mais je vous mets à même d'élever tout votre petit monde aussi brillamment qu'il vous plaira. Vous me donnerez ce qui me manque : votre jeunesse aimable et souriante, votre bonté, vos soins affectueux ; je vous offre ce dont je n'ai que faire, ma fortune surabondante, et pour que vous soyez bien libre, mon enfant, je vous fournirai mille francs par mois comme argent de poche ; ne fronchez pas les sourcils, je ne vous parle plus comme à une petite fille. Nous traitons une affaire en ce moment, loyalement et froidement. Il faut donc établir nettement chaque chose. Je vous demande votre vie, je vous offre ma fortune. Promettez-moi de ne plus me quitter, d'être ma fille soumise et dévouée ; en retour, vous serez mon enfant chérie et mon unique héritière. Cela vous froisse de m'entendre parler ainsi ? Il

le faut pourtant. Réfléchissez, mon enfant; quel que soit mon désir de vous garder, je ne veux pas vous prendre en traître. Je ne demande qu'à vous aimer, je vous aime déjà; tout ce que la fortune peut donner, vous l'aurez près de moi, et non seulement pour vous, mais pour ces enfants que vous affectionnez. Vous aurez de l'argent autant que vous en voudrez, sans que jamais je cherche à en connaître l'emploi; vous serez riche, entourée, enviée... Mais, aussi, vous vous engagerez à ne me point quitter, à être jusqu'au bout ma compagne fidèle.

Agnès eut un frémissement. Que lui importait, mon Dieu! une fortune dont elle serait l'esclave, une fortune qu'elle paierait de son droit au bonheur, une fortune qu'elle ne pourrait jamais porter à Georges! Son cœur se serra.

Elle fit un geste de refus, la marquise saisit sa main levée.

— Réfléchissez bien, je vous demande beaucoup, je le sais, rien pourtant que vous n'avez déjà sacrifié, sans compensation, sans utilité même, au bonheur de vos neveux: je vous offre, moi, le moyen de féconder votre sacrifice. Que serait, songez-y, votre liberté, avec cinq enfants dans la misère; ce n'est pas moi, ce sont eux qui barrent votre avenir immédiat. Dans l'arrangement que je vous offre, vous ne perdrez rien, en somme, qu'une théorique et illusoire indépendance, et vous gagnez, avec le plus large bien-être matériel pour vous et les vôtres, une inappréciable tranquillité d'esprit.

Tout cela n'était que trop vrai, Agnès ne pouvait résister à l'évidence, et bien que cet arrangement, présenté comme un marché, lui inspirât une insurmontable répulsion, elle dut reconnaître qu'il était tout à son avantage.

Alors la marquise changea soudain d'allures, son visage s'éclaira d'un sourire, elle tendit les deux mains à la jeune fille.

— Allons, chère petite indépendante, c'est donc bien pénible de se laisser chérir? dit-elle d'une voix caressante. Ne voyez-vous pas que c'est votre

bonheur que je vous offre, en vous demandant d'adoucir mes dernières années ? Ma petite Agnès, ne me quittez pas, je vous en prie, c'est si dur de n'avoir personne à aimer !

Cette fois, Agnès ne résista plus. Sur la figure mobile de la marquise une émotion sincère avait passé, qui dissipait ses dernières hésitations.

— Eh bien ! aimez-moi alors, et je vous le rendrai de tout mon cœur, dit-elle, en se penchant sur la main qui tenait les siennes.

Mais la vieille dame, rayonnante, l'attira dans ses bras.

— Ah ! ma chère petite, ma chère petite, quelle joie vous me causez ! vous verrez la bonne et douce vie que nous mènerons ensemble. Je ne suis pas vieille, malgré mon âge ; j'aime et je comprends la jeunesse ; nous voyagerons, nous donnerons des fêtes, ce sera charmant !

Agnès ne partageait pas cet enthousiasme. Sa fugitive émotion s'était dissipée trop vite, comme celle même qui l'avait provoquée, et elle mesurait avec effroi le poids des chaînes d'or qu'elle venait d'accepter.

La marquise poursuivait, joyeuse et triomphante :

— Il me sera facile avec vous d'égayer mon salon. Je vais rajeunir, mon enfant, au contact de vos vingt ans. J'ai déjà une loge à l'Opéra. Nous pourrons, si vous le désirez, en prendre une au Français. Vous monterez à cheval, j'achèterai une automobile. J'aurai à la campagne des séries d'invités que nous combinerons ensemble.

Mais, tandis que la vieille dame continuait à faire en vain chatoyer sous les yeux de la jeune fille le mirage de séduisants projets, une lourde angoisse étreignait le cœur d'Agnès, une sourde appréhension de ce qui se cachait sous ces brillantes promesses et qui, plus tard, la ferait souffrir.

Elle songeait à ses rêves morts, à ses sacrifices solennellement consacrés, aux regrets qu'il faudrait taire, aux espoirs qu'il faudrait étouffer, et il lui sembla, qu'en échange de cette fortune qu'on lui offrait, elle assumait tout à coup sur sa

tête le grand âge de la marquise, qu'elle vendait sa jeunesse, ses illusions, ses ardeurs pour ne garder que la torture des désirs condamnés. Si forte était son impression qu'Agnès faillit crier qu'elle ne voulait plus, qu'elle gardait sa fière misère et son indépendance ; mais, dans un éclair, elle revit les mesquines anxiétés, les efforts inutiles, les angoisses, les incertitudes où depuis trois mois elle s'était débattue. Elle sentit son impuissance à reprendre cette lutte où forcément elle serait vaincue ; elle vit les enfants de sa sœur, sans éducation, bientôt sans foyer, et elle fléchit une seconde fois.

— Mais, les enfants, que deviendront-ils ? demanda-t-elle pensivement, sans écouter la marquise.

— Eux ?... ce que vous voudrez, il ne manque ni de collèges, ni de pensions, Dieu merci ! Soit à Lyon, soit ici, vous trouverez d'excellents établissements.

La voix indifférente blessa le cœur d'Agnès ; comment pourrait-elle aimer cette femme qui n'aimait pas les enfants de Gabrielle ?

— Oui, mettez-les à Paris, reprit la marquise, vous pourrez les voir au parloir, et même les promener les jours de sortie. C'est cela, ajouta-t-elle en s'animant, nous leur porterons ensemble des bonbons et des jouets, nous les conduirons au cirque, s'ils sont sages. Je vois que vous les aimez beaucoup.

— Je les aime par-dessus tout, déclara gravement Agnès ; ils sont le but sacré de ma vie.

— Je le sais bien, dit la vieille dame avec un soupir. Retournez donc vers eux, apprenez-leur votre décision, et revenez-moi le plus tôt possible.

Et comme, sans répondre, Agnès se mettait à pleurer, Mme de Saint-Cerneau reprit doucement :

— Eh bien ! non ! ma petite, passez une dernière fois les vacances avec eux, préparez-les aux séparations nécessaires, je vous cède à eux deux mois encore, mais ne pleurez plus, et soyez à moi dès la rentrée des classes.

Cette concession spontanée adoucit beaucoup

pour Agnès l'amertume de son sacrifice ; deux mois, c'est quelque chose, cela semble même un très long temps, à vingt-quatre ans ; c'était surtout une porte ouverte à l'imprévu, bien qu'Agnès se rendit compte qu'elle n'en pouvait guère attendre.

Elle remercia la marquise avec un joyeux élan et, l'accord étant décidément fait entre elles, elles ne songèrent plus qu'à bien remplir cette dernière journée. Tout de suite après déjeuner, comme une heure sonnait à peine, elles sortirent pour des emplettes... Agnès, arrivée avec une simple valise, avait besoin d'une vaste malle pour emporter tous les objets de toilette, tous les cadeaux divers dont la marquise l'avait comblée.

Dans le ravissement de son triomphe, Mme de Saint-Cerneau ne savait qu'imaginer pour plaire à la jeune fille. Et, comme Agnès, confuse, ne voulait plus rien accepter pour elle-même, ce fut pour les jeunes Voussages que les paquets s'accumulèrent bientôt dans la voiture.

— Il nous reste encore une visite à faire, dit tout à coup la marquise, en entendant sonner quatre heures. Je vais vous conduire chez vos cousins de Montgratien : je ne suis pas en relations directes avec eux, quoique je les aie quelquefois rencontrés dans le monde.

— Mais je ne les connais pas, presque pas ! se récria Mlle de Fyrmont ; j'avais dix ans, je crois, la dernière fois que je les ai vus.

— Cela ne fait rien, vous n'en êtes pas moins assez proches parents. La comtesse douairière était cousine germaine de votre grand'mère maternelle.

— Oui, je crois que oui, répondit Agnès, peu convaincue.

— J'en suis sûre ; aussi vous ne pouvez venir à Paris, fût-ce pour quelques jours, sans aller les voir. C'est une visite indispensable, et qui vous préparera les plus agréables relations pour cet hiver.

Agnès s'inclina. La voiture, du reste, s'arrêtait déjà devant un vieil hôtel sévère de la rue de Varrenne. Les Montgratien n'y occupaient qu'un

appartement au second, entre la cour et les jardins ; ainsi l'expliqua la concierge.

La marquise, très élégante dans sa claire toilette de foulard gris argent, monta l'escalier de pierre, suivie d'Agnès, peu empressée à renouer ces liens de famille presque oubliés.

A la porte, elle eut une lueur d'espoir. Le domestique répondait que Mme la comtesse était sortie avec ces demoiselles.

— Et Monsieur ? insista la marquise.

— M. le comte est absent pour quelques jours. Il n'y a personne.

Déjà Agnès se retournait prête à descendre, lorsque la marquise risqua une dernière question :

— Madame la comtesse douairière n'habite-t-elle pas ici ?

— Oui, madame, mais elle est souffrante ; elle ne reçoit aucune visite.

— Nous verrons bien, répliqua vivement la marquise, et entrant résolument dans l'antichambre, malgré le domestique qui s'efforçait de concilier la politesse avec la consigne reçue, elle s'assit sur un vieil escabeau et traça rapidement quelques mots sur sa carte.

— Tenez, dit-elle, en la tendant au valet de chambre. Portez cela à Mme la comtesse. Nous attendons la réponse.

— Elle nous recevra, poursuivit-elle, en s'adressant à la jeune fille, qui restait debout près de la porte, comme pour protester contre une insistance qu'elle jugeait indiscrete ; elle nous recevra, j'ai écrit que vous étiez de passage à Paris, et ne vouliez pas partir sans présenter vos devoirs aux chers parents de votre pauvre mère.

Agnès eut un geste de contrariété.

— Pourquoi avez-vous dit cela ? Je ne tiens nullement à entrer de force dans cette maison. Encore une fois, je ne connais pas les Montgratien. Nous nous sommes complètement perdus de vue.

— C'est un tort qu'il faut réparer au plus vite.

Le domestique revenait, et, priant ces dames de le suivre, il les conduisit à travers un long corridor jusqu'au petit salon de la douairière, pen-

dant que la marquise, tout en inspectant les lieux, répétait à Agnès :

— Je vous le disais bien, qu'elle nous recevrait. Le tout est de savoir s'y prendre.

Tout de suite, Agnès se sentit attirée vers la petite vieille, menue dans sa mince robe d'alpaga noir, avec son léger bonnet de tulle sur ses cheveux blancs bien lisses, dont la tenue si modeste lui rappelait presque celle de Bonne Marion ; mais, des yeux bleus pâlis et enfoncés dans leur orbite, des lèvres minces rentrées parce que les dents ne les soutenaient plus, du front ridé, des joues couperosées, des mains tremblantes où saillaient les veines bleuâtres, de tout le corps frêle et usé, se dégageait une telle dignité, une si rare distinction, en même temps qu'une bienveillance si douce et si sereine que la jeune fille eût voulu baiser la main qui se tendait vers elle.

La marquise déjà prenait la parole.

— Excusez-moi, madame, d'avoir insisté, comme je l'ai fait, pour être reçue auprès de vous. Je tenais tant à vous présenter cette enfant, dont la pauvre mère vous était si attachée. Vous savez, cette chère Agathe ! Voici sa fille, Agnès de Fyrmont de Seigneuville, sa fille unique, qui est bien seule, bien isolée maintenant, mais qui va venir vivre chez moi ; qui sera ma compagne, ma fille adoptive.

Elle parlait lentement, un peu fort, appuyant sur les mots et sur les idées pour les faire mieux pénétrer dans l'esprit de la vieille comtesse, qui devait être lente à comprendre, à cause de son grand âge.

La petite vieille hocha plusieurs fois la tête.

— J'entends, dit-elle, j'entends. Venez, mon enfant, que je vous embrasse : j'ai très peu connu votre mère, mais j'aimais beaucoup votre aïeule, nous étions cousines-germaines, et nous avons été élevées presque ensemble. Vous portez son nom, si j'ai bien entendu, vous vous appelez Agnès comme elle, ce m'est un motif de plus pour vous aimer.

Elle prit à deux mains la tête de la jeune fille, et posa sur son front un maternel baiser.

Puis, la retenant près d'elle, elle offrit d'un geste un fauteuil à la marquise.

— Veuillez vous asseoir, madame, et laissez-moi vous remercier de la bonne pensée que vous avez eue en m'amenant cette petite. Certes, je suis contente de la voir, et je regrette seulement que mes petites-filles ne soient pas là pour faire sa connaissance.

— Mais, madame, elles se verront cet automne, répondit la marquise. Je vous l'ai dit, Agnès vivra désormais avec moi ; elle est bien seule, maintenant qu'elle a perdu sa sœur, Mme de Voussages ; et, moi, je suis ravie de trouver ainsi, sur le tard, une aussi charmante compagne.

— Alors, vous n'avez plus personne, pauvre petite ? demanda Mme de Montgratien, en tournant vers Agnès des yeux compatissants.

— Je n'ai plus de protecteur, répondit la jeune fille, mais j'ai encore toute une famille dont je me trouve le seul appui, un bien faible appui, comme vous voyez : ma sœur a laissé cinq enfants, qui sont les miens à présent.

— Ah ! et vous les quittez pour venir ici ? questionna la vieille dame, avec un étonnement dans sa voix cassée.

Agnès rougit et balbutia :

— Oui, j'ai cru bien faire, agir dans leur intérêt ; on ne conduit pas toujours sa vie comme on le voudrait, acheva-t-elle à voix basse.

— Ces enfants ne sont nullement à plaindre, rassurez-vous, madame, reprit la marquise, peu flattée du tour que prenait la conversation. Bien qu'ils ne me tiennent par aucun lien de parenté, je m'intéresse à eux, puisque ma nièce les aime, et, entre nous deux, nous leur organiserons la meilleure existence qui puisse convenir à leur âge.

— Je vais être obligée de les mettre en pension, expliqua la jeune fille. J'irai les voir souvent, je les ferai sortir quelquefois...

La mélancolie de son visage frappa la vieille comtesse.

— Vous me les amènerez, dit-elle simplement, trouvant du premier coup le seul mot que désirait

Agnès. Notre parenté est déjà si lointaine que nous pouvons bien l'étendre encore un peu, pour me procurer toute une bande de petits cousins et cousines. J'ai des arrière-petits-enfants qui joueront avec eux, car je suis très vieille ; je suis à la tête de quatre générations, j'ai quatre-vingt-huit ans. Aussi, je ne puis presque plus me remuer, je suis un peu sourde, je ne vois plus très bien, je perds la mémoire, mais le cœur reste intact et je n'oublie jamais ceux que j'ai une fois aimés.

Elle posa sa main ridée sur l'épaule de la jeune fille :

— Et je suis heureuse, aujourd'hui, de retrouver mon Agnès d'il y a soixante ans.

Une joie douce et forte emplit le cœur d'Agnès ; elle sentait qu'ici elle serait aimée tout de suite, d'instinct, parce que cette femme était bonne et avait compris sa détresse.

La marquise n'aimait pas qu'on se passât d'elle ; elle reprit la parole et ne l'abandonna presque plus, tant que dura la visite. Elle sentait, elle aussi, un tacite accord entre ces deux femmes qui, une heure auparavant, ne se connaissaient pas et qu'elle avait peut-être trop vite rapprochées. Aussi ne tarda-t-elle pas à se lever, en promettant de ramener Mlle de Fyrmont dès les premiers jours de novembre.

Jusqu'au départ d'Agnès, elle ne la quitta pas, lui prodiguant les caresses et les attentions, comme pour effacer la trop sympathique impression rapportée de la rue de Varenne. Aussi, quand sonna l'heure du départ, fut-ce avec un mélange de reconnaissance et de soulagement qu'Agnès dit adieu à cette bizarre protectrice, à cette femme presque inconnue qui venait d'entrer dans sa vie pour y prendre soudain une si large place.

## DEUXIÈME PARTIE

## IX

— M. Rollin des Bois attend Mademoiselle dans la bibliothèque.

Mlle de Fyrmont eut un vague geste d'impuissance.

Debout devant elle, le fleuriste continuait ses explications :

— Alors nous nous bornons à encadrer les portes de hautes fongères, sans fleurs. Dans les embrasures, quelques massifs d'azalées ; aux lustres et aux glaces de légères guirlandes d'orchidées. Mademoiselle ne veut ni roses ni œillets dans les salons, n'est-ce pas ?

— Non, pas de fleurs aux parfums violents. Seulement, à la salle à manger, quelques touffes de clématite parmi les mimosas. Ce n'est qu'une petite réception.

— Bien, Mademoiselle. Demain, les ouvriers seront ici de bonne heure afin que tout soit terminé très tôt. Mademoiselle peut compter sur moi.

— Oui, je le sais.

Le fleuriste s'éloigna pendant que le maître d'hôtel, solennel, son carnet à la main, lui succédait devant la jeune fille.

— Mademoiselle pourrait-elle me dire qui nous avons ce soir à dîner, afin que je prépare les cartes.

— Peu de monde : M. et Mme Veillegy, le

comte et la comtesse Doriani, le baron d'Hargnes, M. Rollin des Bois. et c'est tout.

— Mademoiselle a-t-elle choisi le menu ?

— Non, pas encore : je vous l'enverrai tout à l'heure.

Comme elle se levait pour descendre à la bibliothèque où l'attendait le musicien, une jeune femme de chambre entra en coup de vent dans le petit salon.

— Je cherchais Mademoiselle, dit-elle avec vivacité ; je voudrais montrer ces dentelles à Mademoiselle, je les trouve bien mal apprêtées, elles sont raides et blanches, je ne sais si je dois les accepter, Mme la marquise ne sera pas contente.

Elle étalait avec soin sur le dossier du fauteuil deux admirables écharpes de vieux point d'Angleterre.

— Vous pouvez les garder, Gilberte, il ne servirait à rien de les rendre ; cette femme a certainement fait de son mieux. Laissez-les ici, c'est moi qui les remettrai à Mme la marquise.

— Je remercie Mademoiselle, dit la femme de chambre avec une conviction qui marquait son soulagement.

Dans la bibliothèque, Agnès trouva Rollin des Bois dans la plus vive agitation.

— Figurez-vous ce qui m'arrive, mademoiselle, s'écria-t-il sans même prendre le temps de la saluer. Evelyne me craque dans la main, à la dernière minute ; la voilà qui file à Bruxelles, elle va remplacer je ne sais qui à la Monnaie. En voilà une tuile ! et comment la parer ? Je n'en ai pas fermé l'œil de la nuit. Votre tante qui était si ravie de lancer une étoile ! je ne sais de quelle façon le lui apprendre ! Vous arrangerez cela, n'est-ce pas ? Je ne pouvais vraiment pas prévoir un coup pareil. J'ai bien pensé à Claude Aloys, mais il n'y aurait pas une minute à perdre pour s'entendre avec elle... si elle est libre demain, et je ne sais si la marquise l'agréera : ce n'est pas une chanteuse aussi intacte qu'Evelyne, elle joue surtout dans les petits théâtres, son répertoire n'est plus le même ; j'y perdrai, allez, mademoiselle, c'est à peine si

elle pourra chanter une ou deux de mes cantilènes, tandis qu'Evelyne lançait mon grand morceau... vous savez, en *la dièze mineur*? Il n'est pas commode; si vous aviez voulu, vous auriez pu le chanter, vous, mais vous ne voulez pas!...

— Oh non! je ne veux ni ne puis, mon pauvre monsieur Rollin, croyez-le une fois pour toutes, dit Agnès avec un sourire. Tout ce qu'il m'est possible de faire pour vous, c'est de parler à ma tante et j'y vais de ce pas. Rassurez-vous, ce n'est pas une catastrophe, cette fuite de miss Evelyne. Il ne manque pas d'autres numéros au programme de votre concert?

— C'était mon clou! Vous verrez que la marquise ne me le pardonnera pas.

— Mais si, mais si, j'en fais mon affaire, reprit la jeune fille en s'éloignant d'un pas paisible.

Tous les jours, c'était ainsi; tous les jours, ses matinées s'émiettaient en courtes audiences aux domestiques, aux fournisseurs, aux amis, aux quémandeurs, à tous. C'était à elle toujours, à elle seule, maintenant, que chacun s'adressait; et elle seule, aussi, pouvait aborder la marquise, lui soumettre les projets, lui exposer les requêtes, recevoir ses ordres ou influencer ses décisions. Agnès était depuis près de cinq ans la fille de la maison, celle par qui tout passe et tout se transmet. Mme de Saint-Cerneau, malgré la persistance de sa tenace jeunesse, malgré les soins et les artifices dont elle s'entourait, malgré sa volonté de ne pas vieillir, commençait à sentir le poids des années, et sans rien abandonner de son autorité ni de ses prérogatives de maîtresse de maison, elle en laissait complaisamment la lourde charge à Mlle de Fyrmont. Souvent la tâche semblait pesante à la jeune fille; mais de quoi eût-elle pu se plaindre? Elle avait volontairement donné sa vie, son temps, ses facultés; la marquise en usait à son gré, elle le faisait même avec bienveillance et bonté. Elle avait parfois des élans de tendresse, des attentions délicates qui faisaient oublier bien des petits froissements. En somme, Agnès ne regrettait pas, en y songeant sérieusement, l'engagement qu'elle avait

pris, ses courtes et intimes révoltes cédaient bien vite lorsqu'elle voyait autour d'elle le fruit de son l'évouement : Guillaume se préparait à Saint-Cyr. Jean et Gabriel travaillaient bien dans un bon collège ; les deux petites, — grandes déjà, — Yvonne et Blanche, lui apportaient des joues fraîches et de joyeux sourires quand, trop rarement, elle pouvait aller les voir dans le parloir de leur couvent. Une fois de plus, ce matin-là, en se rendant chez la marquise, Agnès pensait à ce qu'aurait été leur vie à tous, à Voussages, et avec un léger soupir s'affirma que tout était bien.

Mme de Saint-Cerneau broyait du noir, ce qui lui arrivait quelquefois. Agnès la trouva couchée sur sa chaise longue, au milieu de journaux anglais qu'elle n'avait pas même pris la peine de replier.

— Je m'ennuie, déclara-t-elle dès que la jeune fille eut ouvert la porte. Je commence à avoir envie de m'en aller... Plus de soixante ans de vie, c'est monotone ; l'existence est trop plate, trop insipide, ce n'est pas la peine vraiment de s'y arrêter aussi longtemps !

Elle parlait d'une voix dolente d'enfant gâtée, sans qu'Agnès, qui machinalement relevait les journaux pour les jeter dans la corbeille à papier, songeât à l'interrompre.

— Je ne sais plus que faire, plus que désirer, plus qu'acheter ; si j'appelle des désirs, il ne me vient que des regrets ! Allez, j'aurais bien fait de disparaître il y a trente ou quarante ans... Et encore, j'ai tort de me plaindre, puisque je vous ai, vous ma petite, ma chère petite enfant ! quand j'aurais si bien pu, si bien dû achever ma vie dans l'isolement et l'abandon.

D'un geste rapide, qui contrastait avec l'alan-guissement de sa voix et de ses paroles, elle saisit la jeune fille debout à ses côtés, et, l'attirant à elle, l'embrassa passionnément.

— Il faut excuser ces crises de spleen, Agnès, murmura-t-elle, c'est si triste, voyez-vous, une mère qui n'a pas d'enfant.

Puis, comme regrettant l'aveu qui venait de lui

échapper, elle se redressa et d'un tout autre ton :

— Vous seriez bien gentille de me faire acheter du chloral, j'ai fini mon flacon et n'ai pu fermer l'œil cette nuit. C'est à quoi nous devons ma sombre humeur de ce matin. Et vous, rien de nouveau ?

— Mais si, du nouveau sans grande importance pour nous, mais qui bouleverse le pauvre Rollin.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il paraît que sa chanteuse, sa fameuse Evelynne, lui fait défaut à la dernière heure. Elle est partie ou va partir pour Bruxelles ; le pauvre garçon en est consterné, il craint que cela ne vous contrarie...

— Cela m'est égal, dit la marquise avec une douceur qui surprit Agnès peu habituée à cette indifférence.

— Alors, il propose Claude Aloys pour la remplacer, continua la jeune fille.

— Si vous voulez ; arrangez-vous avec lui, ma chère petite ; au fond, c'est à vous que reviennent ces petits soucis et ces décisions. Je vous donne carte blanche, faites comme vous l'entendez ; je veux que mes salons soient pleins et ma maison bien tenue ; je veux que vous soyez élégante et enviée ; mais je vous abandonne les détails. Décidément, je vieillis, je ne m'intéresse plus guère à toutes ces choses.

— Alors je vais rassurer Rollin, dit Agnès sans se troubler, car elle savait quelle importance il fallait attacher à ces crises passagères de détachement et de misanthropie. J'ai vu le fleuriste, ajouta-t-elle en s'éloignant, tout sera fait comme nous l'avions convenu hier.

— Très bien, merci, à tout à l'heure. Si vous avez besoin d'argent, la clef est à mon secrétaire.

— Oh ! non, c'est inutile, j'ai ce qu'il faut.

— Surtout ne faites pas d'économie, je tiens à ce que tout soit très bien, recommanda la marquise qui revenait un peu à la vie. Ce n'est qu'une réception intime, mais il faut que chaque détail soit impeccable. Vous avez bien recommandé pour les sorbets...

— Oui, oui, ma tante, j'ai écrit moi-même.

La porte s'ouvrit discrètement. Un domestique annonça que Mlle de Montgratien désirait parler à Mademoiselle.

— Mlle de Montgratien? Allez vite, mon enfant, dit la marquise en reprenant toute sa vivacité; rappelez-lui que nous comptons sur toute sa famille demain soir; ne vous inquiétez pas de Rollin, je vais le faire venir et je m'entendrai avec lui. Allez, ma petite.

Agnès s'empressa d'obéir et, toute joyeuse, courut rejoindre sa cousine.

— Toi, Lily, quelle bonne surprise! A quoi dois-je l'honneur inespéré de ta visite?

— Tu sais bien qu'il ne dépend pas de moi de venir plus souvent, répondit la jeune fille en embrassant Agnès; ta chère tante inspire à papa une insurmontable antipathie. Il voudrait que tu vinsses tous les jours à la maison et que je ne mette jamais les pieds ici. Mais, aujourd'hui, c'est grand'mère qui m'envoie; alors, tu comprends, papa s'est incliné.

— Et de quelle commission es-tu messagère, dis vite? questionna Mlle de Fyrmont.

— Oh! rien de sensationnel. Grand'mère t'engage à venir goûter avec elle, en tête à tête. Nous sortons tous, cet après-midi, même moi, sa garde-malade habituelle; alors elle te demande. Je crois qu'elle tient beaucoup à t'avoir parce que c'est ton anniversaire aujourd'hui, ma chérie; aussi, je t'offre tous mes vœux et mon petit bouquet de fleurs, bien modeste, conclut Juliette de Montgratien, en présentant à sa cousine une gerbe de roses.

— Oh, merci! tu es gentille, dit Agnès avec un sourire sans gâté. Mais, il ne faut plus célébrer mon jour de naissance, Lily. Pense donc, trente ans! ce n'est plus une fête!

— Ah! mais ce n'est pas encore le parvis de la vieillesse, ménage-toi, ma chère, quand ce ne serait que par égard pour moi. Nous sommes du même âge. Je ris, reprit-elle après un court silence, mais au fond je te comprends bien, va!

ce n'est pas drôle de voir les années qui passent, qui nous enlèvent un peu de notre jeunesse, de nos illusions, de notre joie et qui ne nous apportent rien en échange ; si tu crois que je n'ai pas, moi aussi, des moments plutôt moroses.

— Toi, tu ne le devrais pas, protesta Agnès, tu as la vie devant toi et la joie autour de toi, tu as ta liberté !

— Oui, j'ai beaucoup de choses que tu n'as pas, beaucoup de bonheurs et de tendresses qui te manquent ; mais tu penses bien que tous ces bonheurs au pluriel ne me dispensent pas d'en désirer un seul, un unique qui dépasserait tous les autres. Vois-tu, je n'ai aucun goût pour la vocation de vieille fille et, pourtant, il faudra probablement m'en contenter.

— Allons donc, ta sœur s'est bien mariée !

— Yolande, oui, mais Catherine et Marie sont entrées au couvent. Dans notre monde, ma pauvre amie, les filles sans dot ne se marient guère.

Agnès baissa la tête, elle en savait quelque chose.

— Tu peux espérer au moins, toi, reprit-elle, tu peux rencontrer un homme riche et charmant qui t'épousera par amour.

— Et toi, riposta Juliette, si tu le rencontrais, l'homme de ton choix, ta tante ne se laisserait-elle pas fléchir ?

Agnès secoua la tête.

— Impossible, je n'aurais pas même le droit de le lui demander. Tu sais bien nos conventions.

— Ah ! bah, il n'y a pas de considérations qui tiennent lorsqu'on aime, lança vivement Mlle de Montgratien.

Agnès ne répondit pas, elle pensait à Georges qu'elle avait aimé pourtant et sacrifié à son devoir. Jamais elle n'en avait parlé à sa cousine, ni à personne au monde. Des mois et des années avaient passé, sans que ce nom toujours cher eût franchi ses lèvres. La douleur aiguë s'était engourdie peu à peu, transformée en mélancolique regret. Mais, à certaines heures, Agnès avait au

cœur un retour de souffrance ; aujourd'hui, au seuil de cette année nouvelle, elle songeait à ce qui aurait pu être, à ce qui ne serait jamais.

— Excuse-moi, dit-elle, en s'arrachant à son silence, je suis triste ce matin ; tu sais, il y a des jours où l'on voit tout en sombre. Puis l'impression change. Je suis bien contente de te voir, ma petite Juliette. Ma tante m'a chargé de te dire qu'elle compte absolument sur vous tous, demain soir : ton père, ta mère, tes belles-sœurs, tes frères, tout ce que tu pourras entraîner.

— Oh ! je veux bien, moi, dit Juliette en riant. Ce sera l'envahissement des Montgratien ; nous comptons par douzaine, tu sais, surtout à présent que mon oncle Gérard est arrivé avec sa famille. J'ai là trois cousines et deux cousins qui ne demandent pas mieux que de s'amuser de toutes leurs forces, pendant les six semaines qu'ils passent à Paris, au printemps. Tu ne les connais pas encore. Ces dernières années ils étaient en deuil de ma tante et ne sont pas venus. Nous passons toujours une partie de l'été chez eux, dans les Pyrénées. Montgratien est trop isolé. C'est très beau à visiter, mais bien peu confortable, et maman n'y est pas tranquille à cause de l'éloignement du médecin, du télégraphe, de toutes les ressources. Il est certain qu'à l'âge de grand-mère... Ta tante non plus ne doit pas être jeune.

— Je ne sais pas, elle avoue soixante-huit ans, mais elle m'en paraît davantage.

— Soixante-huit ans ! Elle était mariée avant la naissance de mon oncle, qui en a cinquante-neuf ; grand-mère me l'a dit bien souvent. Non, elle ne doit pas être loin des quatre-vingts, quoiqu'elle ne les porte pas. Il paraît qu'elle était très jolie... et d'une élégance... Elle s'est fait beaucoup d'ennemis dans sa jeunesse, elle a eu des histoires.

— Ta grand-mère me l'a dit, mais elle croyait que j'étais au courant déjà, et je n'ai pas très bien compris. Tout ce que je sais, c'est que ma tante est la fille d'un richissime fabricant de bouchons, et qu'on le lui a fait durement sentir dans le monde de son mari.

— Oui, reprit vivement Juliette, parce qu'elle voulait dominer et éblouir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a rendu son mari très malheureux, puisqu'ils se sont séparés.

— Il est mort, n'est-ce pas ?

— Oh ! depuis longtemps, en Amérique, je crois.

Tout en parlant, Juliette allait et venait dans la chambre d'Agnès, déplaçant un bibelot, examinant une photographie.

— Ton installation est charmante, dit-elle tout à coup, changeant brusquement la conversation. Je ne te connaissais pas encore ce ravissant couvre-lit, ni cette garniture de toilette, une merveille.

— Ce n'est pas une nouveauté pourtant ; ma tante me l'a donnée, l'été dernier, à son retour d'Autriche ; mais tu viens si rarement me voir seule, comme ce matin.

— Je ne le puis pas.

— Je suis certes bien contente de te voir le samedi, et je trouve excellente l'idée des petits goûters de jeunes filles, organisés par ma tante. Mais nous n'y pouvons guère causer.

— Pas davantage lorsque tu viens à la maison, toute la famille s'empare de toi et je ne t'ai plus. Pendant que nous sommes seules, montre-moi tes toilettes et tes bijoux ; tu me le promets depuis si longtemps.

— Oh ! si cela t'amuse !

Mlle de Fyrmont ouvrit un grand coffret italien, en ébène incrusté d'ivoire, à demi rempli d'écrins.

— Presque uniquement des cadeaux de ma tante, expliqua-t-elle. Ces boutons d'oreilles viennent de ma mère, ainsi que cette chaîne et ce collier de topazes, ce bracelet d'émeraude encore était à elle. Tout le reste est à ma tante.

— A toi, maintenant.

— Oui, mais ce ne sont pas des bijoux de jeune fille, je ne puis pas porter un diadème de rubis, voyons, ni cette rivière de brillants. Je partagerai cela entre Yvonne et Blanche quand elles se marieront. Et toi, dis-moi, que pourrai-je t'offrir le

jour de tes fiançailles. Tu aimes les saphirs, m'as-tu dit, je te réserve donc ceux-ci...

— Ne parle pas de la sorte, on dirait que tu fais ton testament. Qu'as-tu donc aujourd'hui, Agnès, je ne t'ai jamais vue aussi découragée. Es-tu malade ?

— Non, non. Un peu lasse seulement. Tu ne t'imagines pas combien c'est fatigant de s'amuser à perpétuité.

Juliette l'embrassa, indécise, embarrassée, cherchant sans les trouver les mots capables de consoler cette peine vague.

— Tu viendras nous voir cet après-midi, tu causeras avec ma grand'mère, dit-elle enfin ; moi, il faut que je te quitte, ta pendule marque onze heures, et la course est longue d'ici à la rue de Varenne. Adieu, ma chérie, à tout à l'heure.

## X

— L'histoire de votre tante ? Mais, ma petite, je vous l'ai racontée cent fois, s'exclama la vieille comtesse de Montgratien, toujours plus fluette et menue dans son éternelle robe de cachemire noir. Voulez-vous donc mettre à l'épreuve ma vieille mémoire de quatre-vingt-treize ans ? Oui, je me prépare à un anniversaire autrement sérieux que le vôtre, ajouta-t-elle avec un fin sourire, en caressant les cheveux de la jeune fille assise à ses pieds sur un tabouret.

La vieille dame avait congédié tout son monde, elle avait envoyé la jeunesse à un concert au Trocadéro et consigné sa porte ; depuis longtemps elle n'avait pu voir Agnès seule, et devinant qu'elle souffrait parfois, voulait causer simplement avec elle. La comtesse avait pour la jeune fille une affection protectrice et compatissante, un peu inquiète aussi, nuancée de bienveillante curiosité, car Mme de Saint-Cerneau, malgré sa bonté réelle,

malgré son extrême amabilité, lui restait suspecte avec persistance. Aussi n'eut-elle pas trop de peine à revenir sur le passé.

— Je ne vous apprendrai rien de nouveau, ma petite Agnès, en vous disant que le marquis Paul Godefroy de Saint-Cerneau s'était ruiné par mille folies lorsqu'il épousa Mlle Florence Ledrais, fille unique d'un marchand de Bordeaux colossalement riche. Elle apportait à son fiancé, avec ses millions, la plus jolie figure et le plus mauvais caractère qui fût jamais. Il en resta amoureux quelques mois. Par égard pour lui et, aussi, par indulgence pour l'extrême jeunesse de la petite mariée — elle avait dix-sept ans à peine — elle fut accueillie dans toutes nos maisons, mais elle ne tarda pas à s'y rendre insupportable. Nous la tolérions. Elle voulut nous éblouir et nous dominer par son luxe excessif et ses excentricités ; il y avait un grand fonds d'enfantillage dans toute sa conduite et peut-être l'avons-nous alors jugée trop sévèrement. Je me rappelle, peu de temps après son mariage, avoir été chez elle avec votre grand'mère. C'est d'ailleurs la seule visite que je lui aie jamais faite ; nous la trouvâmes en robe courte, les cheveux sur le dos, sautant à la corde que tenaient gravement deux domestiques en livrée. Vous voyez que son originalité n'est pas le fruit de sa vieillesse. Bref, elle se permit tant d'extravagances, tant de fantaisies de mauvais goût, qu'elle se ferma bientôt tous les salons. Elle prit alors le meilleur parti et quitta Paris avec son mari. Sous prétexte de santé, ils allèrent d'abord dans le Midi, où j'ai ouï dire que la roulette exerçait un funeste attrait sur Godefroy de Saint-Cerneau. Un oncle de la jeune femme, un Ledrais quelconque qui avait, lui aussi, ramassé beaucoup d'argent en fabriquant je ne sais quoi, étant mort aux États-Unis, ce fut un excellent motif pour faire voyager le jeune ménage. Depuis, je les ai perdus de vue. Je ne sais ce qui s'est passé entre eux ; un beau jour, il y a une quarantaine d'années, la marquise reparut avec sa fille, une enfant de dix à douze ans, qui devint plus tard la princesse Vico-Morelli ; elle

était fort bien, dit-on. Moi, je ne l'ai jamais vue. La marquise, un peu assagie, tenta de forcer les portes qu'elle s'était fermées jadis. Mais on ne l'avait reçue qu'en faveur de son mari, et du moment qu'elle se présentait seule, on lui tint généralement rigueur. Elle se lança dans la société étrangère ; le mariage de sa fille lui valut de précieuses relations dans la haute aristocratie romaine. Aussi passait-elle six mois par an en Italie. Depuis la mort de la princesse Vicomorelli, elle n'y retourne plus, paraît-il. Voilà, mon enfant, tout ce que je puis vous dire sur Mme de Saint-Cerneau, et, certainement, je ne vous ai rien appris.

— Je savais tout cela vaguement, répondit Agnès, pensive. C'est une étrange nature, toute de contraste et d'imprévu. Il y a plus de cinq ans que je ne la quitte pas, elle est pour moi bonne, affectueuse, confiante, et pourtant je ne suis jamais avec elle à l'abri des surprises. Une chose surtout m'étonne : elle comble de cadeaux mes nièces et mes neveux et jamais ne m'offre de les recevoir chez elle, sauf Guillaume, quelquefois, une nuit en passant. Pas une fois Yvonne et Blanche n'ont couché chez ma tante ; elle les fait sortir dans la journée, les conduit dans les musées, les concerts, les cirques, les promène partout avec une grâce charmante, les fait goûter chez les pâtisseries à la mode, les accable de bibelots, de jolis chiffons, de bijoux même, dont elles ne savent que faire dans leur couvent, les pauvres enfants. Mais, pas une fois, elle n'a paru songer qu'Yvonne a vingt-trois ans, que je ne puis pourtant la laisser éternellement en pension. Sauf la semaine annuelle que ma tante veut bien m'accorder à l'époque de Pâques, et que nous passons tous à Voussages, elles n'ont jamais d'autres vacances, mes pauvres petites, que celles que les religieuses veulent bien leur faire passer dans leur couvent de Champrosay.

La vieille comtesse soupira en même temps qu'Agnès.

— Donnez-les-nous, quand nous partirons pour Montgratien, dit-elle avec bonté ; vous savez que

l'an passé je vous les aurais déjà demandées, sans la rougeole de Juliette.

— Oh! merci, répondit Agnès, en levant un tendre regard sur sa vieille amie. Je sais combien vous êtes bonne, et, sans doute, ce serait une grande joie pour Yvonne et Blanche de passer quelques semaines auprès de vous, une joie que je leur envierais.

— Chère petite!

— Mais, c'est une solution durable que je cherche sans la trouver. Peut-être, devrais-je parler franchement à ma tante? Qui sait? il se peut qu'elle n'ait jamais songé à l'âge d'Yvonne, quoique je le lui ai rappelé bien souvent. Elle est très originale, mais très bonne aussi; elle m'a témoigné, alors qu'elle ne me connaissait même pas, un intérêt, une affection dont j'ai été aussi surprise que touchée.

Et comme la comtesse, un léger sourire aux lèvres, tournait obstinément entre ses doigts une grosse pelote de laine grise, sans répondre aux dernières questions de la jeune fille, celle-ci poursuivit :

— Enfin, elle m'a donné, et si spontanément, tant de témoignages de sympathie, d'attachement que...

— Là! ma petite, interrompit la comtesse, je ne voudrais pas vous éloigner de votre tante. Mais il ne faudrait pourtant pas vous exagérer ses droits à votre reconnaissance. J'ai vu tant d'hommes et de femmes dans ma longue vie, que je m'y connais un peu. Croyez-moi, si la marquise — et je n'en veux pas douter — vous garde à présent par affection, c'est surtout par vanité qu'elle a tenu à vous avoir.

— Par vanité! s'écria Agnès stupéfaite, sans oser protester davantage contre une aussi étrange et malveillante supposition, car elle professait un respect sans borne pour la vieille amie de sa grand'mère.

— Cela vous surprend? Mais oui, grâce à vous, mon enfant, elle a enfin réalisé son rêve. Pour vous voir, nous allons chez elle, et je puis le dire,

où vont les Montgratien, il n'est personne qui refuse d'aller. Oh! elle a été fine et adroite : elle a commencé par s'effacer, elle vous envoyait ici, ne vous accompagnait même pas ; puis elle vous a fait prendre un jour où, toute seule dans votre appartement, vous receviez dans l'intimité vos cousines et les jeunes filles que vous aviez rencontrées chez nous. Puis, vous êtes allée quelquefois dans le monde avec mes enfants, toujours, remarquez-le, dans des maisons où elle n'était point reçue, elle ; tout cela s'est fait si naturellement, si simplement, que vous ne vous en doutiez même pas. Moi, je voyais très bien cette petite manœuvre, et je m'y prêtai parce que je vous aime d'abord, que vous êtes des nôtres et que je préfère de beaucoup avoir avec elle un lien factice et superficiel que distendre celui qui vous unit à nous. Et aussi, parce qu'au fond nous n'avons rien de grave à lui reprocher ; nous avons manqué d'indulgence, il y a soixante ans, et aussi de générosité. Quand j'y pense, peut-être bien la trouvions-nous un peu trop jolie, un peu trop riche, et ne tenions-nous pas assez compte de son extrême jeunesse. Elle s'est mariée à seize ans, elle a été grisée par cette couronne de marquise et cette situation brillante auxquelles ses rêves mêmes ne l'avaient pas préparée. Ce qui s'est passé dans son ménage, nous ne l'avons jamais su au fond. J'imagine qu'il y a eu des torts des deux côtés. Ce pauvre Godefroy n'avait pas attendu son mariage pour prouver qu'il était fort capable de faire des bêtises. Quel dommage!... C'était un brave garçon, plein d'entrain, de vie, de gaité, un grand enfant déraisonnable et séduisant ; je crois bien qu'il a tourné la tête à toute sa génération.

Agnès se souciait peu des charmes du marquis, la vieille dame s'en aperçut.

— Je rabâche un peu, excusez-moi, à mon âge on revient tout naturellement au passé, et je vous entretiens de faits qui se sont écoulés bien avant la naissance de votre mère... Pour en revenir au présent, vous êtes, je vous le répète, le triomphe

de votre tante, le couronnement de sa longue existence, car, maintenant, il est bien difficile de refuser de dîner chez elle, lorsqu'on y a si souvent goûté; il serait grossier de ne pas aller à ses soirées et à ses concerts, puisqu'elle prétend rendre seulement les politesses qui vous ont été faites. Elle s'efface avec tant de bonne grâce, que nous n'avons qu'à lui rendre sa place parmi nous, et c'est ce que nous faisons. Je vous enverrai donc toute ma bande demain. Vous aurez la duchesse de Brugnac, et les Villercal et les Maljussieu, le prince d'Entrayves et ses filles, et tout le monde enfin. Allez! la marquise peut vous combler de gâteries, elle vous doit ce qu'avec toute sa fortune, toute sa beauté, son intelligence et son adresse, elle n'avait jamais pu obtenir.

— Vous croyez? demanda Mlle de Fyrmont avec un regret dans la voix. Il lui en coûtait de rencontrer ce calcul, où elle avait cru trouver une bonté, originale parfois, mais spontanée et désintéressée.

Cette impression pénible n'échappa pas aux yeux pâlis et toujours pénétrants de la vieille dame.

— Si je vous dis tout cela, ma chère petite, ce n'est point pour détruire vos illusions, mais parce qu'il me semble que, mieux éclairée sur votre situation auprès de la marquise, vous pouvez en tirer à l'occasion un juste parti.

— Je croyais qu'elle m'aimait, murmura la jeune fille.

Et la plainte fut si douce qu'un moment la comtesse se demanda si réellement elle avait bien agi en montrant à Agnès la sèche et froide réalité.

— Elle vous aime, j'en suis persuadée, reprit-elle, s'efforçant d'atténuer l'effet de ses propres paroles. Je vous l'ai dit, d'ailleurs, dès le début: elle vous a attirée chez elle par une vanité excusable et qui n'excluait pas l'intérêt. Il y a si peu de sentiments absolus et exclusifs, vous comprendrez mieux cela plus tard. A présent qu'elle vous connaît, c'est pour vous-même, je n'en doute pas, que Mme de Saint-Cerneau vous aime, pour votre

bonté, votre dévouement, votre douceur, pour ces qualités charmantes qui vous gagnent toutes les sympathies, chère enfant.

Elle s'efforçait maintenant d'encourager Agnès, de réparer le mal qu'elle avait fait en voulant faire le bien.

Malgré son grand âge, malgré la finesse de son esprit et la bonté de son cœur, elle n'avait pas compris, elle qui, toujours, à travers les épreuves et les douleurs, était restée entourée de nombreuses tendresses, qui avait pu, au dur moment de son veuvage, s'appuyer sur l'âge mûr de ses fils, elle n'avait pas compris l'impression d'abandon désespéré qu'éprouverait la jeune fille en voyant s'évanouir même l'insuffisante protection qu'elle croyait trouver en Mme de Saint-Cerneau. Certes, sa tante, bien souvent, l'avait froissée ou déçue; pourtant, dans son isolement, Agnès trouvait une douceur à croire en cet appui, le seul qui lui restât.

Et cela même, cette souffrance intime, il n'était personne à qui Mlle de Fyrmont pût la confier. Elle l'enfouit dans son cœur, avec tant d'autres; elle releva son front d'un joli geste de vaillance, mais son sourire s'affina encore d'une grâce discrète et douloureuse.

## XI

Dans sa jolie chambre, douillettement close par les épais rideaux et les tentures soyeuses, Mlle de Fyrmont, debout devant la haute psyché qui lui renvoyait son image, achevait sa toilette.

A genoux sur le tapis, Gilberte, sa femme de chambre, étirait par petits coups secs la jupe de taffetas qui crissait sous l'effort et faisait tomber les mille plis de la robe légère en tulle noir. C'était une petite coquetterie d'Agnès de parer sa

jeunesse de cette couleur grave, précisément quand la marquise s'obstinait dans les teintes claires. Elle savait que le noir rehaussait l'éclat nacré de ses épaules, qu'il s'harmonisait avec la délicatesse de son teint et l'or bruni de ses cheveux châtains qu'éclaircissait la lumière électrique.

— Cette toilette va tout à fait bien à Mademoiselle, déclara Gilberte, en nouant autour de la taille mince une haute ceinture de velours.

Et, comme Agnès ne répondait pas, elle se hâta d'ajouter :

— Mademoiselle veut-elle que je l'aide à mettre ses bijoux ?

— Oui, mon collier de perles seulement, Gilberte, dit la jeune fille, en ouvrant le coffret précieux que lui présentait la femme de chambre.

— Mademoiselle ne met pas de bracelets, pas d'épingles dans les cheveux ?

— Non, cela suffit, répliqua Agnès.

Elle glissa deux roses blanches dans ses cheveux, deux autres à sa ceinture, et prenant ses gants et son éventail, elle alla chez sa tante.

La marquise avait aussi achevé sa toilette ; elle portait une robe en souple satin blanc incrusté de précieuses dentelles ; un triple collier d'opales dissimulait le décolletage ; une aigrette, opales et diamants, était piquée dans ses cheveux blancs. Elle voulait, ce soir-là, être simple dans sa toilette comme dans sa réception. Elle avait fait taire son goût pour la magnificence et les somptuosités. Elle voulait que tout fût d'une élégance irréprochable, d'un luxe sûr, mais discret, atténué, presque effacé. Elle voulait se faire pardonner cette énorme fortune qui lui avait valu tant d'envieux ; aussi marchait-elle, encore, avec circonspection et prudence, dans le triomphe de ces relations nouvelles qu'elle avait eu tant de peine à se concilier.

— Eh bien, ma mignonne, dit-elle à Agnès en l'inspectant de la tête aux pieds, je pense que vous allez vous amuser ce soir. Vous êtes charmante, dans cette robe de tulle noir. Sans en avoir l'air, vous êtes plus coquette que moi, ma chère, et

avec des apparences de simplicité, vous vous habillez à ravir. Vous êtes délicieuse, une sylphide ! Je vous voudrais seulement les lèvres un peu plus rouges et les yeux plus brillants. Bah ! quelques tours de valse auront bientôt raison de ce petit air mélancolique. Venez-vous ?

Elle s'appuya sur le bras d'Agnès pour descendre au premier étage qu'occupaient les pièces de réception. Dans un salon, les musiciens, déjà, accordaient leurs instruments. Rollin des Bois, très affairé, leur donnait ses dernières instructions. Il se précipita à la rencontre de ces dames.

— Bonne nouvelle, bonne nouvelle ! s'écria-t-il. J'ai rattrapé mon Evelyne ! Comment ? par quel miracle ?... Ah ! je n'ai pas ménagé ma peine, je vous le jure, ni votre argent, marquise. Mais je sais que ces questions ne vous atteignent pas. Enfin nous l'avons, nous l'aurons ! Je l'ai vue à cinq heures, elle sera ici dans vingt minutes. Et quel succès ! je ne vous dis que ça !

Il parlait avec volubilité, riant, gesticulant.

— Elle a refusé d'aller chez la duchesse de Soubise ! reprit-il après un court silence, en scandant ses mots comme pour mieux faire sentir la valeur d'une telle nouvelle. Hé ! il me semble que je n'ai pas mal manœuvré. Vous verrez quel succès.

— Très bien, très bien, fit la marquise, que blessait parfois le genre des anciens habitués de sa maison.

A présent qu'elle pouvait choisir ses relations, elle se montrait plus difficile et l'on ne rencontrait plus guère chez elle, comme autrefois, des banquiers hollandais ou des barons juifs. Cependant un certain mélange subsistait encore, elle ne voulait pas se faire d'ennemis. le côté agressif et batailleur de sa nature s'était estompé, effacé presque, sous la douce influence de Mlle de Fyrmont, et aussi dans la joie apaisante de son succès final.

Ce soir-là, bien des grands noms, jusqu'ici rebelles, résonnèrent sous les voûtes dorées de son hôtel. Bien que la réunion fût volontairement

simple et restreinte, plus de cent personnes applaudirent l'étoile, la merveilleuse Evelyne.

Mais le concert n'était pour la jeunesse que la partie sérieuse de la soirée. Après un souper par petites tables, un orchestre moins savant attaqua un boston. Luc de Montgratien, le frère de Juliette, s'empessa auprès d'Agnès.

— Si vous voulez bien accorder seulement une ou deux danses à chaque Montgratien qui se trouve ici, dit-il en riant, je crois que vous ne sortirez pas de la famille avant le cotillon. Nous sommes huit en comptant papa et mon oncle. Quelle avalanche! C'est inconvenant d'arriver ainsi en bataillon serré.

— Pourquoi donc? ma tante est ravie de vous avoir tous, et vous savez bien que je le suis autant qu'elle.

— En comptant mes sœurs, belles-sœurs et cousines, nous sommes quinze. Nous avons tous défilé devant grand'mère avant de partir, et elle nous a chargés de beaucoup de tendres choses pour vous. C'est à Juliette qu'elle a confié son baiser; j'aurais bien fait la commission si vous l'aviez permis! ajouta-t-il avec un petit sourire d'amicale camaraderie. Oh! sur le bout des doigts seulement, je suis très convenable.

— Mais comme ce n'est certainement pas à mes doigts qu'est destiné le baiser de votre grand-mère, riposta Agnès sur le même ton, mieux vaut laisser Juliette accomplir sa mission.

Ils s'arrêtaient dans une embrasure de porte, lorsque la voix chantante de Mrs. Needer fit se retourner la jeune fille.

— Agnès, oh! chère, je vous cherchais, je voulais vous présenter un de mes amis, un Américain du Sud, un jeune homme très intéressant qui fait de l'homéopathie et qui est venu en France étudier les découvertes Pasteur. Oh! très intéressant!

— Ne le dites pas trop, vous allez me rendre parfaitement ennuyeux, interrompit le jeune homme qui l'accompagnait.

— Vraiment! je ne le pense pas, Agnès, je vous présente Richard Godefrey; je n'ai pas pu joindre

encore votre tante, elle est tellement entourée, voudrez-vous lui annoncer Dick Godefrey.

— Très volontiers.

— Alors, je vous le laisse ; j'ai quelque chose à dire au baron d'Haragnes.

L'Américain s'inclina devant Agnès.

— Voulez-vous, mademoiselle, m'accorder cette danse ?

— Eh bien, et moi ? demanda Luc, voyant que la jeune fille allait accepter. C'est parce que je suis un cousin que vous me traitez avec cette légèreté ? Passe pour une fois, mais je vous préviens que si cela se renouvelle, je renoncerai publiquement à ce genre de prérogative. Allez, allez, je vous pardonne, vous vous devez au nouveau monde, ajouta-t-il à voix basse, mais réservez-moi quelque petite compensation.

Agnès se retourna vers l'étranger.

Grand, maigre plutôt que mince, souple et vigoureux, le teint bruni sous les cheveux fauves, animé par de clairs yeux gris, il donnait une impression d'intelligence et d'énergie.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, répéta-t-il avec un léger accent anglais.

La jeune fille posa la main sur son épaule et il l'entraîna dans le tourbillon.

Tout en dansant, ils échangèrent quelques paroles. Agnès apprit ainsi qu'il n'était en France que depuis quelques semaines ; il venait y poursuivre des recherches scientifiques et médicales, et comptait consacrer de longs mois à ces travaux.

— Je ne retournerai pas là-bas sans avoir découvert ce que je viens chercher, déclara-t-il. Mais je voudrais que ce ne fût pas trop long.

— Vous avez des intérêts qui vous rappellent ? questionna Agnès par politesse.

— Oui, oui, la vie est courte, il ne faut pas la passer tout entière à se la préparer meilleure.

— Vous avez raison, mais quelquefois ce n'est pas pour soi qu'on la prépare ainsi en la sacrifiant, c'est pour d'autres, répliqua la jeune fille en pensant à elle-même.

La valse s'achevait :

— Je vais vous présenter à ma tante, la marquise de Saint-Cerneau, dit-elle, en conduisant le jeune étranger à la maîtresse de maison, moins entourée à ce moment.

— Ma tante, voici un compatriote et ami de Mrs. Needer, M. Richard Godefroy.

— Godefroy, rectifia nettement l'Américain.

— Godefroy, répéta vivement la marquise, tandis que ses yeux brillants dévisageaient le jeune homme. Il me semble, monsieur, que vous portez un nom bien français.

— C'est possible, dit-il avec une tranquille indifférence. Ma famille a en effet, je crois, des origines françaises.

— Vous ne le savez pas de façon plus précise ? insista la marquise.

— Toutes nos familles américaines ont des racines européennes, d'une nationalité ou de l'autre ; c'est sans doute pour cela que nous venons si volontiers sur le vieux continent. Mais chez nous, là-bas, on s'occupe moins du passé que de l'avenir. C'est plus utile.

La vieille femme eut un geste désappointé, et se retournant vers Agnès :

— Allez danser, chère enfant, je présenterai M. Godefroy à quelques-unes de vos amies.

C'était une habitude entre Agnès et la marquise de se consulter souvent du regard, pendant les réceptions, pour se comprendre d'un geste imperceptible, rester en communication. Bien des fois, ce soir-là, lorsque la jeune fille chercha sur le visage de sa tante un appel ou une indication, elle surprit son regard distrait ou rêveur fixé sur le jeune étranger.

Quand, vers trois heures du matin, les dernières voitures roulèrent sous la voûte, Agnès voulut, avant de regagner sa chambre, causer avec sa tante des incidents de la soirée, ainsi qu'elle le faisait toujours.

La réunion avait été particulièrement brillante et choisie, la marquise devait en éprouver une satisfaction intime. Mais à la vive surprise de la jeune fille, elle répondit à peine à ses félicitations.

— Oui, oui, dit-elle distraitement, il me semble que c'était très bien ; je ne crois pas qu'on se soit ennuyé. Il est bien tard, mon enfant, allez vous reposer. A propos, Mrs. Needer viendra déjeuner ce matin, aussi je vous donne la clef des champs ! Vous pourriez faire sortir vos nièces et les conduire au restaurant ou chez les Montgratien, ça les amuserait, ces petites.

Le désir de l'éloigner était si visible, qu'Agnès ne s'attarda pas à discuter ces projets ; pour la première fois depuis cinq ans et demi, Mme de Saint-Cerneau désirait être seule pour causer avec Mrs. Needer, c'était évident, pour l'interroger, peut-être, sur ce jeune étranger qui, dès l'abord, avait paru fixer son attention.

— Merci, ma tante, répondit-elle, j'irai donc chercher Yvonne et Blanche : suivant l'heure à laquelle on me les donnera, nous nous arrangerons pour déjeuner d'un côté ou de l'autre.

— Faites comme vous l'entendrez, ma petite. Vous êtes libre jusqu'à cinq heures, à six même si vous le voulez ; je ne sortirai pas, prenez donc la voiture qui vous plaira.

Elle mit un baiser sur le front d'Agnès et se retira dans sa chambre.

## XII

Le temps était froid et beau. Les pas sonnaient sur la terre gelée des larges avenues. Un soleil pâle, un air vif et piquant stimulaient la marche allègre des promeneurs.

Étroitement serrée dans sa pelisse de loutre — encore un cadeau de la marquise — Mlle de Fyrmont remontait seule l'avenue des Champs-Élysées.

Arrivée devant l'Arc-de-Triomphe, elle tourna à gauche, enfila l'avenue d'Iéna. L'air vif la frappait au visage, elle l'aspirait à pleins poumons, éprouvait une joie physique de cette journée de liberté,

loin de sa tante, loin de l'hôtel trop riche, loin des visites, loin des emplettes luxueuses, seule avec elle-même et les siens, ses nièces et ses neveux à qui, heure par heure, et sans même le leur dire, elle donnait sa vie.

Ce n'était pas jour de sortie ; mais les religieuses connaissaient la situation d'Agnès et ne refusaient jamais de lui donner ses nièces, à quelque moment qu'elle les demandât. D'ailleurs, Yvonne avait depuis longtemps fini ses classes. Blanche elle-même touchait aux termes des études même supérieures, ce qui facilitait encore ces très rares faveurs.

Mlle de Fyrmont n'était au parloir que depuis quelques minutes, lorsque la supérieure vint l'y rejoindre.

— J'ai fait demander Yvonne et Blanche, chère mademoiselle, dit-elle, j'espère qu'elles ne vous feront pas attendre. Ma sœur portière m'a dit que vous désiriez les prendre pour déjeuner en ville. Tout ce que vous voudrez, mademoiselle ; il n'est que trop juste que vous leur donniez, quand vous le pouvez, ces petites miettes de vacances.

— Je vous remercie, ma Mère ; je comptais bien sur votre bonté pour obtenir mes nièces. Vous êtes toujours contente d'elles, n'est-ce pas ? de leur caractère, de leur travail, de leur santé ?

— Très contente, très satisfaite, ce sont de si bonnes enfants. Je voudrais Yvonne un peu plus vigoureuse, plus animée ; nous n'avons malheureusement pas de compagnes de son âge à lui donner, et je me rends bien compte que ses journées sont un peu monotones et oisives, malgré nos efforts pour l'occuper et l'intéresser.

— Si je pouvais la faire sortir plus souvent ! soupira Agnès. Mais vous savez, ma Mère, que je ne suis pas libre !

— Je le sais, et je ne voudrais pas vous alarmer, mademoiselle ; Yvonne se porte bien, elle ne se plaint pas, je suis certaine que les huit jours qu'elle passera avec vous à la campagne lui feront le plus grand bien.

— Il y a deux mois encore, avant ce petit séjour à Voussages.

— J'ai pensé — et je voulais vous en parler — à l'envoyer dans notre maison de Champrosay.

— Oh ! non, protesta Agnès. Ici, je la vois bien peu, sans doute, mais je la sens près de moi, au moindre appel j'accourrais, elle le sait, et de nous sentir si près l'une de l'autre, quoique bien séparées, nous est une force et une grande douceur. Non, ma Mère, je vous remercie beaucoup, mais je ne voudrais pas qu'Yvonne s'éloignât de Paris, tant que sa santé ne l'exigera pas. Si près que soit Champrosay, c'est encore trop loin pour moi.

— Je vous le répète, elle n'est pas souffrante ; pour vous dire toute ma pensée, elle n'a qu'un mal qu'elle dissimule et réprime avec soin, la chère petite, c'est l'ennui. Je tâche de la voir quelquefois, je recommande à nos sœurs de s'occuper d'elle le plus possible ; mais chacune de nous a ses devoirs quotidiens, ses heures de classe et de surveillance, et, il faut bien l'avouer, Yvonne se trouve un peu en marge dans l'activité générale. Certes, nous ne demandons pas mieux que de la garder tout le temps que vous voudrez nous la confier ; mais, je crois remplir un devoir en vous mettant nettement au courant de mes observations. Prévenue par moi, vous pourrez mieux juger de l'état d'esprit de votre nièce : peut-être me trompai-je, après tout. Elle est trop délicate pour m'avoir jamais fait volontairement sentir que la vie du couvent lui pesait... Réfléchissez à tout cela, chère mademoiselle ; de mon côté, j'y songerai et je prierai Dieu de nous envoyer quelque bonne pensée pour le bien de notre chère enfant. J'entends courir dans l'escalier, ajouta-t-elle en se levant, ce doit être Blanche. Je vous laisse, mademoiselle, vous ramènerez vos nièces à l'heure que vous voudrez. Profitez bien toutes trois de cette journée de vacances.

Elle sourit avec une bienveillance tendre et compatissante qui enveloppait d'une même pitié douce les nièces et la jeune tante, et quitta le

parloir juste au moment où la porte s'ouvrait sous la main impatiente de Blanche.

— Oh ! tante Agnès, quel bonheur ! s'écria la jeune fille en courant à Mlle de Fyrmont.

— Oui, quelle joie de vous voir, tante Agnès, dit Yvonne qui suivait sa sœur plus posément.

— J'en suis bien contente, moi aussi, mes chéries, répondit la jeune tante en embrassant tour à tour les deux pensionnaires. Nous avons une journée de liberté, toutes seules, jusqu'à six heures.

— Rien que nous ? sans votre tante ? Oh ! mais c'est du délire, alors, s'exclama Blanche en esquissant un saut de joie. Quelles folies allons-nous faire ?

— Tu ne crois pas si bien dire, répliqua Agnès que gagnait cette gaité contagieuse, vous allez mettre vos manteaux et vos chapeaux et je vous emmène déjeuner au restaurant.

— Au restaurant ! toutes seules, nous trois ? Que ce sera amusant !

— Et de là nous irons voir Guillaume. C'est mercredi, jour de promenade, peut-être pourrais-je obtenir qu'on nous le donne pour une heure ou deux ; ce serait bien bon si nous pouvions ensemble aller voir les petits.

— La bonne journée, comme vous avez bien su l'organiser, tante Agnès ! dit tendrement Yvonne en passant son bras sous celui de sa tante.

— Partons vite, fit Blanche en enfilant ses gants.

— Je pense que vous ne demandez qu'à marcher, par ce beau temps sec, dit Mlle de Fyrmont lorsqu'elles eurent franchi la grille qui donnait sur la place.

— Ce sera charmant, une promenade avec vous. Nous avons tant de choses à vous dire, à vous demander surtout.

— C'est délicieux, l'air du dehors, l'air de la liberté ! s'écria Blanche. Il n'y a plus que cinquante-sept jours avant Pâques !

— Avant notre départ pour Voussages, rectifia Yvonne ; je suis aussi enfant que Blanche, tante Agnès, tous les soirs, j'efface un jour sur mon calendrier.

— Moi aussi ! avoua Mlle de Fyrmont en souriant.

Elles avaient descendu l'avenue du Trocadéro, traversé la place de l'Alma et s'engageaient dans les allées du Cours-la-Reine.

Tout en écoutant babiller ses nièces, en se mêlant à leur conversation naïve et décousue, Agnès les observait, toutes les deux sveltes et élégantes dans leur costume bleu sombre de pensionnaires.

Blanche était agréable à voir avec sa figure trop courte, ses yeux cuivrés, la masse de ses cheveux fauves, la robuste souplesse de son jeune corps vigoureux, la fraîcheur de son teint qu'éclaboussaient quelques taches de rousseur, la grâce de ses lèvres un peu épaisses, presque toujours entr'ouvertes par un sourire.

Mais, la beauté d'Yvonne faisait retourner les passants et, tout à coup, éclairée maintenant par l'amère clairvoyance de la vieille comtesse de Montgratien, Agnès crut comprendre le pourquoi de bien des choses qui jusqu'ici lui semblaient inexplicables.

Yvonne était plus grande et plus mince que sa tante. Elancée, souple et distinguée, mettant dans chacun de ses mouvements une harmonie délicate, elle n'aurait pu, même avec un visage quelconque, passer inaperçue. Sa démarche, sa voix, son port de tête, la courbe de ses bras, la cambrure de son buste, la finesse de ses pieds et de ses mains, tout en elle était une grâce et un charme. Sa tête petite et fine, qu'elle portait avec une inconsciente fierté, était délicieusement jolie. Son teint, aussi éclatant que celui de sa sœur, était en outre délicat et pur comme celui d'un enfant ; sa peau nacrée et transparente ; la bouche petite et bien dessinée, le nez droit et fin ; les yeux violets, doux et profonds, qu'agrandissaient encore des cils et sourcils noirs, éclairaient le visage, auréolé d'une masse légère de cheveux dorés. C'était une lumineuse et idéale apparition, « la filleule des fées », disait galamment Luc de Montgratien à Agnès, qu'il savait marraine d'Yvonne.

Oui, en la regardant, Mlle de Fyrmont compre-

nait que la marquise aimât se parer en public d'une telle beauté ; elle comprenait aussi, défiante et soupçonneuse, qu'elle redoutât chez elle, en permanence, cet attrait éclatant et dangereux.

Agnès, aujourd'hui qu'elle observait, surprénait les regards d'admiration, les hommages muets rendus à la beauté d'Yvonne. Heureusement, la pensionnaire ne les remarquait pas, toute à la joie de cette journée de liberté ; elle aspirait avec délice les petites félicités qui s'offraient à elle de minute en minute. Elle jouissait du grand air, du piaffement des chevaux dans l'allée cavalière, de l'élégance des promeneuses, du glissement sur la Seine des étroits bateaux parisiens, de la course vertigineuse des automobiles. Elle s'amusait, autant que Blanche, des petites boutiques en plein vent, des charretées de légumes et de fleurs. Bien rarement, les pensionnaires étaient, comme aujourd'hui, sorties seules avec Agnès dans les rues de Paris. Presque toujours, Mme de Saint-Cerneau venait les chercher en voiture, et elles ne connaissaient guère les petits plaisirs de la flânerie. C'en fut un pour elles de fleurir leurs corsages de bouquets de violettes à deux sous, de s'arrêter sur les quais à feuilleter des gravures de rencontre, plaisirs peu corrects qui séduisaient Agnès elle-même. Puis, toutes trois déjeunèrent à une petite table, à l'hôtel du quai d'Orsay. Un hôtel sérieux, puisqu'il est sur la rive gauche, pensa Agnès.

Là encore, comme dans les rues, comme une heure plus tard au parloir de l'école Sainte-Geneviève, le jeune chaperon remarqua l'effet produit par la beauté d'Yvonne.

Guillaume aussi s'en aperçut, et avec une fierté légitime, le fit discrètement observer à sa tante.

Le jeune garçon, admissible à Saint-Cyr l'été précédent, travaillait avec ardeur en vue des prochains examens. Il voulait cette fois être reçu et en bon rang. Sans se rendre compte de l'étendue des sacrifices d'Agnès, il comprenait qu'elle se dévouait à lui et à ses frères et désirait, de tout son effort, lui en témoigner sa reconnaissance.

Aussi dissuada-t-il sa tante de demander pour lui

la faveur projetée ; et, devant tant de sagesse, Mlle de Fyrmont n'osa insister. Les trois jeunes filles achevèrent donc seules leur après-midi par une visite aux *petits* Jean et Gabriel. Elles arrivèrent, à l'heure du goûter, chargées des pâtisseries qu'aimaient les enfants. Là aussi, les santés étaient bonnes, le travail satisfaisant, et Agnès put bénir intérieurement son sacrifice. Qu'importait après tout que Mme de Saint-Cerneau l'eût appelée chez elle pour servir un intérêt personnel ? N'était-ce pas par intérêt aussi qu'elle-même avait consenti à cet arrangement ? Toutes deux avaient loyalement, généreusement tenu plus qu'elles n'avaient promis, elles avaient donné de leur cœur en même temps que leur temps ou leur argent. Toutes deux avaient atteint leur but. Et devant ce bien, venu par elle, Agnès sentit se dissiper l'amertume que, depuis deux jours, elle éprouvait en songeant à sa tante.

Il était près de six heures lorsque Agnès, ayant reconduit ses nièces, revint à l'hôtel des Champs-Élysées. Elle avait franchement demandé à Yvonne s'il lui plairait d'aller à la campagne. Mais, dès les premiers mots, la jeune fille avait protesté. La pensée de s'éloigner de Paris, de se priver des chères visites qui faisaient sa joie, lui était insupportable ; elle n'avait pas grand appétit, il est vrai, pas grand entrain, mais sa santé n'était pas atteinte et dans deux mois l'air natal lui rendrait force et vigueur. Rassurée de ce côté, Agnès se présenta chez la marquise dans les meilleures dispositions. Elle y fut tendrement accueillie.

— Ah ! ma chérie, je ne sais plus me passer de vous, dit la vieille dame en l'embrassant, vous n'imaginez pas combien cette journée m'a paru longue et fastidieuse.

— Vraiment ? mais n'avez-vous pas eu Mrs. Needer pour vous tenir compagnie ?

— Oui... Elle est partie à deux heures... nous ne savions plus que nous dire. C'est étonnant l'enfantillage et la légèreté de cette tête de quarante ans. Blanche serait plus réfléchie et plus pondérée, je vous assure.

Elle parlait avec un visible désappointement, ennuyée et mécontente. Il était clair que l'Américaine n'avait pas répondu à ce qu'on attendait d'elle ; mais, du moment qu'on l'avait éloignée précisément pour cette entrevue, Agnès ne pouvait se permettre aucune question.

— Oui, une légèreté, une inconséquence ! répéta la marquise, semblant attendre une interrogation.

— Elle est très gaie et s'amuse de peu de chose, dit Agnès, à tout hasard.

— Si ce n'était que ça ! Enfin, un exemple entre mille. Vous savez qu'hier elle nous a présenté ce jeune Américain, ce M. Godefroy, comme étant son ami. Aujourd'hui, incidemment, nous en parlons, et j'apprends qu'elle ne sait rien de lui : il y a six semaines, elle ne le connaissait pas. Ils ont fait la traversée ensemble, c'était son voisin de table sur le paquebot, et, depuis un mois qu'ils sont arrivés, elle le promène dans tous les salons de Paris. N'est-ce pas inouï ? Cela n'a aucune importance, je l'admets, dans le cas présent, mais n'est-ce pas symptomatique ? Elle présente comme un ami quelqu'un dont elle ne sait rien, en somme, sinon qu'il se tient bien à table et qu'il danse convenablement. De ses origines, de sa famille, de son passé ? Rien, elle ne sait rien ! Elle n'a pas songé à le lui demander ! Et elle l'introduit dans toutes les maisons où elle est reçue. C'est inconcevable... Encore une fois, cela m'est égal dans ce cas-ci ; mais vous conviendrez, ma chère petite, que l'on n'agit pas de cette façon, et je le lui ai fait comprendre.

Malgré ses efforts pour rester calme et indifférente, elle parlait avec une animation, une rancune qui frappèrent la jeune fille.

— Vous lui avez dit de ne pas vous ramener M. Godefroy ? demanda-t-elle.

— Du tout ! répliqua vivement la marquise. Il est de la plus élémentaire politesse que ce jeune homme me fasse une visite, au contraire.

— C'est vrai ! Mais s'il vous déplaît ?

— Je n'ai pas dit cela, ce n'est pas à lui que vont mes reproches, c'est à Mrs. Needer. D'ailleurs,

c'est sans importance. Racontez-moi comment vous avez passé votre journée.

Agnès crut l'occasion propice de parler des vingt ans d'Yvonne, de son existence monotone dans un couvent où elle ne savait que faire.

— Vingt ans ? dit la marquise, elle ne les a pas encore.

— Vingt-trois, au mois de juillet.

— Déjà ? Eh bien, nous verrons alors ce qu'il y a de mieux à faire. Peut-être, en effet, sera-ce le cas de la sortir de pension. Nous verrons ensemble... plus tard... ce n'est pas pressé.

Elle regarda Agnès qui baissait la tête, n'osant rien demander.

— Allons, vilaine petite, s'écria-t-elle tout à coup. Dites-moi donc que vous la voulez ici, votre nièce ? Suis-je donc si terrible ? Avec cela, que je ne fais pas tout ce que vous voulez ?

Agnès se redressa, les yeux brillants de surprise et de joie :

— Vraiment ? Vous voulez bien ? Vous permettez que je la prenne avec moi ?

La physionomie mobile de la marquise changea une fois encore.

— Je permettrai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous m'aimiez un peu, dit-elle avec une mélancolie si douce que la jeune fille en fut émue.

— Mais, je vous aime, vous le savez bien, et tous les jours je vous aimerai davantage, puisque sans cesse vous avez pour moi et les miens quelque bonté nouvelle.

— Cela vous fait donc bien plaisir d'avoir votre nièce ? demanda la marquise en tapotant la joue d'Agnès. Et sans attendre la réponse qu'elle lisait assez sur la physionomie radieuse de la jeune fille, elle continua, la voix soudain autoritaire :

— Vous l'aurez donc, mais pas sans condition. D'abord, nous ne la prendrons qu'au 1<sup>er</sup> août, au moment des vacances. Blanche viendra avec elle, pour deux mois seulement ; ensuite elle rentrera dans son couvent.

— Naturellement, acquiesça Agnès, ce sera

déjà un si grand bonheur pour elle et pour nous que ces deux mois passés ensemble.

— Quant à Yvonne, nous la garderons jusqu'à son mariage. Mais, il est bien entendu que vous n'en serez pas moins mienne : *mon enfant*, avant d'être sa tante, que vous ne lui consacrerez que votre temps disponible, qu'elle ne vous prendra pas à moi, en un mot.

— Oh ! ma tante, comment pouvez-vous le supposer ? protesta Agnès.

— Si, si, ce serait très naturel, mais je ne le veux pas. Je suis jalouse ; je sais, je comprends que vous aimez votre nièce comme jamais vous ne m'aimerez, moi, mais je ne veux pas le voir ; je veux aveuglément croire que c'est par tendresse que vous êtes constamment auprès de moi, occupée de moi ; l'illusion m'est si douce, chère petite, il faut me la laisser.

— Ce n'est pas une illusion, ma tante ; pourquoi dites-vous des choses si pénibles pour vous et pour moi ? faut-il donc vous redire ma sincère et profonde et reconnaissante affection.

— Oh ! oui, redites-la-moi, mais sans parler de reconnaissance : répétez-moi que vous m'aimez, vous êtes la seule personne au monde de qui je pourrais le croire.

Agnès était surprise et attristée. Jamais encore la marquise ne lui avait parlé ainsi, jamais elle n'avait montré de cette façon la plaie secrète de son cœur. Et devant cette douleur un instant découverte et qu'elle sentait sincère, la jeune fille restait sans paroles. Si souvent elle avait été déconcertée par les brusques revirements de la vieille dame, qu'elle craignait toujours, avec elle, de s'abandonner à l'élan de son cœur.

Elle se contenta donc de baiser sa main sans rien dire.

— Je suis très entourée, et vous croyez peut-être que parmi tous ces gens qui sont sans cesse chez moi, j'ai quelques amis : vous vous trompez, je n'aime personne et personne ne m'aime, je vois trop les mobiles de chacun, et je ne cache pas assez ces découvertes.

— Ne les exagérez-vous pas? Ne vous faites-vous pas une peine sans motif, chère tante? demanda tendrement Agnès.

— Non, ma petite. A part le baron d'Haragnes qui, lui, je crois, a quelque amitié pour moi, parce qu'il se souvient de m'avoir jadis trouvée jolie, il n'est personne qui ne cherche ici son intérêt.

— Mrs. Needer? objecta Agnès.

— Elle se fait des relations chez moi, et elle en donne à ses amis; être intime avec la marquise de Saint-Cerneau, c'est quelque chose pour une étrangère. Rollin des Bois vient, lui, pour que je lance sa musique et paie son éditeur; Mme de Vieillegy, pour que je marie son fils...

Elle s'interrompit par un éclat de rire.

— Vous ne savez pas qu'elle m'a un jour demandé votre main. J'avais eu l'imprudencé de lui dire que vous étiez mon unique héritière.

— Ma tante, murmura Agnès, embarrassée.

— Et elle s'est aussitôt avisée que les quelques huit cent mille francs de rente que vous aurez un jour...

— Mais, ma tante!... protesta tout bas la jeune fille, de plus en plus gênée, sans que la marquise parût l'entendre.

— Redoreraient fort à propos le blason des Vieillegy. J'ai eu beau lui répéter que vous n'étiez pas à marier, que vous m'aviez solennellement promis de ne pas me quitter, elle voulait absolument vous lier à son cher enfant... un enfant de trente-huit ans. Elle entrevoyait très bien — avec des égards auxquels j'ai été fort sensible — des fiançailles de quinze ou vingt ans! Pourvu que votre fortune lui fût assurée, elle n'en demandait pas davantage. Qu'en dites-vous? Ai-je mal fait de rejeter bien loin une proposition aussi saugrenue?

— Oh! ma tante, j'en suis confuse pour elle, et je vous demanderais presque pardon...

— Et de quoi, mon enfant? vous n'y êtes pour rien. Mais puisque nous avons effleuré cette question d'avenir, je veux une fois pour toutes vous dire mes volontés. Je fais — pas beaucoup, mais quelques bonnes œuvres — en dehors des charités

officielles. J'aide à vivre quelques personnes — inutile de vous dire leurs noms aujourd'hui. La liste se trouve dans ce bureau, avec toutes les indications voulues; je ne les ai pas mentionnées dans mon testament, pour divers motifs : d'abord, je ne voulais pas leur léguer un capital, même modeste; et, ensuite, je désirais éviter certains froissements, certaines susceptibilités. Vous êtes donc, Agnès, mon unique et exclusive héritière... Laissez-moi parler, mon enfant, et ne vous troublez pas ainsi. Mon testament sur papier timbré, et parfaitement en règle, se trouve sous une enveloppe à votre nom dans le second tiroir de gauche du bureau Louis XVI qui est dans mon petit salon. Vous l'y prendrez, le moment venu; dans le même tiroir, vous verrez une autre enveloppe cachetée à mon sceau. Ce sont mes volontés, je sais que vous les respecterez toutes. Ne me dites rien, je n'ai pas besoin de promesses, embrassez-moi seulement et n'en parlons plus... Maintenant, ma chère, donnez-moi votre bras pour passer au salon; il est bientôt l'heure du dîner et sûrement Rollin est déjà là, attendant nos félicitations pour son concert d'hier.

Agnès eût voulu la retenir, lui parler, lui traduire les sentiments confus de tendre pitié, de reconnaissance, d'affection que cette longue causerie avait éveillé en elle, mais déjà la marquise, calme et souriante, l'emmenait à travers les galeries et les corridors vers les salons où les invités attendaient.

## XIII

A partir de ce jour, l'intimité devint plus cordiale et plus tendre entre les deux femmes. Agnès ne pouvait oublier ce qu'elle avait entrevu de douloureux sous la superficielle étourderie et la légèreté, voulues peut-être, de sa tante; elle compre



nait mieux maintenant la portée de certains mots, le sens d'une caresse et y répondait avec plus d'élan. De son côté, la marquise adoucissait les aspérités de son caractère, les brusques sautes d'humeur qui lui étaient familières. D'elle-même, elle avait reparlé d'Yvonne; elle combinait avec Agnès l'installation de la pensionnaire. Elle voulait lui préparer un appartement complet, avec petit salon, cabinet de bain, cabinet de toilette.

— Et pendant que nous y sommes, nous pourrions prévoir aussi une chambre pour Blanche, dit-elle un jour à Agnès, ravie. Surtout, mon enfant, ne parlez de rien à vos nièces. Nous allons leur préparer un nid charmant et le jour des prix nous ferons à nos pensionnaires la bonne surprise de les amener ici. Elles n'y resteront guère, par exemple, nous les emmènerons bien vite à la campagne...

Elle s'attardait complaisamment à détailler mille projets qui ravissaient Agnès. Il ne se passait presque pas de jour où dans leurs courses elles ne découvrirent quelque objet pour l'appartement des *petites*, comme maintenant la marquise, elle aussi, appelait Yvonne et Blanche. Tantôt, c'était une statuette, un tapis, une gravure, tantôt un meuble plus sérieux, une table de Gallé, une guipure artistique, un objet de toilette. Et c'était une joie pour Mlle de Fyrmont de voir quotidiennement s'augmenter son trésor.

Agnès n'était pas seule à s'apercevoir du grand changement qui s'opérait en Mme de Saint-Cerneau.

— Vous avez donc donné votre suprême coup de baguette, jeune enchantresse, demanda le baron d'Haragnes un jour qu'il se trouvait seul avec la jeune fille. Votre tante est transformée. Depuis que vous êtes auprès d'elle, je l'ai vue peu à peu se modifier en bien des points. Mais à présent, elle marche à pas de géant dans la voie de perfection! Que s'est-il donc passé? Je l'aimais avec ses défauts, je vais l'adorer pour ses qualités nouvelles. Vous pouvez l'en prévenir.

Et cessant de badiner, il ajouta :

— Vous lui avez apporté ce qui lui manquait, mademoiselle, une affection constante et dévouée. Au fond de toutes ses originalités, se cachait surtout de la souffrance. Cette femme a été très malheureuse, et elle est toujours restée digne et irréprochable. Avec sa jeunesse, sa fortune, sa beauté, son indépendance d'esprit et de caractère, ce n'est pas un mince mérite. Jamais ses ennemis — et elle en a eu beaucoup — n'ont pu lui adresser un seul reproche sérieux. Elle a eu des imprudences et des légèretés ; elle était, certes, excusable, mariée à seize ans à un homme qui l'épousait pour sa fortune et l'a rendue fort malheureuse.

— Ils se sont séparés, n'est-ce pas ? demanda Agnès, qui, dans sa croissante affection pour sa tante, n'était pas fâchée d'entendre la contre-partie du récit de Mme de Montgratien.

— Oui : son mari jouait, entre autres agréments. Elle l'a laissé faire pendant bien des années, mais un beau jour, à New-York, elle a dû mettre le holà ! Le marquis est monté sur ses grands chevaux, a prétendu ne plus vouloir rien recevoir de sa femme, il voulait gagner sa vie... entrer dans un bureau à douze cents francs par an... et s'habiller au décrochez-moi-ça. Vous imaginez aussi bien que moi l'effet produit par cette belle résolution. Il y eut des scènes violentes, au cours desquelles, je n'en doute pas, le marquis ne fut pas seul à dire des mots cruels. Bref, ils se séparèrent et votre tante revint seule en France.

— Seule ? avec sa fille ?

— Oui ; mais c'était une enfant encore et, en grandissant, elle ne fut pas pour sa mère la compagne que vous pourriez croire.

— Vraiment ? J'en ai entendu faire les plus grands éloges.

— Par les Montgratien, n'est-ce pas, ou leurs amis ? Elle était en effet aussi correcte, aussi pondérée, aussi parfaitement distinguée que pouvait le souhaiter le Faubourg Saint-Germain. Mais elle était, comme caractère, aux antipodes de sa mère. A la vérité, votre tante aimait fort la princesse Vico Morelli, mais le meilleur de sa ten-

dresse, toujours, est allé aux enfants qu'elle avait perdus.

— Elle a eu d'autres enfants ? demanda Agnès pleine de compassion.

— Oui, oui, fit hâtivement le baron, mais n'en parlez jamais. C'est la plaie vive de son cœur. Si je l'ai découverte, ce n'est pas qu'elle me l'ait confiée. Surtout, mademoiselle, n'y faites jamais la moindre allusion. Mais aimez votre tante, elle en a un si grand besoin, et personne n'est plus qu'elle dénuée d'affections vraies.

— Elle me l'a dit, répondit gravement Agnès, et aussi qu'elle comptait, cependant, sur votre sincère amitié.

— Elle a raison.

Cette conversation, naturellement, avait accru sinon l'attachement de Mlle de Fyrmont pour la marquise, au moins ses témoignages affectueux. Toute défiance, presque toute contrainte avait disparu ; aussi, quand arrivèrent les fêtes de Pâques, si impatientement attendues, Agnès, malgré sa joie, ne put quitter la marquise sans une réelle émotion. Elle fut sur le point d'offrir à sa tante de rester auprès d'elle, en prenant à l'hôtel collégiens et pensionnaires. La parole tremblait sur ses lèvres. Mais, à ses hésitantes et vagues insinuations, la marquise ne répondit pas, elle ne parut pas comprendre la pensée d'Agnès, et la voyant ferme et résolue, la jeune fille osa partager la joie de ses neveux. Et le soir de Pâques, à la gare de Lyon, elle monta avec eux dans le compartiment réservé pour la joyeuse bande par les soins de la marquise. Huit jours à Voussages, c'était le bonheur de toute l'année ! Pourtant, cette fois-ci, Agnès ne partait pas le cœur aussi léger : elle laissait un regret derrière elle et marchait vers l'inconnu avec une vague appréhension.

## XIV

— Alors vraiment, Mademoiselle, je puis prendre le patron de ces corsages?

— Tout ce que vous voudrez, ma Bonne Marion, trop contente si cela peut vous être utile.

— Ça me sera précieux, Mademoiselle, tout à fait précieux, assura la vieille fille en épinglant adroitement un mince papier jaune sur une élégante blouse d'Agnès. À présent, je passe quinze jours par mois à Bourg chez la femme d'un capitaine, une dame bien aimable et bien comme il faut, qui me fait faire beaucoup de choses pour elle et pour ses filles. Elle sera contente si je lui apporte ces jolis modèles. Elle a bien compris que je tenais à venir ici pendant que ces demoiselles y étaient et ne m'a pas retenue. C'est une brave dame.

— Alors vous ne travaillez plus dans les châteaux environnants? demanda Agnès, qu'intéressait fort la chronique locale.

— Encore un peu. Je vais de temps en temps chez Mme d'Arcillac, pour les lessives et les raccommodages.

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue?

— Oh! non, quinze jours à peine. Vous la trouverez vieillie, Mademoiselle; cet hiver, elle a eu une attaque, même que tout le monde était bien inquiet au château; on a fait venir ses filles, mais M. Georges est trop loin!

— Oui, il est toujours à Caracas, n'est-ce pas?

— Toujours. On dit qu'il va revenir. Quand Mme d'Arcillac a été si mal, M. le comte lui a écrit pour le faire rentrer. Il y a déjà longtemps. Il paraît qu'il ne peut pas faire comme il veut, lui non plus. Mais tout de même, il va bien revenir, quoique Madame soit tout à fait guérie à présent.

Tout en parlant, Bonne Marion, toujours active, ponctuait chaque phrase du cliquetis de ses ciseaux agiles.

— Là, dit-elle, je n'ai plus que les manches et le col à relever. C'est joli !

Agnès continua à faire parler la vieille fille, s'inquiétant des petits événements du pays, des mille détails qui l'intéressaient et dont les rares lettres reçues pendant l'année ne l'avaient point informée. Elle aimait aussi entendre sur chacun des enfants l'opinion de l'humble amie. Avec un tendre orgueil de mère, elle ne se lassait pas d'écouter les flatteuses appréciations sur la gentillesse des garçons, la fière tournure de Guillaume, la fraîcheur éclatante de Blanche, l'idéale beauté d'Yvonne.

— Un peu maigre, pourtant, un peu pâle, il lui faudrait l'air de la campagne.

Mlle de Fyrmont le pensait aussi.

Une visite interrompit la conversation.

M. et Mme d'Arcillac, prenant les devants, cette année, venaient, les premiers, voir les Parisiens.

Après les compliments d'usage sur la bonne mine des jeunes gens et les condoléances sur la maladie de Mme d'Arcillac, le nom de Georges fut bientôt prononcé.

Plus rien ne subsistait des légères contraintes d'autrefois, et sans embarras aucun, les parents du jeune diplomate s'étendaient sur leur espérance de le revoir bientôt.

— Sans doute, il est enchanté là-bas, c'est un pays incomparable, un climat délicieux, une société charmante, mais c'est trop loin, déclara la mère. Nous l'avons, lui comme nous, cruellement constaté cet hiver ; aussi a-t-il demandé à revenir. Il le peut, étant à Caracas depuis plus de cinq ans, et il obtiendra certainement un poste en Europe. Il y a une place vacante en Belgique ; nous voudrions bien qu'elle fût pour lui.

— A moins qu'il ne puisse se faire attacher au ministère, à Paris même, ce qui serait encore mieux, acheva M. d'Arcillac ; mais n'en parlons

pas, ce sont des projets ou plutôt des désirs si vagues encore.

— A Paris? il viendrait à Paris? répéta rêveusement Agnès.

— Oh! tant mieux, nous le verrions alors, s'écria Guillaume.

— Certes, il vous ferait sortir même, les jours où votre tante en serait empêchée. Il serait très heureux de vous revoir tous.

Agnès rougit, il lui semblait que M. d'Arcillac avait intentionnellement appuyé sur ce *tous*. Aurait-il par hasard la même idée que Mme de Veillegy et chercherait-il, à présent qu'on la savait virtuellement richissime, à renouer des fiançailles qu'il avait autrefois combattues de tout son pouvoir. Elle voulut chasser cette pensée qui lui était pénible. Comme elle était devenue ombrageuse et défiante, prompte à soupçonner un intérêt en embuscade sous les moindres paroles, les amabilités les plus naturelles, après tout! Elle devait se tenir en garde contre cette fâcheuse tendance; n'avait-elle pas mal jugé parfois les motifs de Mme de Saint-Cerneau? ne pouvait-elle également porter une injuste suspicion sur les intentions des d'Arcillac? C'était l'effet, sans doute, de sa vieille rancune qu'elle croyait effacée.

Elle fit un effort pour reprendre sa place dans la conversation.

M. d'Arcillac interrogeait Guillaume sur ses études, les programmes de Saint-Cyr, les examens; Mme d'Arcillac, ses bandeaux gris coquettement gonflés sous la capote fleurie de giroflées en velours safran, entretenait Yvonne à mi-voix.

— Je trouve qu'Yvonne a encore grandi depuis l'année dernière, dit-elle en s'adressant à Agnès, dès qu'elle surprit son regard. Maintenant, elle n'a plus qu'à se fortifier un peu, à élargir ses épaules et à rosir ses joues pour devenir une superbe fille. Il lui faudrait la vie au grand air, les exercices physiques, comme il est assurément bien difficile de les pratiquer à Paris.

— Yvonne ayant fini ses études, rien n'est plus facile pour elle que d'aller à la campagne, répon-

dit Mlle de Fyrmont. Les religieuses de son couvent possèdent tout près de Paris un très bel établissement où mes nièces passent chaque année les mois d'août et septembre. Mais dès maintenant Yvonne peut y aller, si le cœur lui en dit.

— Non, répondit la jeune fille; tant que vous êtes à Paris, je préfère y rester : et puis Champrosay, ce n'est pas Voussages !

— Vous devriez nous la laisser, dit en souriant Mme d'Arcillac, elle a raison, rien ne vaut l'air natal.

— Aussi en profitons-nous tous avec ravissement, répliqua Agnès.

Une seconde fois, un soupçon traversa son esprit et lui fit accueillir sans empressement cette invitation, légèrement formulée.

La mère de Georges n'insista pas.

Se levant pour prendre congé, elle invita Agnès et ses neveux à venir déjeuner chez elle le jeudi suivant, le seul du reste qu'ils passassent dans le pays.

— Vous verrez ma fille Jeanne qui nous arrive ce soir avec son mari et ses enfants, ce sera plus gai pour vous que la seule société de notre vieux ménage. Venez de bonne heure, nous vous enverrons chercher; je sais ce que sont les difficultés de transport, quand il faut avoir recours aux chevaux de ferme. Notre voiture sera ici à dix heures... C'est trop tôt? demanda-t-elle, sur un geste d'Agnès. Dix heures et demie alors. Vous ne serez pas à la maison avant onze heures. Nous avons si rarement le plaisir de votre voisinage, qu'au moins faut-il en profiter quand nous le pouvons.

Tout en parlant, les d'Arcillac, accompagnés par leurs hôtes, avaient quitté le salon et traversaient la cour pour rejoindre leur voiture :

— Alors, c'est entendu, à après-demain, au revoir.

Les adieux s'échangèrent, très cordiaux, tandis qu'avec mille précautions, souvenirs de la récente maladie, M. d'Arcillac enveloppait sa femme de châles et de manteaux.

Un dernier geste de la main, et la voiture s'ébranla et s'enfonça dans l'avenue. Alors, les Vousages, à petits pas flâneurs, se dirigèrent vers le château, mais comme la journée était belle, au lieu de rentrer, ils contournèrent les vieux murs lézardés qu'étreignaient le lierre sombre et les pâles glycines. Ils s'attardaient à examiner minutieusement les détails familiers, à voir pousser les bourgeons des arbustes, les petites langues vertes des plantes luttant contre la terre pour se frayer passage.

Ces humbles joies de la nature ravissaient Yvonne, elle humait à pleins poumons l'air vivifiant de la plaine et des lointaines montagnes. Guillaume s'arrêta devant le jardinier qui sarclait un semis de navets; quelques pas plus loin, Gabriel s'élança à la poursuite d'un premier papillon, jaune pâle, mal dégourdi encore, que trompait la douceur de cette journée d'avril. Puis Blanche, Jean, Yvonne, chacun s'égreña à son tour dans le jardin et Agnès acheva seule sa lente promenade. Une impression trouble et contradictoire faisait trembler son cœur; l'amour et les espoirs d'autrefois allaient-ils reflleurir quand reparaitrait Georges. Elle n'était pas libre et ne l'oubliait point. Mais l'amour sait attendre, quand il est profond et fort. Et Agnès n'osait pas s'interroger elle-même. Une phrase dont la vulgarité l'avait choquée jadis, revenait obstinément à sa mémoire : « L'amour est un plat qui ne se réchauffe pas. » Elle la repoussait, la rejetait loin d'elle, et, se promenant toute seule dans ces allées silencieuses, elle évoquait les heures tendres et douloureuses qui, cinq ans auparavant, avaient décidé de sa vie. C'était là, dans l'ombre des sapins, près de ce grand hêtre dépouillé, que Georges lui avait fait son premier avou; là qu'elle avait ressenti la divine émotion, trop vite étouffée par l'âpre devoir. C'était dans ce sentier désert qu'ils avaient promené leur fugitif bonheur, qu'ils avaient souffert de lutter contre eux-mêmes, et souffert davantage de ne se point comprendre.

Mais en remuant ces cendres du passé, Agnès

cherchait en vain à ranimer en elle les émotions d'autrefois.

— J'aime assez pour souffrir, plus assez pour espérer, pensa-t-elle tristement, et la phrase odieuse se présenta de nouveau à son esprit : « L'amour est un plat qui ne se réchauffe... »

— Peut-être, murmura-t-elle, mais un plat sans lequel on meurt de faim.

## XV

Le jour même de son arrivée, Mlle de Fyrmont, escortée de ses nièces et de ses neveux, avait procédé à la visite domiciliaire du château. Elle avait constaté à regret la nécessité de quelques réparations urgentes. Dans cette grande demeure constamment fermée, l'humidité, plus que le temps, avait fait des dégâts : une légère moisissure duve-tait les murs du vestibule, les papiers du petit salon tombaient en lambeaux, les boiseries se gonflaient dans plusieurs pièces du rez-de-chaussée. Chose plus grave, une voie d'eau s'était fait jour dans les caves, et les toitures, après les vents d'hiver, demandaient un soigneux examen. De suite, Guillaume avait fait prévenir maçon, couvreur et charpentier. Mais il n'est pas facile, dans un village perdu, d'avoir sur l'heure des ouvriers, et deux jours s'étaient écoulés avant qu'Agnès eût pu s'entendre avec les divers corps de métiers. Très zélé, Guillaume avait accompagné pas à pas les ouvriers ; il était monté sur les toits, avait compté les tuiles à remplacer, s'était livré à des calculs, avait vérifié des devis. Même en ne faisant que les plus urgentes réparations, il fallait compter une dizaine de jours de travail au moins, et la courte semaine de vacances était déjà à moitié.

— C'est bien dommage que la rentrée de l'école soit si proche, je serais resté seul ici à surveiller les

ouvriers, dit Guillaume ; malheureusement les cours recommencent mardi matin !

— Mais je n'ai point de cours, moi, hasarda Yvonne, si vous voulez que je reste ?

— Cela ne t'ennuierait pas de rester ici toute seule ? demanda Agnès, surprise.

— Je préfère y être en famille, naturellement ; mais, du moment que moi seule suis libre de mon temps, je ne demande pas mieux que de l'employer dans l'intérêt général, je suis sûre que je supporterai très bien quelques jours de solitude. D'ailleurs, à Voussages, je ne pourrais pas me sentir isolée, notre chère vieille maison est si peuplée de souvenirs.

Guillaume consulta sa tante du regard.

— Ce serait peut-être ce qu'il y aurait de mieux à faire ; qu'en pensez-vous, tante Agnès ?

— Peut-être, en effet ; il n'est pas possible de laisser les ouvriers sans aucune surveillance. Jacqueline et Joseph sont de bien braves gens, mais qu'il ne faut pas sortir l'un de son jardin, l'autre de sa cuisine. Si vraiment, Yvonne, tu ne redoutais pas de passer une semaine seule, je demanderais à Bonne Marion de rester au château. Tu serais évidemment fort utile ici, car ces réparations ne pourraient attendre à l'année prochaine sans de sérieux inconvénients.

— Tu aurais la visite et le secours de Me Brumelin, dit Guillaume, encourageant.

Yvonne paraissait enchantée du projet.

— Vous me donnerez bien exactement toutes vos indications et je m'y conformerai de point en point, cela vaut encore mieux. D'ailleurs, il ne me semble pas que mon rôle soit très difficile à remplir. Il s'agit surtout, n'est-ce pas, de ne pas livrer la maison inhabitée aux ouvriers.

— Surtout, acquiesça Mlle de Fyrmont ; car ils ont bien compris ce qu'ils auraient à faire.

— Alors, comptez sur moi. C'est décidé, je vais jouer à la châtelaine, pendant huit ou dix jours, avec Bonne Marion comme soubrette et chaperon tout à la fois.

Agnès consentit à cet arrangement avec d'autant

plus de facilité qu'elle regardait comme précieux, pour la santé d'Yvonne, un séjour à la campagne un peu plus prolongé.

Lorsqu'on apprit aux d'Arcillac la résolution prise, ils se récrièrent tous à la fois.

— Mais ce n'est pas possible, Yvonne ne peut rester seule dans ce grand château. Nous la prendrons, cette chère petite, et, chaque jour, nous la conduirons à Voussages.

— J'irai avec elle, et l'aiderai de ma vieille expérience, insista M. d'Arcillac. C'est beaucoup plus simple et plus naturel. Nous sommes si près. Nous pourrions, à la rigueur, aller deux fois par jour surveiller les ouvriers.

C'était si naturel, en effet, qu'après quelques hésitations d'Yvonne, quelques résistances d'Agnès, il fut convenu que la jeune fille accepterait l'hospitalité de ses vieux amis, quitte à passer la journée entière à Voussages, où Bonne Marion s'installerait tant que dureraient les réparations.

Cette fois, tout était combiné pour le mieux, et les courtes vacances s'achevèrent paisiblement.

Agnès avait écrit plusieurs fois à Mme de Saint-Cerneau. Si heureuse qu'elle fût de se retrouver à Voussages, la pensée de sa tante l'accompagnait fidèlement. Elle s'était, en ces derniers temps surtout, beaucoup attachée à la vieille dame, et les regrets du départ, la petite émotion en laissant derrière elle Yvonne, furent sensiblement atténués par sa joie sincère de retrouver la marquise.

Mais, à Paris, une surprise l'attendait. Arrivée à huit heures du matin, après avoir entrevu sa tante, elle avait employé ses premières heures à réintégrer ses neveux et sa nièce chacun dans leurs pensionnats respectifs. Quand, à onze heures et demie, elle se retrouva dans l'appartement de la marquise, elle vit avec étonnement un troisième couvert sur le large guéridon de cristal où elles prenaient toujours leur déjeuner en tête à tête.

— Vous êtes surprise ? dit Mme de Saint-Cerneau, qui avait suivi le regard de la jeune fille. Nous aurons souvent, j'espère, un convive dorénavant. En votre absence, j'ai vu plusieurs fois

M. Richard Godefroy, c'est un charmant garçon, un esprit distingué, plein de ressources, et que je serai enchantée d'avoir dans notre intimité. Il m'a donné de précieux conseils pour nos aménagements; vous savez, cela n'allait pas sans difficultés, il a tout arrangé, car il est à la fois ingénieur, architecte, médecin, etc. C'est un homme universel, vous dis-je, et en même temps un parfait gentleman.

La marquise parlait vite, sans regarder Agnès. On eût dit que sa volubilité cachait quelque embarras et qu'elle voulait éviter toute question. Le panégyrique fut interrompu par l'arrivée de celui-là même qui en était l'objet.

Au premier coup d'œil, Agnès remarqua, sous le correct salut de l'Américain, l'aisance d'un habitué de la maison. Il ne porta pas à ses lèvres la main que lui tendait la marquise, mais il la serra virilement, et, s'asseyant sur un pouf tout près de la chaise longue, il commença tout de suite à l'entretenir d'objets précis concernant les réparations. Il s'étendit avec quelque chaleur sur les avantages de l'acier et du fer, employés pour soutenir les minces parois des cloisons ou des plafonds peu solides. Mme de Saint-Cerneau s'animait beaucoup plus que lui, elle le questionnait, le lançait bientôt sur les sujets les plus divers, prenant un évident plaisir à le faire briller. Agnès, elle, ne parlait presque pas; elle se demandait ce que signifiait ce nouveau caprice de la marquise, survenu si inopinément, alors qu'elle semblait définitivement s'assagir. M. Godefroy était intelligent, certes, distingué, sympathique même; cependant, il était surprenant qu'il eût pris en huit jours dans la maison une place que jamais, sauf elle-même, Agnès, personne n'avait obtenue. En le voyant assis à ses côtés, mangeant comme elle les œufs brouillés et la côtelette, invariable base du déjeuner, elle se demandait ce que serait dans sa propre vie cet élément nouveau, adversaire ou ami, car elle ne doutait pas qu'il ne prit promptement, si ce n'était déjà fait, une forte influence sur l'esprit mobile de la marquise. Jusqu'ici, du moins, cette

influence ne paraissait pas hostile, puisqu'il n'était question, au contraire, que d'aménager pour le mieux l'appartement d'Yvonne.

— Vous me disiez qu'elle est restée à Voussages, cette chère enfant, fit tout à coup la marquise, s'adressant à Agnès.

— Pas à Voussages, ma tante, du moins pas complètement. Elle y passera une partie de la journée pour voir un peu ce que font les ouvriers, et chaque soir elle ira coucher chez des voisins, des amis de notre famille, les d'Arcillac.

— D'Arcillac? dit Godefroy, de sa voix calme. J'ai rencontré, il y a quelques années, un Français qui portait ce nom.

— Vraiment? où donc? questionna Agnès, plus vivement.

— A Lima; j'y vais quelquefois pour mes affaires, et dans le même hôtel était descendu un jeune attaché d'ambassade, je crois, ou secrétaire de consulat...

— Georges!

— C'est cela, Georges d'Arcillac; il parlait anglais avec moi, je parlais français avec lui. Nous avons beaucoup vécu ensemble pendant un mois, je l'ai même emmené à notre exploitation.

— Comme c'est curieux! interrompit Mme de Saint-Cerneau. Et c'est chez lui qu'est Yvonne en ce moment?

— Oh, non! Chez ses parents, seulement. Georges est encore à Caracas, mais il doit prochainement en revenir. Il y a cinq ans qu'il est parti, et sa mère supporte avec peine une aussi longue séparation. Elle espère qu'il obtiendra un poste assez rapproché, en Europe, tout au moins.

— Mais alors vous allez renouer connaissance? Ce jeune homme viendra à Paris, naturellement. A double titre, il sera reçu chez moi, comme votre ami d'enfance, Agnès, et comme votre camarade, monsieur.

— Merci, ma tante, dit la jeune fille, tandis que l'Américain s'inclinait.

Cette découverte inattendue d'une relation commune — et quelle relation! — mit de suite un lien

entre Dick Godefroy et Mlle de Fyrmont. La froide correction fit bientôt place à une simplicité cordiale et sympathique. Du reste, il eût été mal aisé d'agir autrement, Mme de Saint-Cerneau trouvant sans cesse quelque prétexte pour attirer et retenir le jeune homme dans la maison.

— Faites attention, ma chère, on va dire que vous êtes amoureuse de cet étranger, lui insinua un jour, avec un aigre sourire, Mme de Veillegy, qui suivait d'un œil jaloux cet étrange engouement.

— Soyez tranquille, mère vigilante, on ne le dira ni de moi ni de ma nièce, riposta la marquise. Faut-il vous répéter une fois de plus qu'Agnès n'est pas à marier et que je ne compte pas lui octroyer de sitôt sa liberté et ma fortune. Rassurez-vous, M. Godefroy ne songe nullement au savant calcul de votre Bohémond.

A la suite de cet incident, un froid très accusé se glissa entre les vieilles dames, et pendant toute une semaine, la baronne de Veillegy ne parut pas à l'hôtel des Champs-Élysées. Mais sa rancune ne tint pas contre une invitation de la marquise, et elle redevint comme par le passé une habituée des plus assidues.

Elle n'était pas seule, cependant, à voir sans plaisir la faveur du jeune Américain. Il semblait à chacun des intimes de la maison qu'on avait quelque peu manqué aux égards qui leur étaient dus, en leur imposant d'autorité ce nouveau venu dont personne ne savait rien, que ce qu'il voulait bien dire lui-même.

Les Montgratien aussi s'émurent un peu de l'intronisation du jeune homme et la vieille comtesse crut devoir en parler à Mlle de Fyrmont.

— Qu'est-ce enfin que cet Américain ? lui demanda-t-elle, et si ce n'est pas un intrigant, à quel titre le trouve-t-on sans cesse chez Mme de Saint-Cerneau ?

Agnès était bien embarrassée de le dire. Mais elle le défendit contre les soupçons avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle vis-à-vis de sa vieille parente. Elle était un peu froissée de cette opposition générale et systématique faite à Gode-

froy. Ce n'était pas un étranger, après tout, puisqu'il connaissait Georges d'Arcillac. Mais cela, elle ne pouvait le dire. Une étrange timidité l'avait toujours empêchée, l'empêchait encore de prononcer le nom de son ancien fiancé. Devant l'attitude résolue de la jeune fille, Mme de Montgratien n'insista pas ; elle se borna à lui faire mille vagues recommandations de réserve et de prudence.

— Avec ces Américains on ne peut pas savoir ! ils ont des mœurs si différentes des nôtres, des allures si entreprenantes. Je ne parle pas pour vous, ma petite Agnès, qui êtes une personne raisonnable ; mais Yvonne, Blanche... il faudra bien le surveiller.

La précaution en tout cas n'était pas urgente ; les problématiques rencontres des jours de sortie n'étaient même point à craindre pour Yvonne qui prolongeait son séjour en Bresse.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, les ouvriers, qu'intimidait peu la surveillance de la jeune fille, inexacts ou flâneurs, avaient fait trainer en longueur les réparations. De plus il s'était rencontré, au cours de leurs travaux, plus d'une difficulté ou complication imprévues. Bref, ce qui devait se faire en une dizaine de jours n'était pas achevé au bout de trois semaines.

Yvonne, du reste, ne s'en plaignait que pour la forme. Elle était ravie d'avoir un motif qui la retint loin du couvent. Jamais elle ne s'était complètement adaptée comme Blanche à la vie régulière et impersonnelle du pensionnat. Elle y était entrée trop tard, lorsque déjà ses goûts et ses habitudes ne pouvaient plus s'y plier aisément. Aussi jouissait-elle avec délice de la tranquille liberté de Voussages ou d'Arcillac. Ce lui était un plaisir délicieux de pouvoir, sans prévenir personne, se lever à l'heure qui lui convenait, aller au jardin, rentrer, lire ou faire de la musique suivant le désir du moment. Elle, si calme et discrète, trouvait une joie singulière à chanter à pleine voix dans les grands corridors sonores de la vieille demeure. Une griserie de printemps et de jeunesse lui montait à la tête, dilatait ses poumons, glaçait de rose son teint

délicat et Mme d'Arcillac pouvait en toute sincérité proclamer les bons effets de la campagne sur la santé de sa pupille.

Au bout d'une quinzaine, Bonne Marion avait dû, à son vif regret, quitter Voussages pour retourner à ses clientes : Yvonne, alors, n'avait plus fait que de courtes visites aux ouvriers, sur lesquels, d'ailleurs, elle sentait sa parfaite impuissance. Elle était choyée, admirée, caressée chez les d'Arcillac et ne se lassait pas, dans ses lettres à sa tante, de célébrer la bonté de ses hôtes. Mlle de Fyrmont ne pressait donc pas la jeune fille de revenir. Ce séjour dans l'Ain survenait à point pour atteindre l'époque fixée par la marquise, où Agnès pourrait enfin prendre sa nièce auprès d'elle. Elle céda donc sans difficulté aux instances des d'Arcillac qui demandaient à garder Yvonne quelques semaines encore. Un confus sentiment de regret et d'envie lui serra pourtant le cœur, le jour où elle apprit le retour de Georges. Ce grand événement remplissait les huit pages de la lettre d'Yvonne. « Il m'a demandé de vos nouvelles, écrivait-elle, de celles de mes frères et de Blanche. » C'était tout ce qui la concernait, elle, Agnès ; évidemment, Georges ne pouvait rien dire de plus et cependant elle souffrait de n'avoir point de part à ces joies fraîches de l'arrivée : n'était-ce pas sa place qu'Yvonne occupait en ce moment ? Toute la journée, Mlle de Fyrmont fut triste, luttant contre des pensées douloureuses qu'elle ne voulait point accueillir.

— Êtes-vous souffrante, mademoiselle Agnès ? lui demanda Dick Godefroy, comme elle s'isolait un peu, le soir, après dîner. tant

— Moi ? non, pas du tout, répondit la jeune fille, surprise que l'Américain l'eût rejointe dans son coin d'ombre.

— Triste, alors ? insista-t-il.

— Non, je suis contente, au contraire, de la joie de mes vieux amis d'Arcillac, qui ont enfin repris possession de leur fils, depuis hier, répliqua-t-elle d'un trait, cédant à l'irrésistible besoin de parler de Georges.

— Ah ! dit gravement l'Américain, il est revenu ? Vous l'avez vu à son passage à Paris.

— Non, répondit Agnès. Sait-il seulement où je me trouve ?

— Naturellement, il le sait.

— Pourquoi, naturellement ?

— Parce que l'on sait toujours ce que l'on a intérêt à savoir.

— Il n'a peut-être aucun intérêt à connaître mon adresse, répondit la jeune fille avec un vague sourire mélancolique.

— Que dites-vous donc tous deux, à l'ombre des palmiers ? interrogea tout à coup la marquise, de l'autre bout du salon.

Ce fut Richard qui répondit.

— Je prétends, madame, que l'on sait toujours ce que l'on a intérêt à savoir.

— Ah ! par exemple, rien n'est moins vrai, protesta Mme de Saint-Cerneau.

— Je ne parle pas des idées philosophiques, de vérités abstraites, expliqua le jeune homme, je dis simplement que, pour des faits précis...

— Même pour des faits précis, vous êtes dans l'erreur absolue, interrompit la marquise.

— Vraiment ? Je ne le crois pas, continua calmement le jeune étranger. Ignoreriez-vous certains faits, madame, que vous tiendriez à connaître ?

— Hélas ! soupira-t-elle, je crois en cela partager le sort commun.

— Voudriez-vous alors, poursuivit Godefroy, sans s'attarder à la généralité, que je vous aide dans vos recherches.

— Oh ! non, non.

Mais l'Américain insista :

— Je me fais fort de vous renseigner dans un délai indéterminé, sur le fait quel qu'il soit, passé ou présent...

— Non, non, répétait la marquise.

— ...que vous désirez connaître. S'il s'agit d'un événement historique, j'ai quelque habitude des recherches dans les bibliothèques.

— Mais c'est inutile, je vous dis que non ! je n'ai nul besoin de vos bons offices.

— C'est donc, madame, que vous ne désirez pas réellement savoir ce que vous ignorez.

La marquise eut un geste de protestation.

— Taisez-vous, dit-elle à mi-voix. Vous ne savez pas ce dont vous parlez et quelquefois, sans le vouloir, une parole peut faire souffrir.

Si résolument que se fût engagé le jeune homme dans cette conversation, il n'osa pas la continuer. Un regard s'échangea entre lui et la marquise, qui leur fit à tous deux baisser les yeux.

Personne ne trouvait un mot à dire. Une gêne subite et mystérieuse avait soudain envahi le salon. C'est à peine si les témoins de cette petite scène, le baron d'Haragnes et Mme de Veillegy osaient échanger entre eux un regard embarrassé. Il semblait, si vives avaient été les répliques entre la marquise et Godefroy, qu'eux seuls comprissent le sens des paroles échangées. Agnès, stupéfaite, les observait tour à tour. Debout près d'elle, le jeune Américain, appuyé contre une console, les mains croisées derrière le dos, mordait nerveusement sa forte moustache blonde ; très pâle, la tête baissée, la marquise cherchait une contenance en maniant une revue qui se trouvait devant elle. Dans cette attitude imprévue, plus encore que dans les mots jetés à Richard d'une voix tremblante, Agnès sentit une réelle souffrance ; une pitié sincère lui vint pour cette peine inconnue, sans pourtant qu'elle ressentit nulle colère contre l'étranger qui en était la cause. Elle comprit que chaque seconde de silence aggravait la situation et faisant un effort :

— Rollin nous manque aujourd'hui, dit-elle. Voulez-vous que je le remplace tant bien que mal, ma tante, et que je vous fasse un peu de musique ?

La marquise leva sur elle un douloureux regard, pitoyable et reconnaissant.

— Oui, c'est cela, chère petite, vous nous ferez grand plaisir.

Pendant qu'Agnès jouerait ou chanterait, elle ne serait pas obligée de parler, elle pourrait au moins s'abandonner à l'émotion soudaine et

inexplicable qui s'était brusquement emparée d'elle. Il y avait tout cela dans le rapide regard qu'elle jeta sur la jeune fille.

Le baron d'Haragnes examinait avec une attention un peu affectée le couteau à papier en écaille incrusté d'argent dont il se servait chaque soir depuis vingt ans. Mme de Veillegy étirait à les déchirer les barbes de dentelle de son bonnet noir.

En voyant Agnès se diriger vers le piano, Richard Godefroy parut sortir d'un rêve : il alluma vivement les lampes, approcha le tabouret, ouvrit les cahiers et, s'appuyant à un meuble, resta debout derrière la jeune fille.

Subissant ses propres impressions de la journée, accrues encore par l'étrange angoisse que le hasard d'une conversation faisait peser sur la petite réunion, Agnès joua d'abord un nocturne de Chopin ; avec une intime émotion, elle répétait la phrase irritante et douloureuse, qui traduisait si bien le trouble de son âme. Personne n'applaudit quand elle s'arrêta. Mais derrière elle, Richard se redressa et d'un geste silencieux lui indiquant la page, la pria de recommencer.

Docilement, elle reprit le chant d'angoisse, sans que nul autre parût le remarquer.

— Si vous chantiez maintenant, demanda le jeune homme, à mi-voix. Connaissez-vous le *Cimetière*, de Schumann ?

— Oui, c'est superbe.

— Chantez-le.

Il enleva des mains d'Agnès la lourde pile de cahiers et, d'un geste rapide, chercha la mélodie.

— Voilà, dit-il en plaçant le livre devant elle, je tournerai les pages.

— Vous m'accompagneriez peut-être ? proposa Agnès qui ne le savait pas musicien.

— Si vous le désirez, répondit-il simplement.

Et, prenant la place de la jeune fille, il préluda.

Toute la soirée se passa ainsi : les jeunes gens faisant ensemble de la musique ; les vieillards, à l'autre bout du salon, écoutant, rêveurs ou assoupis.

A minuit, lorsqu'on se sépara, toute expression de contrainte ou de peine s'était effacée sur les visages de Richard et d'Agnès, et la marquise elle-même, quoique un peu pâle encore, avait repris son habituel sourire.

## XVI

Ce matin-là, comme le premier de chaque mois, Agnès avait reçu sous pli cacheté la pension que lui faisait discrètement parvenir la marquise. Malgré les frais considérables que nécessitait l'éducation de ses neveux, l'entretien de Vous-sages et quelques autres charges plus légères, il restait à Agnès un joli fond de bourse qu'elle dépensait sans scrupule, car si souvent Mme de Saint-Cerneau lui avait promis son héritage qu'il eût été vraiment oiseux de s'inquiéter de l'avenir.

Aussi, ce matin du 1<sup>er</sup> juillet, Mlle de Fyrmont sortit avec le projet bien arrêté de faire, pour une fois, des folies. La chambre d'Yvonne était prête. Sous la direction intelligente du jeune Américain, peintres et tapissiers mettaient la dernière main à leur œuvre. Un souple satin Liberty, bleu pâle, semé d'anémones blanches et rosées, tendait les murs, se drapait aux fenêtres et aux portes; les meubles laqués pour la chambre à coucher, en bois doré pour le petit salon, étaient d'un goût exquis. Rien ne manquait à ce délicieux aménagement, ni les glaces anciennes, ni le petit bureau Louis XV, ni les commodes ventruées et contournées, ni le haut chiffonnier en marqueterie, ni le Pleyel tout neuf. La marquise avait songé à tout, si bien qu'Agnès, à chaque acquisition nouvelle, était partagée entre la joie de voir ainsi fêtée sa chérie et le regret de n'avoir plus rien elle-même à lui offrir. Mais ces jours derniers, une idée lui était venue. Puisqu'il n'y avait, dans le nid charmant préparé pour Yvonne, place ni pour un

meuble de plus ni pour un bibelot nouveau, il lui restait au moins la joie de remplir les commodes et les armoires vides. Le simple trousseau de la pensionnaire n'allait plus convenir à la jeune mondaine qu'Yvonne serait dans quelques jours. Avec une joie enfantine, Agnès se mit à parcourir les magasins; comme avait fait jadis pour elle Mme de Saint-Cerneau, elle achetait, achetait pêle-mêle tout ce qui lui semblait joli ou opportun.

La chaleur était si accablante depuis une quinzaine que Mme de Saint-Cerneau, renonçant à ses vieilles habitudes, se reposait une partie de l'après-midi et ne sortait plus qu'à cinq heures. Agnès profita de ces moments de liberté pour ranger avec amour, dans la chambre d'Yvonne, ses emplettes du matin. Il lui semblait qu'elle hâtait l'heure de l'arrivée en disposant tout pour recevoir la chère attendue. Par un tendre enfantillage, elle plaça une rose dans un cornet de cristal, des touffes d'œillets dans les vases irisés de Massier. Elle essaya les ampoules électriques des candélabres d'argent, fit marcher la pendule et, s'asseyant sur le petit canapé rococo, chercha à s'imaginer la joie et la surprise de celle pour qui se faisaient tous ces joyeux préparatifs. Comme l'avait exigé Mme de Saint-Cerneau, Agnès avait gardé le secret; pas un mot n'avait révélé à Yvonne la grande décision prise à son sujet, mais le bienheureux jour approchait maintenant. Le 19 juillet, Yvonne aurait vingt-trois ans et, pour la décider à quitter Arcillac, il faudrait bien lui dire que le couvent ne l'attendait plus. Car, à chaque lettre, elle paraissait plus éloignée de l'idée de retour et là n'était pas le moindre des soucis d'Agnès. Depuis l'arrivée de Georges, les courriers d'Yvonne lui étaient une occasion de trouble ou d'énervement. Tantôt, la jeune fille lui envoyait des volumes, et Agnès s'irritait de rencontrer dix fois par page le nom de Georges : « J'ai été à Voussages avec Georges. Georges m'apprend à monter à cheval. J'ai joué au tennis avec Georges et les enfants. Georges dit... Georges trouve... » Tantôt, au contraire, et cela devenait de plus en plus fré-

quent, Yvonne écrivait de courts billets où elle ne nommait personne. Agnès les parcourait d'un œil déçu, avec l'envie de crier : « Mais parle-moi donc de Georges ! »

Et dans ses réponses, alors, elle accablait sa nièce de questions :

« Raconte-moi tout ce que tu fais, ce que tu dis, ce que tu penses; dis-moi ce que fait chacun autour de toi; quels sont les projets, les désirs; Mme de la Tour est-elle encore pour longtemps à Arcillac? Ton maître d'équitation est-il content de tes progrès? Raconte-moi tout, ma petite Yvonne, tu ne me donneras jamais trop de détails. »

Agnès fut surprise au milieu de ses réflexions par Dick Godefroy qui entra sans frapper.

— Pardon, dit-il en voyant la jeune fille, je ne savais pas que vous eussiez déjà pris possession de l'appartement et je venais voir si l'on avait placé un cadre ainsi que je l'avais indiqué.

Il s'approcha d'une très belle gravure représentant le *Mariage mystique*, du Corrège, et, remuant doucement le cadre en bois doré, il lui donna l'inclinaison voulue.

— Oui, c'est à bonne hauteur, cette fois, déclara-t-il en se reculant de quelques pas. Il n'y a point de petits détails pour l'harmonie d'un aménagement. Je vois que vous l'avez complété, ajouta-t-il en jetant un regard vers les fleurs. Maintenant, mademoiselle votre nièce peut venir, tout est prêt pour la recevoir.

— Et grâce à vous, elle aura un appartement délicieux, dit la jeune fille.

— Grâce à vous surtout, mademoiselle Agnès; vous avez passé et tout est transformé ici, vous n'y avez pourtant que semé quelques fleurs, mais vous avez donné la vie à toutes ces choses inanimées. Si j'étais un grand architecte, si je construisais des palais, je vous demanderais de les traverser lorsqu'ils seraient achevés, mademoiselle Agnès.

Jamais il ne l'appelait, comme les autres : *Mademoiselle* simplement, toujours il ajoutait son nom Agnès, à l'anglaise; il le répétait souvent avec une sorte de complaisance, comme s'il lui était doux à

prononcer. La jeune fille aimait à s'entendre appeler ainsi plutôt que par cet impersonnel : *Mademoiselle*, dont chargé la revêtait.

— Mais je ne construis rien du tout, reprit-il, et je n'ai rien à vous demander.

— Cela vaut mieux, je vous assure, répondit Agnès en souriant, car je ne sais trop ce que je pourrais donner.

— Oh ! ce n'est pas la question !

Il s'assit à quelques pas de la jeune fille et, changeant de sujet, demanda tout à coup :

— Mademoiselle Agnès, savez-vous quelles sont les peines de Mme de Saint-Cerneau ?

— Les peines de ma tante ? répéta Mlle de Fyrmont, un peu déconcertée par l'imprévu d'une telle question. Non, je ne les connais pas. Je ne sais même pas si elle en a, du moins de bien définies et présentes.

— On n'arrive pas à son âge sans avoir eu au moins un grand chagrin, observa tranquillement l'Américain.

— Sans doute, et elle n'échappe pas à cette loi. Elle a perdu sa fille, la princesse Vico-Morelli ; vous l'en avez entendu parler plusieurs fois. Voilà sûrement un des grands chagrins auxquels vous faisiez allusion.

— Elle n'a pas d'autre enfant ?

— Non.

— Elle n'a jamais eu que cette fille ?

— Elle n'a du moins pu élever que celle-là, mais je sais qu'elle a eu la douleur de perdre d'autres enfants tout jeunes.

— Ah ? est-ce qu'elle vous en parle quelquefois ?

— Non, jamais, répondit Agnès, étonnée de cet interrogatoire. En quoi cela peut-il vous intéresser ?

— Lorsqu'on entre brusquement dans la vie de quelqu'un, il vaut mieux être renseigné, répliqua paisiblement le jeune homme. C'est pourquoi je m'adresse à vous pour savoir tous les détails possibles sur Mme de Saint-Cerneau qui veut bien m'admettre dans son intimité.

— Vous lui êtes très sympathique.

— Vous ne la connaissez que depuis cinq ans? reprit Richard, sans s'arrêter au compliment.

— Oui, nous sommes un peu parents; à la mort de ma sœur, chez qui je vivais, elle m'a appelée ici et... j'y suis venue pour diverses raisons. Je ne la connaissais pas alors, mais maintenant je l'aime beaucoup. Elle est très bonne, très affectueuse pour moi.

Et comme Richard ne répondait pas, Agnès ajouta :

— Elle a le cœur très tendre.

Godefroy ne disait toujours rien; d'un mouvement qui lui était familier, il tordait sa moustache, l'œil fixé sur le mur qui lui faisait face. Ses questions, son attitude intriguèrent Mlle de Fyrmont.

— Monsieur Godefroy! appela-t-elle timidement, voyant se prolonger le silence.

Il tourna la tête vers elle, leurs regards se croisèrent et elle n'osa point lui poser la question qui effleurait ses lèvres. Mais le jeune homme la devina :

— Vous me trouvez indiscret, dit-il en se levant, et vous me jugez mal. Je vous jure pourtant qu'il n'y a dans mes questions aucune vulgaire curiosité. Si je cherche à savoir, c'est, je vous l'ai dit, que j'ai le droit et le devoir de me renseigner, et à qui m'adresserais-je en toute confiance et sécurité, mademoiselle Agnès, si ce n'était à vous?

— Confiance, reprit la jeune fille avec un sourire sceptique, il ne me semble pas que vous en ayez beaucoup.

— Ce n'est pas la confiance qui manque, c'est peut-être l'occasion de la témoigner plus entière.

— Vous parlez par énigmes, je ne vous comprends pas, riposta Agnès en se levant à son tour. Si vous avez encore quelque chose à faire ici, je vous laisse. Ma tante doit sortir à cinq heures, il est temps que j'aie m'habiller. Au revoir.

Elle tendit la main au jeune Américain.

— A tout à l'heure, je dine avec vous ce soir.

A partir de ce jour, elle osa, puisque Richard se gênait si peu pour l'interroger, le questionner à

son tour, quoique de façon plus vague et plus discrète. Elle apprit ainsi que le jeune homme, natif des environs de Lima, avait fait toute son éducation aux Etats-Unis, à Washington, et n'était rentré qu'à vingt ans dans son pays natal, pour y voir mourir sa mère.

Il avait pris dès lors sa part de travail dans l'exploitation considérable de Gordon's Land, à cinquante lieues de Lima. Là, vivait en tribu toute sa famille maternelle, sous la direction très effective du vieux Walter Gordon, qui, le premier, avait transplanté sur ce sol péruvien l'ardeur intelligente de son pratique esprit du Nord. Le père de Richard, Albert Godefroy, après avoir épousé miss Ellen Gordon, était devenu l'ingénieur de la petite colonie. Ses oncles, Humphrey et Jack Gordon, s'occupaient surtout des bestiaux, dix mille bœufs et cinq mille chevaux, qui paissaient dans la plaine immense. Leurs fils, comme Richard, voyageaient souvent pour les affaires de la famille. Dernièrement, une maladie étrange s'était abattue sur les péons, et il avait été décidé que le jeune Godefroy, qui déjà avait certaines notions de médecine, viendrait en France compléter ses études.

— Du reste, dit-il un jour à Mlle de Fyrmont, j'y serais venu sans cela. Mon père, en mourant, il y a deux ans, me l'a expressément recommandé ; il se promettait toujours de m'y accompagner, et ce lui a été un amer regret de mourir avant d'avoir pu accomplir ce projet.

— Vous n'avez ni frère, ni sœur ?

— Personne ; il ne me reste plus que ma famille maternelle.

— Votre père n'avait-il donc aucun parent ?

Le jeune homme hésita une seconde.

— Je ne lui en ai jamais connu, dit-il, sauf mon grand-père, qui vivait à Washington, et m'a élevé plus encore que mes parents.

— Votre grand'mère était morte ?

— Je ne l'ai jamais connue, répéta Richard, et, se ravisant tout à coup : Mon grand-père n'avait pas été heureux en ménage, ajouta-t-il rapidement.

— Ma tante, non plus, murmura pensivement Agnès, laissant échapper aveu pour aveu.

La marquise favorisait visiblement ces apartés des jeunes gens, dont plus tard, par Agnès, il lui revenait toujours quelque chose. Son intérêt singulier pour l'Américain semblait croître tous les jours, et elle accueillait avec une étrange avidité chaque détail insignifiant sur sa vie antérieure. Mais elle préférait les avoir indirectement par Agnès, et ne posait jamais une question précise au jeune homme. Si habituée que fût Mlle de Fyrmont aux originalités de sa protectrice, elle ne pouvait qu'être frappée de cette bizarre manière d'agir. Elle en aurait volontiers parlé aux Montgratien, mais elle savait leur sourde hostilité contre Richard et ne voulait pas s'exposer à entendre des réflexions malveillantes sur celui qu'elle considérait déjà comme un ami.

Dans la seconde semaine de juillet, la chaleur devint tellement suffocante que Mme de Saint-Cerneau, dont la santé s'altérait sensiblement, dut renoncer à son projet de ne quitter Paris qu'avec Yvonne et Blanche. Du jour au lendemain, sur l'ordre de son médecin, elle se décida à faire une petite saison à Mers, où du moins la forte brise marine la préserverait des trop cuisantes chaleurs.

Le petit voyage aurait été un réel agrément pour Agnès, qui ne connaissait pas les côtes de la Manche et qu'amusaient la vie d'hôtel. Mais le lendemain même de son arrivée à Mers, elle reçut une lettre, renvoyée de Paris et qui lui enleva tout plaisir.

Cette lettre était de Mme d'Arcillac.

Après avoir fait maints compliments d'Yvonne, elle ajoutait :

« Je ne suis pas seule, vous le pensez bien, à apprécier les charmantes qualités de votre chère nièce. Ma fille de la Tour l'admire et l'aime autant que moi. Aussi elle voudrait nous aider à lui préparer un heureux avenir. Vous savez qu'elle est en garnison à Nancy où elle connaît beaucoup de jeunes et brillants officiers, parmi lesquels il ne serait pas difficile de trouver un mari pour

Yvonne. Mais, avant toute chose, il lui faudrait avoir sur sa fortune présente et future quelques données précises, et c'est, chère enfant, ce que je viens vous demander. Répondez-moi bien vite, je vous prie, car je partirai avec ma fille pour Nancy dans une huitaine de jours. Peut-être, au lieu de vous renvoyer Yvonne, pourrais-je l'emmener avec nous. Qu'en pensez-vous ? Sinon, je l'embarquerai pour Paris, sous l'escorte de Bonne Marion, le jour même de mon départ. Dès aujourd'hui, ma chère Agnès, je veux vous remercier de m'avoir confié votre charmante Yvonne, et j'espère bien, si le mariage ne nous l'enlève pas, que vous voudrez bien me la donner encore. »

Cette lettre, lourde d'arrière-pensées, ne plut pas à Agnès. Comment admettre, en effet, que Mme d'Arcillac pût ignorer la situation pécuniaire de ses plus proches voisins ? De toute évidence, elle connaissait, et depuis longtemps, la ruine des Voussages et l'appui matériel que, grâce à leur tante, ils trouvaient chez Mme de Saint-Cerneau. Aussi, dans cette affectation d'ignorance, Mlle de Fyrmont soupçonna quelque piège et elle se promit une extrême réserve.

Mais, plus encore que la lettre adroite et insidieuse, le court post-scriptum assombrit sa villégiature à Mers.

« Mon fils, ajouta Mme d'Arcillac, va passer quarante-huit heures à Paris, où il est appelé pour affaires. Si rapide que soit son voyage, il se promet bien d'aller vous porter des nouvelles de votre nièce. »

Ainsi, cette chère visite attendue, espérée depuis longtemps, lui échappait encore ! Georges venait à Paris juste pendant sa courte absence, et Dieu sait maintenant quand ils se rencontreraient ! Un sombre découragement s'empara d'Agnès, et même la pensée de revoir Yvonne ne parvint pas à l'adoucir. Il fallait pourtant répondre à Mme d'Arcillac. Elle le fit brièvement et sans nul désir d'entrer dans les vues de la vieille dame.

« Yvonne, lui disait-elle, n'a rien hérité de son père. Quant à la fortune laissée par ma pauvre

sœur, elle est si mince que, partagée en cinq, elle ne constituerait pas même pour Yvonne la dot militaire. Certainement, je ferai pour mes nièces tout ce que je pourrai, mais ma situation est telle qu'il m'est impossible de prendre aucun engagement. »

## XVII

Le mois d'août s'achevait.

Derrière le mamelon boisé qui bordait le parc au couchant, le soleil éteignait ses derniers rayons. De grandes stries lumineuses glissaient encore entre les branches sombres, nimbant les feuilles d'une éclatante bordure d'or. Mais une ombre paisible et fraîche baignait déjà la grande pelouse semée de massifs fleuris, les larges allées finement sablées, la terrasse bordée d'orangers et la haute façade blanche du château de Messigny.

A présent qu'ils n'avaient plus rien à craindre des ardeurs du soleil, les jardiniers, munis de longs tuyaux, dirigeaient sur les arbustes et sur les fleurs une fine pluie bienfaisante. Plus loin, un ouvrier retournait du bout de sa fourche le gazon coupé le matin et l'amassait en petits tas pour le préserver de l'humidité nocturne.

Yvonne surgit d'une allée, son chapeau de paille à la main, grande et svelte dans sa robe de flanelle blanche. Elle monta les marches basses qui conduisaient à la terrasse et s'accouda à la balustrade ajourée où s'enroulaient des clématites aux larges fleurs mauve et blanches. Un dernier reflet lumineux caressa une seconde ses cheveux blonds pour s'éteindre aussitôt.

Depuis que, languissante et pâle, elle avait, au printemps, quitté le couvent pour Voussages, un grand changement était survenu chez la jeune fille. Sa taille flexible s'était redressée, son buste mince se développait. Un regard plus vif animait ses beaux yeux, elle avait atteint en quelques mois le

magnifique épanouissement de sa grâce et de sa beauté.

L'air salubre de la campagne avait accompli ce prodige, mais aussi, sans nul doute, la joie intense et imprévue de sa vie nouvelle auprès de la marquise, avec Agnès, et peut-être encore quelque mystérieux bonheur caché au plus profond de son âme.

Yvonne avait un secret et brûlait de le partager avec sa tante. Depuis son retour d'Arcillac, elle lui devait cette confidence et jamais encore n'avait osé la faire.

Au début, durant les quelques jours qu'elle avait, en juillet, passés encore dans son couvent, il lui était facile de reculer l'aveu. Peut-on parler d'amour dans le salon correct et froid d'une maison religieuse, où elle ne voyait même pas Agnès en tête à tête. Ces choses-là ne s'écrivent pas non plus, et elle attendait, sinon sans trouble, du moins sans remords.

D'ailleurs, bien vite était venu le jour des prix, jour si triste pour celles qui ne connaissent point l'ivresse des vacances et voient avec une mélancolique envie s'envoler gaiement leurs compagnes. Mais cette année-ci une joyeuse surprise attendait les deux orphelines. Triomphalement, la marquise les avait emmenées à l'hôtel des Champs-Élysées et, dans le nid charmant préparé à leur intention, leur avait annoncé la grande nouvelle, sous l'œil attendri d'Agnès.

Avec un petit sourire malicieux, elle avait demandé aux jeunes filles, qui n'osaient pas comprendre :

— Eh bien ! pensez-vous pouvoir vous acclimater ici, Yvonne ? Blanche sera votre hôte pendant les vacances de Noël et de Pâques. Mais, pour le moment, vous ne ferez que traverser votre domaine ; Paris est intolérable en cette saison, et nous partons toutes quatre demain pour Messigny. Guillaume sera notre chevalier.

Une douce vie avait commencé, libre et facile, dans ce beau château qu'animait la gaieté de Guillaume et de Blanche. C'était alors, dès les pre-

miers jours de l'intimité retrouvée, qu'Yvonne aurait dû confier à sa tante le délicieux émoi qui bouleversait son cœur. Mais elle se sentait défaillir chaque fois que le nom bien aimé de Georges revenait sur les lèvres légères de Blanche ou de Guillaume. Comment aurait-elle pu le prononcer elle-même ?

Et maintenant il allait venir, amené par Dick Godefroy ; chaque minute de cette bienheureuse attente affolait la jeune fille d'émotion et de joie.

Un léger roulement rappela l'attention d'Yvonne. Une charrette anglaise conduite par Guillaume s'arrêtait devant la terrasse.

— Viens-tu m'accompagner jusqu'à la route ? demanda-t-il, maintenant avec peine le cheval impatient.

Yvonne, indécise, répondit par une autre question.

— Et Blanche ?

— Blanche n'aurait pas demandé mieux. Tu sais combien ça l'amuse de conduire ; mais elle est en ce moment la proie de Mme de Veillegy, qui lui apprend un crochet quelconque, en lui récitant la généalogie de sa famille depuis les Croisades. C'est plutôt long, et Blanche fait une figure ! Enfin... tu ne viens pas ?

— Non.

— A tout à l'heure !

Il fit cabrer pour un brusque détour le cheval frémissant, et partit comme un trait dans la direction de la gare.

— Maintenant, se dit Yvonne, il faut absolument que je cause franchement avec tante Agnès.

Elle secoua la torpeur douce qui l'immobilisait contre la balustrade Renaissance finement découpée, et se mit à la recherche de Mlle de Fyrmont. Elle monta dans sa chambre et ne l'y trouva point, traversa la galerie, redescendit dans le grand hall, parcourut la bibliothèque, le billard, les grands et petits salons ; nulle part elle ne rencontra Agnès. L'ardeur de sa recherche commençait à fléchir, lorsqu'en ouvrant une dernière porte elle tomba sur Mme de Veillegy.

— Ah ! chère mademoiselle Yvonne, s'écria celle-ci, venez donc nous rejoindre, nous nous consolons ensemble de notre abandon : tout le monde s'est éclipsé cet après-midi, la marquise s'est retirée dans son appartement où elle a fait appeler votre tante, il y a plus d'une heure. Le baron d'Haragnes a disparu depuis le déjeuner, votre frère vient de partir pour la gare ; heureusement qu'il va nous ramener du renfort avec mon fils, M. Godefroy et aussi l'un de vos amis, m'a-t-on dit, un jeune diplomate.

— Georges d'Arcillac, précisa Blanche, tandis qu'une vive rougeur couvrait le charmant visage d'Yvonne. Je suis si contente de le revoir ! Songez, madame, c'est notre voisin de campagne, un ami d'enfance ; il a quitté la Bresse il y a cinq ans, peu avant nous, et je ne l'ai pas revu depuis. Aussi son arrivée me cause une joie !

La vieille dame sourit de cette naïve exubérance, et s'adressant à Yvonne :

— Et vous, mademoiselle, partagez-vous l'enthousiasme de votre sœur pour ce camarade d'autrefois ? demanda-t-elle avec une légère malice.

— Mais... je suis très contente aussi...

— Oh ! toi, ce n'est pas la même chose, tu n'es plus à la scène touchante du grand revoir. Yvonne a passé tout le mois de juin avec lui à Arcillac, madame, expliqua Blanche. Vous comprenez qu'elle ne peut pas être très émue... tandis que moi ! Guillaume ! même tante Agnès ! je suis sûre qu'elle est tout agitée de joie aujourd'hui. Vous n'imaginez pas combien Georges est charmant.

— Mais, au contraire, j'imagine très bien, répliqua Mme de Veillegy, et je me réjouis avec vous de l'animation que toute cette jeunesse va nous apporter. M. Guillaume est toujours de bonne humeur, et mon fils a tant de gaité et d'esprit. Un véritable boute-en-train, surtout à la campagne où chacun a ses coudées franches. Vous ne connaissez pas encore Bohémond ! Non, je puis dire que vous ne le connaissez pas, tel qu'il est, si bon, si simple, un cœur d'or et une intelligence supérieure. Moi

seule sais tout ce qu'il vaut. Pauvre enfant ! En voilà un dont la femme sera heureuse !

Les jeunes filles échangèrent un regard amusé, mais la vieille dame ne s'en aperçut pas, lancée qu'elle était dans le panégyrique de Bohémond.

Comme Yvonne et Blanche le savaient par cœur pour l'avoir entendu une quinzaine de fois, elles cherchèrent à couper court au lyrisme maternel.

— Je crois qu'il est l'heure d'aller nous habiller ; viens, Blanche.

Bien que la marquise prétendit mener à Mesigny la calme et simple vie des champs, elle tenait pourtant à un certain cérémonial et aimait à voir chaque soir les jeunes filles en fraîches et élégantes toilettes.

— Vous avez de jolies épaules, leur disait-elle, pourquoi ne pas nous les montrer ?

Ce jour-là, dans la grande chambre qu'elles occupaient en commun, Yvonne et Blanche revêtirent des robes de linon rose ajourées de fines dentelles. Le cou, dégagé, se cerclait d'un fil de perle, don de bienvenue de la marquise ; les bras nus sortaient d'un nuage léger de tulle et de dentelle. C'était simple et charmant.

— Mon Dieu ! que tu es jolie, Yvonne, s'exclama Blanche, qui se complaisait dans la beauté de sa sœur, sans l'ombre d'un regret ou d'une arrière-pensée.

— Tu trouves, fit Yvonne en se regardant dans une glace. Je voudrais l'être cent fois plus !

— Cela te serait impossible, insatiable ambitieuse. Tu veux donc tourner toutes les têtes ?

— Oh ! non, pas toutes !

Et cédant brusquement à l'irrésistible besoin de murmurer l'aveu qui depuis des heures tremblait sur ses lèvres, elle confia à Blanche ce qu'elle n'avait pu dire à Agnès.

— C'est un cœur seulement que je voudrais gagner, continua-t-elle à mi-voix, les yeux adoucis d'un vague et mystérieux sourire.

— Bohémond ? demanda Blanche avec effroi ?

Yvonne secoua la tête :

— Oh ! jamais !

— Georges, alors ?

— Oui, Georges, répéta Yvonne. Oh ! ma petite Blanche, si tu savais combien je l'aime ! Tu n'en parleras à personne, n'est-ce pas, ni à Guillaume, ni à tante Agnès. Je ne voulais même pas te le dire, à toi. Et puis j'ai trop de bonheur aujourd'hui, je suis à moitié folle de joie ! C'est plus fort que moi, je ne puis pas le cacher à tout le monde. Ma petite Blanche chérie, je suis heureuse, tellement heureuse !

— Alors, il t'aime aussi, questionna Blanche, timide et surprise, embarrassée et curieuse, devant ce sentiment troublant auquel elle n'osait pas encore penser.

— Oui, je crois que oui, balbutia Yvonne, il ne me l'a pas dit, mais je suis trop heureuse pour n'être pas aimée. Tu ne peux pas comprendre, toi, tu es encore si jeune : lorsqu'on aime, vois-tu, il semble que les yeux s'ouvrent pour la première fois, que l'on voit, que l'on sent, que l'on éprouve tout un monde nouveau, que l'on commence seulement à vivre. Je me sens légère, émue, joyeuse, je ne me reconnais pas, je suis une autre Yvonne.

Les yeux grands ouverts, Blanche la regardait.

— C'est vrai, murmura-t-elle, tu es rayonnante, tu es transformée, jamais encore je ne t'avais vue comme à présent.

— C'est que je suis heureuse ! répétait Yvonne avec un inlassable ravissement. Il va venir, il vient, dans quelques instants je le verrai. J'ai peur de m'évanouir de joie.

Grave et perplexe, Blanche réfléchissait devant le cas étrange qu'était l'exaltation de sa paisible Yvonne.

— Pourtant, hasarda-t-elle, tu ne sais pas s'il t'aime, lui aussi, puisqu'il ne te l'a pas dit ?

— Ai-je besoin de mots pour le savoir ? Ah ! ma chérie, il y a mille moyens de se faire comprendre, et le regard de Georges est plus éloquent pour moi que toutes les paroles.

— Alors tu vas l'épouser ? demanda Blanche avec sa droite logique de pensionnaire.

— Oui... je l'espère... Je n'y ai pas encore beaucoup songé, je me contente d'être heureuse.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit à tante Agnès ?

— Je voulais... et puis, tu comprends, je n'ose pas, il n'y a qu'à toi...

— Oui, je comprends, interrompit Blanche, flattée de la confiance qui lui était témoignée.

Elle s'approcha d'Yvonne, l'entoura de ses bras :

— Eh bien, sois heureuse, ma chérie ; et sois tranquille aussi, va, tu es délicieuse ce soir, il est bien impossible de ne pas t'adorer, dit-elle en l'embrassant. Mais n'oublie pas, n'oublie jamais qu'avant tout le monde, qu'avant Georges, ta Blanchette t'aimait de toute son âme.

— Certes non, je ne l'oublie pas, ma mignonne, dit Yvonne en lui rendant ses caresses, et tu vois, tu es ma première, ma seule confidente.

Un peu d'émotion se glissait entre les deux sœurs ; toutes deux, d'un geste vif, essuyèrent une larme en entendant s'ouvrir leur porte.

Agnès entra. Elle aussi avait les yeux brillants et les joues roses, mais elle portait une toilette aussi discrète et effacée que celle de ses nièces était élégante et fraîche : une robe en crêpe de Chine d'un gris très doux que rehaussait à peine une haute ceinture à reflets argentés, pas un bijou. Elle jeta sur les jeunes filles un regard de maternelle approbation.

— Très bien, mes chéries, vous êtes charmantes, ce rose vous va à merveille.

— N'est-ce pas ? s'écria Blanche, sans prendre sa part du compliment ; Yvonne est délicieuse. Mais vous, tante Agnès, pourquoi ne pas vous faire plus belle, pourquoi prenez-vous des couleurs ternes de vieille dame ? ajouta-t-elle d'un ton de caressant reproche.

— Mais, répliqua Mlle de Fyrmont avec un rire un peu forcé, parce que si je ne suis pas une vieille dame, je suis au moins une vieille demoiselle.

— Vous ? Ah ! par exemple, dit impétueusement la pensionnaire. Vous êtes la plus jeune, la meilleure et la plus chérie des petites tantes. Voilà ce que vous êtes, rien que cela, rien que cela !

Elle s'était jetée dans les bras d'Agnès et l'embrassait avec élan.

— Je suis votre tante et rien que cela. Tu as raison, ma Blanchette, murmura très bas la jeune fille, s'efforçant d'enlever à ces mots toute arrière-pensée d'amertume.

— J'entends la voiture, reprit Blanche vivement. Descendons vite.

Et, saisissant d'une main sa tante, de l'autre Yvonne, elle les entraîna en courant dans l'escalier.

## XVIII

Yvonne ne s'était pas trompée en proclamant l'amour de Georges. Dès le premier jour de son arrivée à Arcillac, dès le premier regard, il avait été ébloui par la séduisante beauté de la jeune fille, et la retrouvant si simple, si cordiale, si franchement affectueuse comme autrefois, il n'avait pu résister bien longtemps au puissant attrait qui l'entraînait vers elle. Il avait lutté cependant. Sans doute, il ne se croyait plus engagé envers Agnès ; il avait, les premiers mois de chagrin passés, envisagé avec une mélancolique résignation l'éventuelle possibilité d'un autre avenir, il ne protestait pas quand, dans chacune de ses lettres, sa mère le conjurait de trouver quelque riche et charmante héritière. Sans trop de gêne, il aurait pu présenter à son ancienne fiancée une jeune femme amenée d'Amérique. Mais que son cœur le ramenât aussi près d'elle, sans pourtant qu'elle y fût pour rien, qu'il aimât, sous ses yeux, celle pour qui elle avait jadis brisé leur amour, cela lui paraissait une douloureuse ironie, une injure au passé, presque une trahison. Aussi lutta-t-il de toutes ces forces contre le sentiment tout-puissant qui l'envahissait. En vain il se débattait : chaque jour le souvenir d'Agnès reculait vers l'oubli. Comment sa pâle image, lointaine et douloureuse, eût-elle pu triompher de la radieuse présence d'Yvonne ? Et la jeune fille, dont le cœur s'entr'ouvrait, se faisait

inconsciemment d'heure en heure plus attirante et plus douce. Tout ce qu'avait pu la chancelante volonté de Georges, c'était retenir l'aveu prêt à lui échapper ; Yvonne était partie, sans qu'il lui eût murmuré une parole d'amour. Mais il n'avait pu éteindre l'ardeur de son regard, il n'avait pu dominer l'émotion caressante de sa voix, ni durcir la lente pression de sa main fiévreuse.

Il l'avait laissée partir sans lui parler d'amour ; mais aussitôt, avec toute l'impétuosité de son désir, il avait fait tout au monde pour la rejoindre et il y avait réussi. Depuis le 1<sup>er</sup> septembre, il était attaché au ministère des affaires étrangères. Ce premier succès avait été bien vite suivi d'un second moins difficile à remporter. Il s'agissait de se faire inviter à Messigny, car la pensée d'attendre deux mois encore pour revoir Yvonne lui était intolérable.

La jeune fille ne pouvait lui écrire, mais n'étaient-elles pas un peu pour lui, les longues lettres fréquentes qu'elle adressait à Mme d'Arcillac. Par elle, il sut la place que Godefroy tenait chez la marquise de Saint-Cerneau ; il connut son adresse, renoua leurs anciennes relations et comme, chaque semaine, le jeune Américain allait passer son dimanche à Messigny, Georges se vit un jour invité avec lui. Il soupçonna bien Yvonne d'avoir discrètement travaillé à ce résultat, et se demanda, non sans quelque inquiétude, si Agnès elle-même n'y était point pour quelque chose. Mais il chassa cette pensée importune pour ne s'arrêter qu'à la première.

Le samedi, durant le court trajet qui sépare Paris de la Ferté-Milon, il eut grand'peine à dominer son agitation et à causer d'un air naturel avec ses deux compagnons de route, Dick Godefroy et Bohémond de Veillegy. Celui-ci, surtout, le gênait. S'il n'eût voyagé qu'avec l'Américain, il se serait sans contrainte abandonné à ses pensées, et Godefroy, avec sa calme indifférence, ne s'en fût même pas étonné. Mais il n'osait agir de même avec ce Français encore inconnu, et cette grande heure de causerie forcée lui parut un

supplice interminable. A la gare, Guillaume les attendait. La joie de le revoir, le grand air, surtout l'approche de Messigny, ranimèrent Georges. Il répondait sans effort aux questions de Guillaume, évoquait avec lui les souvenirs d'antan et rejetait ainsi la troublante pensée d'Agnès. Il faisait jour encore quand la légère voiture s'arrêta devant le château. Les jeunes gens sautèrent lestement à terre, ils n'avaient que le temps de passer un smoking avant le diner. Comme ils entraient dans le hall et se disposaient à monter dans leurs chambres, une grande émotion arrêta net Georges d'Arcillac : Yvonne et Agnès se tenant par la main étaient devant ses yeux.

Elles descendaient l'escalier, entraînées par une jolie fille fraîche et rieuse, Blanche, sans doute, mais ce n'était pas vers elle qu'allaient les regards troublés de Georges. Il revoyait Yvonne plus adorable que jamais dans sa grâce rougissante, il retrouvait Agnès un peu changée, moins éclatante qu'autrefois, mais toujours elle-même avec son petit sourire grave et accueillant.

Elle descendit à sa rencontre, la main tendue, tandis que Blanche se précipitait en s'écriant :

— Oh ! Georges, quel bonheur de vous revoir. Vous ne me reconnaissez plus avec mes cheveux relevés, mais moi je vous retrouve tout à fait.

— Mais si, Blanchette, je vous reconnais bien.

Et, sans prendre le temps de lui serrer la main, il s'avança vivement vers Agnès. Quelle que fût sa hâte de parler à Yvonne, il sentait que c'était à Mlle de Fyrmont d'abord qu'il devait s'adresser. Que lui dire ? il hésitait, cherchant ses mots, rejetant tous ceux qui se présentaient à son esprit. Ce fut elle qui parla la première.

— Bonjour, Georges, dit-elle simplement, sans que rien indiquât qu'elle se rappelait le passé. Je vous dis comme Blanche : nous sommes bien contentes de vous revoir.

— Oh ! oui, bien contentes, naturellement, appuya timidement Yvonne.

— Et moi, je ne saurais assez vous remercier

de me donner l'extrême plaisir de venir passer tout un jour auprès de vous.

Il serrait les mains qui lui étaient tendues, retenant une seconde celle d'Yvonne.

Mais déjà Bohémond réclamait sa part. Il venait saluer les jeunes filles et de suite s'emparait d'Agnès à laquelle, suivant les conseils maternels, il faisait en toute circonstance une cour aussi assidue qu'importune.

Richard Godefroy, après un rapide salut, était monté dans sa chambre.

— Viens, Georges, dit Guillaume, tu n'as que le temps de t'habiller, tu retrouveras mes sœurs tout à l'heure.

Ainsi cette première entrevue était déjà terminée, et Georges, rasséréiné, tout entier à l'amour nouveau, s'éloigna, suivi du regard par les trois jeunes filles, regard naïvement curieux de Blanche, regard ébloui d'Yvonne, regard attristé et déçu d'Agnès.

Près d'elle, Bohémond pouvait déployer son éloquence, elle ne l'entendait pas.

— Cette courte croisière, mademoiselle, m'a semblé d'une intolérable longueur. Ne me demandez pas ce que j'ai vu, je n'ai rien vu, ma pensée était trop loin, ma pensée était ici. Aussi, ne me demandez rien, non, non, ne me demandez rien, protestait-il avec une véhémence bien superflue.

Enfin il s'éloigna et, profitant des quelques minutes qui lui restaient avant la réunion générale au salon, Mlle de Fyrmont sortit sur la terrasse. A son tour, elle s'accouda sur la balustrade et, en face de la large pelouse silencieuse dont les contours se perdaient dans l'ombre tombante, elle se demanda, avec une stupeur un peu confuse, comment elle avait pu, si calmement, tendre la main à Georges, le revoir, lui parler; comment, en cet instant même, elle n'éprouvait, au lieu du bouleversement qu'elle prévoyait, qu'une douce et fuyante mélancolie. Il se pouvait donc que l'amour s'effaçât, qu'il naquît et qu'il mourût sans que nous pussions ni le repousser ni le retenir. Elle s'en voulait de ne pas souffrir, de ne pas

pleurer de joie et de désespoir, en retrouvant le fiancé qu'elle avait détaché d'elle. Elle n'avait pas voulu pourtant, en tuant son bonheur, tuer aussi son amour, et voilà que l'amour, doucement, s'en était allé, si doucement qu'elle le croyait encore là quand déjà il s'était enfui. Serait-ce donc vrai, ce que Georges lui avait dit, un jour, qu'elle ne savait pas aimer ? La cloche tinta pour rassembler les hôtes du château. Agnès se redressa résolue.

— Eh bien, cela vaut mieux ainsi, murmura-t-elle, cela vaut beaucoup mieux, je dois être, maintenant, heureuse et tranquille.

Pourtant de vraies larmes montaient à ses yeux.

## XIX

Il suffisait, pour aller à l'église, de traverser le parc dans toute sa longueur. Aussi faisait-on rarement atteler le dimanche matin, car la promenade était charmante. Presque toujours la marquise, décidément souffrante, restait au château et se bornait à envoyer ses hôtes à la grand'messe. Ce matin-là, elle était si sombre et si fatiguée qu'Agnès lui offrit de ne pas la quitter.

— Non, non, ma chère enfant, dit-elle, je ne veux pas vous priver des offices ; je préférerais garder M. Godefroy, pour qui cette expédition hebdomadaire doit être une simple corvée de politesse.

— Et pourquoi donc, madame ? demanda le jeune homme de l'autre bout du petit salon où, comme Agnès, il était admis dès le matin.

— J'imagine que nos cérémonies religieuses n'ont pas grand attrait pour un protestant.

— Je ne suis pas protestant.

— Ah !

— Non, reprit-il lentement, détachant ses mots comme à regret. La famille de ma mère est protestante, mais mon père a tenu à ce que je fusse

baptisé par un prêtre catholique, et mon grand-père, surtout, a veillé lui-même à mon éducation religieuse.

— Votre grand-père... Godefroy ? demanda la marquise d'une voix altérée.

Richard s'inclina.

— Oui, madame, il tenait essentiellement à me donner les croyances et quelques-unes des traditions de son pays d'origine, dit-il avec une gravité quelque peu solennelle, que n'expliquait pas la simplicité de ses paroles.

Comme une fois déjà, à Paris, Agnès sentit passer un souffle de mystérieuse angoisse.

La marquise, les yeux baissés, tournait ses bagues et les changeait de doigt.

— La France, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix indécise... Mais... quelle province de France ?

L'Américain, lui aussi, hésita une seconde.

— L'Angoumois, madame.

— L'Angoumois ! balbutia Mme de Saint-Cerneau, j'ai connu ce pays autrefois, j'y ai même un peu vécu, il y a bien des années... quand j'étais jeune mariée... Je... je n'y connaissais pas, même de nom... une famille Godefroy.

Elle s'arrêta, attendant une réponse, mais Richard se contenta d'esquisser un geste vague.

— Non, reprit-elle avec un effort croissant, je ne connaissais, à porter ce nom, que le marquis de Saint-Cerneau... mon mari... comme nom de baptême... traditionnel dans la famille... il s'appelait Tancrède Godefroy... Vous... vous... vous vous appelez Tancrède aussi, peut-être ? acheva-t-elle d'une voix éteinte et si brisée, que, seule, Agnès, demeurée tout près d'elle, put deviner le tremblant murmure.

Elle leva tour à tour sur sa vieille amie, sur le jeune étranger, un regard avide qui comprenait enfin, qui, du moins, croyait comprendre. Mais tous deux, la tête baissée, les doigts machinalement occupés, semblaient avoir oublié sa présence. Ils ne se parlaient pas. Ils n'avaient peut-être plus rien à se dire, et la marquise se trompait sans doute dans ses tenaces espérances. Non,

il n'y avait rien, rien de commun entre Tancrède Godefroy, le brillant marquis qu'elle avait aimé jadis, pour le délaisser ensuite, et Richard Godefroy, le jeune étranger qu'un hasard seul avait amené auprès d'elle.

Mlle de Fyrmont se leva doucement et, discrète, se dirigea vers la porte. Mais la marquise surprit son mouvement.

— Vous partez ! s'écria-t-elle avec un accent qui fit tressaillir la jeune fille. Oh ! non, ne me quittez pas à présent, ma chérie, ma seule joie !

Emue, Agnès se rapprocha.

— Oui, je sais, la messe, dit la marquise, en saisissant la main de la jeune fille et s'y cramponnant, mais il vaut mieux encore avoir pitié des malheureux. M. Richard ira à l'église, mais vous, ma petite fille, ne m'abandonnez pas... Tenez, reprit-elle, plus calme, dès que le jeune homme fut sorti, asseyez-vous là sur ce tabouret, tout près de moi, laissez-moi votre main, ou posez votre tête sur mes genoux, enfant chérie, que je vous sente à moi. Et maintenant, vous pouvez prier ou rêver ; moi aussi je vais le faire... Adieu, ma petite, pensez à l'avenir, moi, je songe au passé.

Agnès n'osait la regarder, mais elle devinait des larmes sur le beau visage vieilli, comme dans la voix tremblante.

Silencieuse, tendre, elle mit sur la main qui retenait la sienne un long baiser plein de pitié.

— Ah ! chère petite, soyez heureuse au moins en rêve, murmura la vieille dame.

— Non, répondit tout bas Agnès, je ne veux pas de bonheur pendant que vous souffrez.

Un soupçon, encore imprécis, éclairait à présent pour elle la scène étrange dont le hasard l'avait rendue témoin. Elle devinait une douleur poignante, d'inconsolables regrets, de navrantes espérances, toujours déçues, sous les phrases entrecoupées de la marquise. Qu'étaient auprès de cela ses vagues chagrins, à elle ? Ses déraisonnables tristesses ? Avec presque une honte, comme si à d'autres douleurs elle avait volé ces larmes, Agnès se rappelait qu'elle avait la veille pleuré

sur elle-même, sur la morne insensibilité de son cœur, qui ne voulait plus ni souffrir ni aimer. Maintenant Georges, qu'elle venait de quitter et qu'elle reverrait dans deux heures à peine, lui semblait plus loin certes que lorsqu'il était à Caracas; son amour passé, ses angoisses et ses déchirements lui apparaissaient comme un rêve à demi effacé, comme l'histoire d'une autre, presque oubliée déjà. Ce qui la bouleversait en cet instant, c'était la détresse et la désespérance de la vieille amie chaque jour plus chère, c'était le silence cruel et incompréhensible de Richard.

Non, s'il tenait vraiment à la marquise par quelque lien du sang, aurait-il eu le courage de garder le silence? Pouvait-il demeurer insensible à son amitié s'il comprenait toute sa souffrance. Et pourtant, si la marquise se cramponnait à un espoir, évident maintenant aux yeux d'Agnès, elle devait l'avoir appuyé sur quelque indice. Oh! savoir, savoir! jeter aux bras l'un de l'autre ces deux êtres faits pour s'aimer, n'était-ce pas le rôle d'Agnès... Mais comment le remplir? Questionner la marquise, elle n'y songeait même pas. Jamais, quelque affectueuse confiance qu'elle lui eût témoignée, celle-ci n'avait dit à sa fille adoptive un mot de son passé, jamais elle n'avait ranimé en lui parlant quelque lointain souvenir. Elle nommait parfois la princesse Vico-Morelli et toujours brièvement, sans un détail, sans un trait. Par les Montgratien, par le baron d'Haragnes et quelques autres personnes, Mlle de Fyrmont connaissait à peu près l'existence passée de sa tante; jamais Mme de Saint-Cerneau n'avait, à ses voyages même, fait la moindre allusion. On eût dit qu'elle avait totalement oublié les années vécues à l'étranger, sans l'extrême et silencieux intérêt qu'elle prenait chaque matin à lire cinq ou six journaux américains. Non, de ce côté, Agnès ne pouvait rien tenter.

Interroger hardiment Richard l'eût moins effrayée. Mais, n'était-il point indiscret, jusqu'à la trahison, de livrer, sur un simple soupçon, le secret jalousement gardé de sa chère protectrice?

Malgré son ardent désir d'être utile à ces deux êtres qui souffraient, la jeune fille devait s'incliner devant d'insurmontables difficultés et se résigner à attendre du hasard une occasion imprévue et propice.

— Ma petite fille, dit tout à coup la marquise qui sortait de sa rêverie en entendant sonner onze heures, vous me remplacerez au déjeuner; je n'ai pas la force de me mettre à table aujourd'hui et je ne veux pas assombrir toute cette jeunesse par ma vieille figure morose. Oui, poursuivit-elle en calmant de la main Agnès qui protestait, quand on est la très vieille femme que je suis, chaque semaine, presque chaque jour, est l'anniversaire douloureux de lointaines souffrances. Si vous saviez, chère petite, tout ce que me rappelle ce triste mois de septembre!

— Je resterai près de vous, chère tante, si vous avez de la peine, proposa timidement Agnès.

— Non, mon enfant, je ne le veux pas. D'ailleurs, il faut bien faire votre apprentissage du rôle qui vous échoiera bientôt. Soyez donc pleinement maîtresse de maison, chère petite, et amusez vos invités. Je serai contente de les entendre rire et s'égayer, et surtout ne vous attristez pas des peines que votre bon cœur même ne saurait alléger. Ne venez pas me voir après le déjeuner, je me sens lasse et je me reposerai. Si j'ai besoin ou seulement envie de vous, ma petite Agnès, je vous ferai demander. Mais, jusque-là, je préfère être seule. Soyez donc toute à vos hôtes, sans aucune arrière-pensée; amusez-les et amusez-vous, chère enfant, c'est tout ce que je vous demande pour le moment.

En dépit de ces recommandations et malgré son effort pour les suivre, Agnès trouva la journée longue et difficile. Elle ne pouvait se distraire de la pensée nouvelle qu'avait fait naître en son esprit l'incident du matin, et cherchait sur le calme visage de Godefroy quelque indice qui vint la confirmer. Mais le jeune étranger, correct et aimable, suivant son habitude, ne semblait vraiment pas garder jalousement quelque grave secret. Il s'informa, comme les autres convives, de la santé de

Mme de Saint-Cerneau, lorsqu'à table il vit sa place occupée par Agnès, et se mêla ensuite à la conversation générale sans trouble ni embarras. Mis à l'aise par l'absence de la marquise, les convives furent plus gais et plus animés encore que d'ordinaire. Aussitôt après le repas, la jeunesse, entraînée par Blanche, se dirigea vers le tennis.

— Fais courageusement une partie, souffla-t-elle à l'oreille d'Yvonne, et prends Georges pour partenaire. Dans dix minutes, nous prierons M. Godfroy et Guillaume de vous remplacer. Je me charge de retenir le divin Bohémond.

— Merci, tu es gentille. Mais, tante Agnès?

— Si elle est avec nous, je lui offrirai ma raquette, mais sans doute elle n'y sera pas. Pauvre petite tante Agnès, elle se range parmi les parents, parmi les gens graves, ce ne doit pas toujours être gai pour elle.

Yvonne n'écoutait plus. Légère, elle courait vers Georges, dont le regard l'avait appelée. Curieuse, un peu émue, elle aussi, Blanche s'arrêta, les observant.

— Eh bien! Blanchette, que fais-tu là, immobile et distraite? demanda Mlle de Fyrmont, en la rejoignant.

— Je ne fais rien, tante Agnès, répondit la jeune fille en rougissant.

— Je le vois bien, et c'est ce qui m'étonne de ta part.

— Je regardais Yvonne; ne trouvez-vous pas qu'elle est ravissante, aujourd'hui, qu'elle a un rayonnement de bonheur?

— Lui est-il arrivé quelque chose de particulièrement heureux? demanda Agnès en souriant. Je suis tellement occupée par mille détails, mes pauvres petites, que je ne puis pas vivre avec vous autant que je le voudrais... C'est vrai qu'Yvonne a une expression délicieuse aujourd'hui. Pourtant elle n'a presque pas mangé à déjeuner et n'a pas dit un mot.

— Vous savez qu'elle n'est pas bavarde en public. Nous allons jouer au tennis; venez-vous avec nous?

Agnès suivit sa nièce; assise en face du jeu, elle s'établit juge des coups, avec Godefroy et Guillaume pour assesseurs.

Mais, ainsi que l'avait prévu Blanche, cela ne dura pas longtemps. La partie n'était pas achevée, que déjà l'on venait chercher Mademoiselle, l'indispensable et unique Mademoiselle à qui chacun avait recours. Cette fois, c'était M. le curé, qui, avant les vêpres, désirait lui dire un mot. Une demi-heure plus tard elle revint sur la pelouse, mais Yvonne et Georges avaient disparu, cédant leurs places à Guillaume et à Richard.

— Où est ta sœur? demanda-t-elle à Blanche.

— Elle se promène avec M. d'Arcillac dans les allées ombreuses, répondit vivement Bohémond de Veillegy, avec un sourire qui fit rougir à la fois Agnès et Blanche.

L'intonation railleuse du jeune homme s'éteignit brusquement en un gémissement étouffé.

Godefroy venait de lui envoyer une balle en pleine figure.

— Oh! oh! faites attention, monsieur l'Américain! je ne vous croyais pas si maladroit... Vous auriez pu m'éborgner.

— Certainement, admit l'étranger avec flegme. Aussi, je me reconnais incapable de jouer encore avec vous.

Sans s'excuser davantage, il laissa tomber sa raquette et vint auprès d'Agnès.

— Ce jeu est insipide à la longue, dit-il. Voulez-vous que nous allions nous asseoir là-bas sous les arbres, ou que nous marchions un peu.

Agnès se leva. Elle n'était pas dupe d'une involontaire maladresse; son esprit en éveil, plus qu'un autre jour, prompt au soupçon et au doute, voyait clairement dans le coup de balle de Richard une brusque riposte à l'insinuation de Bohémond. Ce lui était à la fois une double et douloureuse révélation. Pourquoi pas, après tout? et comment jamais jusqu'ici cette pensée ne l'avait-elle effleurée? Certes, la jeune beauté d'Yvonne était digne de tous les hommages, de toutes les adorations. A ses yeux, mais aux siens seulement, elle était encore

la petite fille, la tendre et timide Yvonne que, dans un grand élan de tendresse et de pitié, Agnès avait adoptée, enfant, au chevet d'une mourante. Aujourd'hui, il fallait bien le voir enfin, Yvonne était une jeune fille, une femme merveilleusement belle et infiniment séduisante ; elle était celle qui attire et qui retient. Elle rayonnait comme une jeune déesse ; elle éteignait sans le vouloir toute autre beauté, toute grâce autour d'elle. L'heure était donc venue où, pour la seconde fois, Agnès devrait se sacrifier en silence. Il lui faudrait donner ce bonheur même, dont quatre ans auparavant elle s'était, pour l'amour d'Yvonne, cruellement détournée, à moins que ce ne fût Richard qui... Une douleur aiguë fit tressaillir Agnès. Hélas ! quelle folie, lorsqu'elle pleurait hier sur son amour éteint et son cœur insensible.

## XX

Le lendemain matin, Mlle de Fyrmont, les traits tirés par une nuit d'insomnie, achevait sa toilette quand Yvonne entra dans sa chambre. Elle non plus n'avait pas dormi, mais l'éclat de son teint n'en était point altéré, ses yeux brillaient d'une fièvre heureuse. Ses cheveux, négligemment noués, retombaient à demi sur ses épaules en lourdes ondes dorées ; sa taille élégante s'assouplissait encore sous le flottant vêtement de mousseline claire et de dentelle. Elle était charmante par sa beauté sans doute, mais plus encore peut-être par son bonheur naissant. Car ses traits purs s'animaient d'une douce flamme intérieure, un sourire radieux et recueilli glissait sur ses lèvres roses, humanisant cette beauté trop parfaite.

— On ne vous voit jamais, dit-elle avec un peu d'embarras, en embrassant sa tante. Toute la journée vous êtes aux autres ; alors, je suis bien obligée de venir vous chercher de grand matin,

presque dans votre lit, tante Agnès, pour causer un peu avec vous.

Agnès devina qu'elle venait lui faire une confidence, et, tendrement, encourageant l'aveu :

— Tu as bien raison, ma chérie ; moi aussi, crois-le, je voudrais m'occuper davantage de vous deux, surtout de toi, ma grande, pouvoir lire dans ton cœur et voir s'il est heureux.

— Oh ! tante chérie, on dirait que vous devinez tout. Oui, je suis heureuse, bien heureuse, et ma joie est si grande que je ne puis la garder pour moi seule ; il me semble que je vous dois de vous la confier, pour que vous la partagiez avec moi.

— Quel est donc ce grand bonheur ? demanda lentement Mlle de Fyrmont, en attirant Yvonne tout près d'elle sur un canapé.

La jeune fille rougit, cherchant ses mots, reculant l'aveu que pourtant elle voulait faire.

— Je ne sais comment vous le dire, balbutia-t-elle ; c'est un épanouissement de joie, une révélation de bonheur que je ne soupçonnais pas : j'ai désiré bien des choses, j'ai fait bien des rêves dans mes longues années de couvent ; et ils étaient si beaux, si fantastiques que je les croyais irréalisables. Mais ce que j'éprouve, tante Agnès, est bien plus magnifique encore. Je ne me reconnais pas, je me sens une autre âme, un autre cœur, une autre vie ; il me semble que je pourrais être héroïque, que je domine le monde, que je suis forte, glorieuse, triomphante ; et c'est comme un chant de victoire, comme un enivrement. Oh ! tante Agnès, pouvez-vous me comprendre ?

Mlle de Fyrmont inclina gravement la tête.

— Oui, petite Yvonne, je te comprends.

— J'ai envie de crier ma joie, j'ai envie de chanter, j'ai envie de m'envoler, je suis légère ; je me sens hors de ce monde, de cette vie étroite et misérable. C'est vrai, je vous assure, je n'ai plus besoin de dormir ni de manger, je ne le puis plus. Je suis presque un pur esprit ! Et pourtant non, car par instant je sens trembler tous mes membres, mon bonheur m'accable, je ne puis plus me tenir debout. Je me sens pâlir et rougir tour à tour...

quand il est là, quand il me parle, acheva-t-elle très bas en cachant sur l'épaule d'Agnès son joli visage empourpré.

— Il?... demanda la jeune tante, anxieuse.

— Oui, vous comprenez, n'est-ce pas? Je l'aime tant, tant! Il est si bon, si beau, si fort... et si tendre.

— Mais qui cela? répéta Agnès avec impatience.

— Lui, vous ne devinez pas?... pas Bohémond, bien sûr, répondit timidement Yvonne, interdite par la voix ardente, presque dure, de Mlle de Fyrmont.

— Georges ou M. Richard? réponds, reprit Agnès sur le même ton.

Yvonne la regarda avec surprise.

— Richard Godefroy? Oh! non! Quelle idée!

Il y eut un long silence, contraint et angoissé.

— Alors, tu aimes Georges, reprit enfin Mlle de Fyrmont. Pauvre petite! Puisse cet amour te donner le bonheur, je le souhaite du fond de mon âme.

— Vous... vous ne croyez pas que je puisse être heureuse avec lui? demanda très bas Yvonne, tremblante, prête à pleurer.

— Je ne dis pas cela, ma chérie, répondit Agnès, très adoucie, je ne le sais pas, comment veux-tu? Il faudrait d'abord connaître le cœur de Georges, et ensuite... t'aime-t-il?

La jeune fille fit signe que oui.

— Il te l'a dit?

— Oui, hier soir; mais je l'avais senti déjà. Si vous saviez, tante Agnès, comme il était bon pour moi à Arcillac, et quelle tendresse je lisais dans ses yeux, quelle caresse il mettait dans une simple pression de main; personne ne s'en doutait, mais moi!

— Tu crois l'aimer pour toute ta vie?

— J'en suis sûre, affirma Yvonne avec fermeté.

— Et lui?

— Lui aussi!

Et, fière de son amour, elle ajouta:

— Quand on aime c'est pour toujours, c'est pour plus que la vie.

Agnès retint un léger soupir. Pourquoi enseigner à l'heureuse Yvonne son précoce désenchantement? Du reste, envisager nettement les choses lui était un réel, un extraordinaire soulagement. Dès que le nom de Georges avait passé les lèvres de sa nièce, un calme étrange avait apaisé son cœur tumultueux. « L'appréhension est pire que la souffrance, se dit Agnès, on a toujours la force pour supporter un mal précis, on n'en a point pour lutter contre des fantômes. » Avec un sang-froid qui l'étonnait, elle envisageait le mariage d'Yvonne : ce qui la préoccupait ce n'était pas son court roman vite effacé, mais l'opposition probable, certaine, des parents de Georges.

Elle comprenait maintenant la petite enquête de Mme d'Arcillac et caressant doucement les cheveux d'Yvonne :

— Alors tu voudrais l'épouser? et lui, t'en a-t-il parlé?

— Très peu... il a peur que vous ne vouliez pas.

Agnès se redressa :

— Vraiment? Il te l'a dit?

— Non, je l'ai compris.

— Eh bien, il se trompe. Ce n'est pas de moi que viendra l'obstacle. Je veux très bien ce mariage, s'il doit te rendre heureuse. Je souhaite que ses parents y consentent d'aussi bon cœur.

— Ses parents seront enchantés, je crois, tante Agnès; si vous saviez comme ils m'entouraient, me gâtaient. Mme d'Arcillac m'écrit constamment des lettres quasi-maternelles, elle me réclame toujours des pages plus longues et plus fréquentes. Je vous assure qu'elle me témoigne une extrême affection. Pourquoi s'opposerait-elle à mon bonheur qui serait en même temps le bonheur de son fils?

— Pourquoi? dit Agnès, souriant malgré elle du naïf et chaleureux plaidoyer d'Yvonne. Ah! ma pauvre petite, c'est bien simple, parce que tu n'as pas de fortune! Mais ne te désole pas, nous tâcherons d'arranger tout cela.

— Ce n'est que cela ! s'écria la jeune fille, rassérénée, vous m'aviez vraiment effrayée ! Mais nous n'avons que faire d'être riches, puisque nous nous aimons ! Nous avons des goûts simples, Georges et moi, je n'ai pas besoin de ces jolies toilettes que vous me donnez et qui me font tant de plaisir pourtant ; tout ce luxe dans lequel je vis, grâce à vous, tante chérie, ne m'est nullement nécessaire, et à Georges non plus. L'amour remplace tout, tante Agnès, puisqu'il vaut plus que tout !

Mlle de Fyrmont secouait la tête avec un sourire indulgent.

— Oui, oui, pense toujours ainsi, chère petite exaltée, nous ferons en sorte que tu aies raison. Mais ne va pas trop vite dans tes rêves, laisse-moi le temps de les rendre réalisables. Et maintenant rentre chez toi, mon cher oiseau joyeux, tu sais que je ne m'appartiens pas, j'ai vingt choses à faire avant le déjeuner.

Mais ce matin-là, « Mademoiselle » n'apporta pas aux ordres qu'elle donnait, aux décisions qu'on réclamait d'elle, la claire précision qui lui était coutumière. Elle s'embrouilla dans les menus que lui présentait le maître d'hôtel, ne répondit que de vagues paroles aux doléances de Mme de Veillegy qui désirait pour son fils une chambre plus fraîche et ne se rappela qu'à la dernière minute que le jeune Rollin des Bois devait arriver par le train de dix heures.

Lorsque, ses ordres quotidiens donnés, Agnès entra chez la marquise, elle s'était résolue à ne pas lui parler encore du désir d'Yvonne ; elle aurait craint de paraître, par une confidence prématurée, faire appel à la générosité de la vieille dame ; aussi prétendait-elle garder rigoureusement le secret jusqu'à ce qu'elle eût elle-même aplani les difficultés trop faciles à prévoir. Elle avait déjà formé son plan. Sans vouloir escompter d'avance l'immense fortune si souvent promise, elle pouvait cependant puiser dans les engagements pris le droit de disposer librement de ce qu'elle possédait déjà. Sa fortune personnelle, elle n'en avait nul besoin pour l'éducation de ses neveux, puisqu'elle

recevait régulièrement de sa tante une large subvention ; ce serait donc la dot d'Yvonne. Pour Blanche, rien ne pressait, elle était si jeune encore ! Quand son tour arriverait, les études des garçons ne seraient plus pour Agnès une charge aussi lourde, elle pourrait, à défaut de dot, constituer une pension régulière à sa nièce ; elle n'avait donc nul scrupule à favoriser aujourd'hui Yvonne et s'étonnait de faciliter sans plus d'effort sur elle-même, un mariage qui aurait dû pourtant lui être si pénible.

Richard Godefroy et Georges d'Arcillac, pressés par leurs affaires, avaient pris un train matinal et quitté le château sans voir personne, mais il était convenu qu'ils reviendraient le samedi suivant. Le soir même de ce lundi, Agnès reçut une lettre de Georges :

« J'ai commis hier une petite lâcheté, chère Agnès, disait-il, et je viens m'en accuser ; je ne vous ai pas avoué ce que je devais vous confier, et j'ai dit à une autre ce que je devais lui taire. Vous allez me juger sévèrement, mon amie, vous me trouverez faible, léger, oublieux ; je n'oublie rien pourtant, mais je n'ai pas la force de vivre sans bonheur, sans amour. Agnès, me pardonneriez-vous de sacrifier un souvenir à Yvonne, quand vous-même lui avez immolé notre rêve vivant ? J'aime votre nièce ; que voulez-vous ? elle est si belle, si douce, si délicieusement charmante et bonne, vous lui avez donné un peu de votre âme, et c'est encore vous être fidèle que d'adorer qui vous aimez. Je m'étais promis de vous dire tout cela avant de lui parler à elle ; je voulais la tenir de vous, mon amie toujours chère, avant de la tenir d'elle-même, et hier les mots se sont, malgré moi, échappés de mes lèvres. Les ai-je même prononcés ? je n'en sais plus rien, tout ce que je sais, c'est que je l'adore et qu'elle veut bien m'aimer. Ce que je sais aussi, c'est que je serais le plus malheureux des hommes si je vous offensais et si vous pouviez douter de ma profonde, fidèle et respectueuse amitié. »

Agnès lui répondit par le courrier suivant :

« Ne craignez pour moi ni peine, ni froissement, mon cher Georges. Le passé est éteint, il n'y faut plus revenir. N'oubliez pas que je suis *maman* et rien que *maman*. J'ai autrefois payé ce titre assez cher pour qu'il m'appartienne pleinement, avec ses charges, mais aussi avec ses douceurs. Ce m'en sera une très grande de voir Yvonne heureuse, car vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas? vous lui serez bon, indulgent, fidèle à toute heure de votre vie. Je vous demande cela, mon ami, il me semble que j'ai plus qu'une autre mère le droit d'exiger le parfait bonheur de mon enfant. Yvonne a en vous une foi absolue, elle est si jeune encore, si ignorante de tout, si peu préparée à la vie, il vous faudra être tout à la fois sa raison et son bonheur.

« Vous savez, car il vaut mieux aborder de suite les questions matérielles, qu'Yvonne n'est pas un *riche parti*. Elle aura en se mariant cent cinquante mille francs, environ six mille francs de revenu, car Voussages ne rapporte pas grand-chose. Ce n'est pas beaucoup, mais si vous l'aviez entendue me dire ce matin : « Quand on a l'amour, on se passe de tout! »

« Adieu, mon cher Georges, croyez qu'en attendant d'être votre tante, je reste très sincèrement votre amie.

« AGNÈS. »

## XXI

Chaque samedi soir ramena désormais Georges d'Arcillac et Dick Godefroy à Messigny; ce furent pour Yvonne et le fiancé secret de son cœur des semaines de joie sans mélange. Mais, chez Agnès, à la belle vaillance du premier moment avait succédé une insurmontable mélancolie. Était-elle jalouse? elle ne le croyait pas. Sincèrement, elle

s'interrogeait sans pouvoir se comprendre. Non, elle n'enviait pas à Yvonne ce Georges qu'autrefois elle avait aimé. Quand bien même le bonheur de sa nièce ne lui eût pas été sacré, Agnès se rendait compte qu'à aucune rivale elle n'eût aujourd'hui disputé l'amour de son ancien fiancé. Et pourtant son cœur se serrait affreusement devant cette joie où elle n'avait point part. Ce n'était pas Georges qu'elle regrettait, qu'elle aimait, c'était l'amour. Parfois, lorsque Yvonne et Georges, assis côte à côte, causaient tout bas ou se serraient furtivement la main, Mlle de Fyrmont cherchait le regard de Richard Godefroy, et quelquefois le rencontrait. Regard grave, profond et réservé, regard qui comprenait, mais voulait ne rien dire.

« Il souffre, pensait Agnès, et porte fièrement son mal, car lui aussi aime Yvonne, et peut-être sait-il mieux aimer que Georges. »

Par un bizarre revirement, elle en voulait confusément au jeune d'Arcillac, non de l'avoir oubliée, mais d'apporter à Yvonne un cœur jadis rempli d'une autre image. « Saura-t-il être fidèle cette fois ? se demandait Agnès, ou nous étions-nous trompés en croyant nous aimer ? »

Jusqu'ici, tout en favorisant discrètement les jeunes gens, elle avait évité de se trouver seule avec Georges et, par conséquent, n'avait pas eu à revenir sur les lettres qu'ils avaient échangées. Cependant, vers la fin de septembre, elle résolut de l'interroger sur les intentions de ses parents dont le silence commençait à l'inquiéter. Un dimanche donc, au sortir de l'église, elle retint le jeune homme sous un futile prétexte ; malgré sa contrariété d'abandonner Yvonne, il obéit de bonne grâce au désir de Mlle de Fyrmont.

— Vous comprenez bien qu'il s'agit d'Yvonne, dit-elle précipitamment pour prévenir tout embarras entre eux. Avez-vous parlé à votre mère ? Que pense-t-elle de ce mariage ? Vous pouvez me répondre en toute franchise. Je me doute que vous rencontrez des difficultés. Malgré leur affection pour ma nièce, vos parents rêvaient une autre belle-fille.

— Ah ! certes, ils n'en pourraient trouver de plus charmante ni d'aussi belle, s'écria Georges avec chaleur.

— Je suis de votre avis, mais ils en trouveraient aisément de plus riche.

— La fortune n'est pas le principal élément du bonheur ; d'ailleurs, Yvonne est beaucoup plus riche qu'elle ne devrait l'être en réalité. Vous êtes adorablement bonne et généreuse, Agnès, et je ne dois pas...

— Taisez-vous ! interrompit vivement la jeune fille. J'arrange les affaires de ma nièce comme je le dois et je le puis, cela me regarde uniquement ; je suis sa tutrice, il est naturel que moi seule m'en occupe.

— Vous ne voulez donc pas même que je vous remercie ? demanda Georges, humblement.

— Non, pourquoi le feriez-vous ? S'il me plaît de faire un cadeau à ma nièce, c'est affaire entre elle et moi. Mais, il ne s'agit pas de cela, reprit-elle plus doucement, voyant l'embarras peiné du jeune homme. Je vous demandais l'opinion de vos parents. S'opposent-ils nettement à ce mariage ?

— Oh ! non, ils hésitent seulement ; vous avez deviné juste, ils auraient voulu me voir épouser quelque richissime laideron ; ils ont eu à souffrir d'une existence étroite et ont toujours désiré pour moi la large aisance qui leur a manqué. Mais, certes, avec la dot que vous faites à Yvonne, leurs inquiétudes d'avenir sont écartées ; il faut seulement leur laisser le temps de souffler sur leurs vaines chimères. Au fond, ils sont ravis, j'en suis certain, et c'est vous, chère Agnès, qui avez fait tomber tous les obstacles.

Elle eut un geste de protestation.

— Non, poursuivit-il avec une nuance d'amertume, j'ai compris et ne vous dirai rien que vous ne vouliez entendre. Je veux seulement vous jurer de consacrer toutes mes forces, toute mon âme, toute ma vie au bonheur d'Yvonne. Je vous la dois deux fois, Agnès, et je ne l'oublierai pas.

La jeune fille lui tendit silencieusement la main,

et tous deux, pressant le pas, rejoignirent le groupe qui les précédait. Maintenant qu'elle savait que la dot d'Yvonne suffirait aux exigences des d'Arcillac, — car elle croyait à l'exactitude des paroles de Georges, — Agnès n'avait plus aucun motif pour cacher à la marquise le pur roman qui se déroulait sous son toit.

Mais, dès les premiers mots, Mme de Saint-Cerneau l'interrompit avec une vivacité extrême :

— Comment, Yvonne veut se marier? Mais vous ne lui avez donc pas dit qu'elle ne retournerait pas au couvent, que je la prenais avec moi, avec vous, que ma maison serait la sienne? Elle ne se doute pas de la vie que nous lui préparions. Jolie comme elle l'est, élégante et mondaine, elle aurait un succès fou. Il est inadmissible qu'elle rejette, sans même la connaître, la brillante existence que nous lui offrons, et cela pour épouser le jeune d'Arcillac. En vérité, Agnès, je ne puis le comprendre.

— Mais ma tante, elle l'aime et elle en est aimée. Le luxe n'éblouit pas Yvonne, répliqua calmement Agnès.

— Et vous prêtez les mains à une pareille folie? poursuivit la marquise sans l'écouter. Croyez-moi, Yvonne ne tardera pas à la regretter quand il lui faudra habiter un mauvais petit appartement sous les toits, faire ses chapeaux et compter son linge. Elle se souviendra alors des mois trop courts passés auprès de nous, dans un confort qu'elle n'aura plus... Dans son intérêt, vous devez vous opposer à ce caprice.

— Ce n'est pas un caprice, ma tante, je vous assure qu'elle aime Georges et de toutes ses forces.

— Quand même ce serait un véritable amour! L'amour passe, croyez-moi, Agnès, et il vous faut empêcher ce mariage. Allons, promettez-le-moi.

La jeune fille baissa la tête.

— Je ne le puis pas, dit-elle tout bas.

— Et pourquoi? répliqua vivement la vieille dame.

— Parce que je l'ai approuvé déjà.

— Vous vous êtes trompée, voilà tout, vous jugez mieux les choses à présent; vous voyez comme moi que c'est un crime d'étouffer dans la plus étroite médiocrité, dans les soucis mesquins d'un ménage sans fortune, cette ravissante, cette radieuse Yvonne.

— Je ne puis pas, répéta péniblement Agnès, je ne puis absolument pas m'opposer à ce mariage.

— Pourquoi encore une fois? insista la marquise.

— Eh bien! dit tout à coup Mlle de Fyrmont, parce que Georges autrefois fut mon fiancé et que si je m'opposais aujourd'hui à son amour pour Yvonne, il pourrait l'attribuer à un sentiment de jalousie.

— Il a été votre fiancé, dit Mme de Saint-Cerneau, subitement calmée; pourquoi, chère enfant, ne l'avez-vous pas épousé?

— C'était au moment de la mort de ma sœur. D'autres devoirs, plus impérieux, se sont emparés de moi... balbutia la jeune fille.

— Oui... je comprends, fit lentement la marquise. Mais c'est fini, maintenant? vous ne souffrez pas de le voir en aimer une autre?

Agnès rougit, froissée d'une telle question.

— Je suis une vieille fille qui ne s'intéresse plus qu'au bonheur d'autrui, répondit-elle avec un peu de raideur.

— Bien vrai? fit Mme de Saint-Cerneau avec un sourire indulgent. Alors, ma chère petite, nous allons arranger celui de nos amoureux. Je ne veux pas que cette jolie Yvonne soit trop mal attifée, ce serait un crime de lèse-beauté, aussi je mettrai mon souvenir dans son contrat. Vous ne m'en voudrez pas, mon héritière, il vous restera plus de millions que vous n'en souhaitez!...

— Oh! ma tante, ma tante! protesta Agnès, que ces allusions directes mettaient au supplice. Je vous en prie, ne parlez pas de moi, cela me gêne tant qu'il m'est impossible de vous remercier; mais je vous suis tellement reconnaissante de ce que vous voulez faire pour Yvonne!

Emportée par un de ces élans qui la rendaient

si séduisante en dépit de tout, la marquise continua :

— Cela vous fait plaisir, chère enfant? Alors j'en suis bien récompensée. Nous traiterons Blanche de même, bien entendu, mais j'espère qu'elle ne sera pas aussi pressée de nous quitter, celle-là! J'y pense, ma petite Agnès, si nous la gardions tout de suite? Êtes-vous contente? oui. Oh! naturellement, je me charge du trousseau d'Yvonne. Ne me remerciez pas, cela m'amusera énormément de m'en occuper avec vous. Maintenant, dites-moi donc, quand vos jeunes neveux doivent-ils rentrer au collège?

— Le 7 octobre, ma tante.

— Bien; ils sont à Voussagès, m'avez-vous dit? télégraphiez-leur de boucler leurs malles et d'arriver bien vite. Ils passeront ici, en famille, leur dernière semaine de vacances.

— Oh! que vous êtes bonne! s'écria Mlle de Fyrmont, plus touchée de cette invitation que des dons magnifiques généreusement offerts.

— Je voudrais que vous soyez heureuse, Agnès, je crains de ne pouvoir jamais vous rendre le bien que vous m'avez fait, mon enfant. Non, ne protestez pas; vous ne savez pas combien de bonheurs j'ai follement brisés... le mien d'abord... d'autres ensuite... Il me semble que je suis redevable envers la destinée; je voudrais faire le bonheur de quelqu'un, être la fée bienfaisante, même d'un inconnu, si je ne puis faire du bien à ceux que j'aime. Au fond de votre cœur, Agnès, vous avez dû quelquefois me détester, car j'ai changé votre destin.

— Vous l'avez transformé, chère tante, heureusement transformé dans un moment, certes, où il en avait grand besoin. Vous avez été pour moi cette fée bienfaisante dont vous parliez...

— Est-ce vrai? Je donne ce que je peux, ce que j'ai, un peu de tendresse et beaucoup d'argent; ma phrase vous choque, elle est exacte pourtant. Je suis plus avare de mon cœur que de ma fortune; mon cœur n'est pas riche, lui, il n'a que vous à aimer, ma chérie, vous et... des souvenirs ou des fantômes. J'ai de l'amitié pour le baron

d'Haragnes, je supporte les Veillegys; j'ai, à des degrés divers, de la pitié ou de la sympathie pour quelques personnes; je m'intéresse affectueusement, à cause de vous, à vos nièces et à vos neveux... c'est tout.

— Et Dick Godefroy? hasarda la jeune fille.

— Ne me parlez pas de lui! je ne sais pas! murmura la vieille dame.

Pourtant elle continua avec agitation :

— Tantôt il m'attire et tantôt me déplaît : je ne sais pas... Oui, sans doute, je l'aime, lui, mais il ne m'aime pas. Agnès, mon enfant, je suis une pauvre femme bien malheureuse!

Si habituée que fût la jeune fille à des conversations de ce genre, contradictoires et passionnées, celle-ci lui fit une réelle impression. Il n'était que trop évident que la marquise souffrait. Ses yeux creusés, les petites rides qui s'échappaient en rayons des coins abaissés de sa bouche et sillonnaient ses joues amaigries, attestaient éloquentement le chagrin ou la maladie plus encore que l'âge.

Malgré les prières d'Agnès, la marquise refusait obstinément de consulter un médecin.

— Oui, je change, je le sais bien, je connais mon mal, les médecins n'y peuvent rien. J'ai soixante-seize ans et d'autres misères plus graves et plus douloureuses, disait-elle. Car depuis quelques mois, elle avait brusquement renoncé à se rajeunir et supprimé les persistantes coquetteries auxquelles jusque-là elle restait si fidèle.

Dans les premiers jours d'octobre, Agnès reçut la demande officielle de la main d'Yvonne. Si discrètement que Georges eût fait pressentir à ses parents les bienveillantes intentions de la marquise, ils avaient compris qu'Yvonne devenait un beau parti et, déjà à demi décidés par la dot que lui constituait Agnès, ils n'avaient plus tardé à ouvrir les bras à la femme choisie par leur fils. Aussi, pressé par le désir des jeunes gens, le mariage fut-il fixé au commencement de décembre.

## XXII

Depuis son retour à Paris, Mme de Saint-Cerneau s'occupait avec une activité fébrile des préparatifs du mariage. Elle, qui se déchargeait sur Agnès de la direction de sa propre maison, veillait elle-même aux moindres détails du trousseau. Elle accompagnait Yvonne chez les couturières, les modistes et les fourreurs; présidait à toutes les emplettes, dirigeait son choix. Avec les fiancés, elle avait visité d'innombrables appartements, elle avait pris des mesures pour le mobilier et fureté chez les antiquaires. Et, maintenant que le grand jour approchait, elle avait de longs pourparlers avec le curé de Chaillot, le fleuriste, le maître de chapelle. Rollin des Bois, très agité, faisait étudier sa grande marche nuptiale inédite, par les chœurs de l'Opéra.

Le 15, avant-veille du mariage, la marquise devait donner une grande soirée de contrat, précédée d'un dîner de cinquante couverts. Il fallait aussi y songer, de même qu'au lunch qui suivrait la cérémonie. Aussi, à tout instant, réclamait-elle le secours d'Agnès. En vain, la jeune fille suppliait sa tante de ne point excéder ses forces; elle était effrayée des réactions qui suivaient trop souvent ces journées fiévreuses.

— Bah! répondait la marquise, avec de brusques retours de mélancolie, mieux vaut agir que penser.

— Mais vous abusez de vos forces, vous vous rendrez malade.

— Eh bien! quand je serai au bout de mes forces, la lutte sera finie, ma petite, je vous dirai adieu, et il ne faudra pas me plaindre.

— Vous partiriez donc sans un regret? demanda un jour Agnès.

— Oh non! je mourrai, hélas, comme j'ai vécu,

avec un immense, un éternel regret. Mais ce n'est pas la vie que je regretterai. Je l'ai beaucoup aimée, autrefois; à présent, et depuis longtemps, elle m'est une lourde charge. Sans vous, chère petite, sans un tenace et impossible espoir, comment l'aurais-je supportée?

— Un espoir? murmura timidement Agnès.

— Oui... vous ne pouvez comprendre, mon enfant; peut-être un jour... plus tard... vous expliquerai-je. A présent, c'est à Yvonne qu'il faut songer, à ceux qui sont heureux... Ah! j'ai oublié d'indiquer le chiffre à graver sur le nécessaire de voyage. Un chiffre Louis XV très simple, avec la couronne, n'est-ce pas? c'est ce qu'il y a de mieux. Vous tenez toujours au grand voile de tulle pour Yvonne? Elle aussi le préfère à la mantille de dentelle. C'est joli, je suis de votre avis; mais cela cachera un peu notre ravissante mariée et c'est vraiment dommage.

Cette agitation ne laissait pas que d'inquiéter Agnès. Il devenait évident que la marquise ne se soutenait plus que par les nerfs; elle ne mangeait pas, dormait mal, maigrissait à vue d'œil, et devenait plus mobile et impressionnable que jamais.

— Elle sera déséquilibrée jusqu'à son dernier soupir, déclarait le comte de Montgratien, sans qu'Agnès lui demandât son avis.

Au baron d'Haragnes qui aimait sa tante, ou à Richard Godefroy, la jeune fille eût volontiers confié ses inquiétudes, mais à eux seulement, car pour rien au monde elle n'eût voulu troubler le ravissement des fiancés, ni la joyeuse sérénité de Blanche. Par malheur, le baron se trouvait retenu en province par un parent malade, et les visites du jeune Américain se faisaient rares et courtes depuis le retour de Messigny. La marquise pourtant insistait pour le retenir; Agnès n'osait le faire, car elle attribuait aux fiançailles d'Yvonne ce changement d'attitude, et un délicat scrupule d'avoir pénétré le triste secret de Richard la rendait avec lui d'une extrême réserve. Ainsi la cordialité amicale, presque familière, de leurs rapports, s'était peu à peu refroidie. Et Mlle de

Fyrmont, qui en éprouvait une peine réelle, cherchait vainement l'occasion de revenir à la relative intimité d'autrefois.

Ce soir-là, Dick était invité à dîner. Agnès le rejoignit à la porte du salon :

— N'entrez pas, voulez-vous ? lui dit-elle ; il faut être généreux pour nos fiancés ; du reste, ils traitent raisonnablement d'austères questions de papiers et de formalités. Voulez-vous que, pour un quart d'heure, nous entrions ici ?

— Bien volontiers, répondit le jeune homme en la suivant dans un petit salon où brûlait une seule lampe... Mais je ne voudrais pas, mademoiselle Agnès, vous retenir auprès de moi si votre présence est nécessaire ailleurs.

La jeune fille secoua la tête.

— Elle n'est nécessaire nulle part, pas même utile en ce moment.

— Mais partout elle est agréable ; jamais cependant autant qu'ici.

Stupéfaite de ce compliment inattendu, Agnès regarda l'Américain. Son visage était grave et sur ses lèvres sérieuses ne se jouait pas le sourire banal ou aimable qui accompagne une parole gracieuse.

— Si vraiment vous le pensez, reprit-elle lentement, pourquoi venez-vous si rarement ? Oui, je sais, vous êtes très occupé... vous n'avez pas le temps.

— Ai-je dit cela ? interrompit le jeune homme, cela m'étonnerait ?

— Non, vous ne l'avez pas dit, mais je prévenais la facile excuse. Vous avez d'autres raisons pour vous éloigner de nous ; peut-être même éprouvez-vous ici quelque froissement ou quelque peine... Mais, poursuivit-elle, hésitante et gênée par le silence de Richard, il ne faut pas oublier que vous y trouvez aussi des sympathies sincères, des amitiés même qui vous attendent et vous regrettent.

— De qui voulez-vous parler ? demanda le jeune homme avec une vivacité qui déconcerta Mlle de Fyrmont.

— Mais... de Mme de Saint-Cerneau, de moi... de tout le monde.

Elle se reprochait maintenant sa maladresse. Sans le vouloir, elle avait été cruelle, puisque la seule affection qui fût précieuse à Dick, celle d'Yvonne, elle ne pouvait lui en parler. Et encore, ce n'était pas d'amitié seulement qu'il était avide.

L'attitude de Richard la confirmait dans son impression. Silencieux et absorbé, le jeune homme semblait avoir oublié sa présence. Il retournait machinalement entre ses doigts un bibelot pris au hasard sur la cheminée. Une légère irritation gagnait Agnès ; contre elle, contre lui, elle ne savait pas au juste. Elle se leva, prête à sortir.

— Ne partez pas, dit l'Américain : vous venez de me parler de votre amitié, mademoiselle Agnès ; alors, venez ici et causons comme autrefois, l'été passé, vous rappelez-vous, quand nous faisons ensemble de la musique ou que nous nous attardions après le dîner, seuls, à l'ombre des palmiers, loin de la table des joueurs ?

— Je me rappelle, dit gravement Agnès, son énervement tout à coup dissipé.

— De quoi parlions-nous ? Je ne sais plus, je me souviens moins de nos paroles que de mes pensées.

— Elles n'étaient donc pas d'accord ? suggéra Mlle de Fyrmont, s'efforçant de mettre une malice dans sa voix qui s'adoucissait.

Toujours grave, Dick répondit :

— Et vous, mademoiselle Agnès, dites-vous toujours tout ce que vous pensez ? Même à votre ami ?

— Si c'est un reproche, je le mérite ; vous avez raison. Il y a tant de choses que je voudrais, que peut-être je devrais vous dire ; j'y pense, j'hésite, je calcule, je me décide enfin quand vous n'êtes pas là, et dès que je vous vois, je dis n'importe quoi, mais assurément pas ce qui me préoccupe.

— Dites-le, demanda simplement Richard en se penchant vers elle.

Agnès sentit passer en elle un frisson délicieux, qui n'était point de circonstance. Son cœur frémit comme s'il frôlait l'amour ; quelle folie ! Le regard

droit et ferme de Richard cherchait ses yeux ; son beau visage bruni que coupait la forte moustache blonde se tendait vers le sien, attentif et sérieux.

— Dites-le-moi, répéta-t-il en prenant la main d'Agnès et la serrant fortement, comme pour lui communiquer sa propre énergie.

— C'est que, balbutia-t-elle, en vérité, je ne sais si je dois. Il s'agit d'un secret qui ne m'appartient pas, d'une idée, peut-être folle... sûrement folle. Oh ! sûrement, je le sens à présent au moment de la formuler. Non, je suis absurde ; mettez que je n'ai rien dit...

— C'est impossible, répondit le jeune homme avec une douce fermeté ; il faut parler, pour vous, pour moi, pour... l'autre.

— Ce n'est pas Yvonne ! murmura précipitamment Agnès, songeant tout à coup à quelle méprise elle prêtait.

— Naturellement, fit Dick, c'est... ?

— C'est la marquise. Vous n'êtes pas un étranger pour elle, n'est-ce pas ? Vous lui tenez par quelque lien secret. J'ai pensé... c'est une folie, je vous le disais bien... mais il faut au moins vous l'expliquer, pour que vous me compreniez...

— Je vous comprends, mademoiselle Agnès, interrompit Richard de sa grave voix douce, et je vous remercie d'avoir eu, dans votre doute, cette confiance en moi.

Mlle de Fyrmont le regarda, interdite. Se reprenant bientôt :

— Ce n'est donc pas le hasard qui vous a conduit dans cette maison ? demanda-t-elle, hésitante ?

— Le hasard m'a servi, mais je l'ai beaucoup guidé.

— Qui êtes-vous donc, monsieur Richard ?

— Je suis un peu votre cousin, Agnès, dit-il avec tant de tendresse contenue dans sa voix que la jeune fille n'éprouva qu'une profonde douceur à s'entendre ainsi appeler par son nom.

— Je vais vous raconter tout ce que je sais de mon histoire, continua-t-il, voyant que, trop émue, elle ne répondait pas à ce premier aveu. C'est mon

secret, je vous le confie, certain que jamais, à personne, vous n'en direz un seul mot.

— Jamais, contre votre volonté.

— Pour le moment, il m'importe extrêmement que personne n'en sache rien, dit fermement Richard.

Et s'asseyant en face de la jeune fille, il commença :

— Vous l'avez deviné, je suis le petit-fils de Mme de Saint-Cerneau.

— Et vous avez le triste courage de le lui cacher, s'écria Agnès d'un ton de reproche.

— Oui, reprit l'étranger en la regardant gravement ; je ne puis pas, je ne dois pas le dire encore... Si, depuis quelques mois, je me suis attaché à votre tante, je n'avais pu jusque-là songer à elle avec sympathie... J'ai aimé mon grand-père de toutes les forces de mon cœur, et ne pouvais me défendre d'une rancune contre celle qui l'avait fait souffrir.

— Vous ne connaissiez peut-être pas toutes les circonstances ? hasarda Agnès.

— Je les connaissais très bien. Mon grand-père lui-même a tenu à me les apprendre et je vous jure qu'il ne s'excusait pas pour accabler les autres. Il était puni, me disait-il, d'avoir fait, pour réparer des folies de jeunesse, un mariage d'argent. C'était pour son nom et pour sa couronne que le richissime commerçant qu'était M. Ledrais lui avait donné sa fille. Mais lui, pourtant, aimait sa jeune femme pour sa beauté et pour sa grâce ; il aimait jusqu'à ses défauts, car elle était originale et fantasque. C'est même par cette originalité qu'il a toujours cherché à l'excuser. Ils voyagèrent avec leurs deux enfants : un fils et une fille. Partout où ils passaient, ils menaient grand train. En voyant ruiseler l'or entre les mains de sa femme, mon grand-père fut repris de ses passions de jeunesse. Il jouait et perdait beaucoup ; il perdit tellement, parait-il, qu'un jour sa femme lui fit une scène terrible : ce n'était sans doute pas la première. Ils échangèrent des mots irréparables. La marquise coupa les vivres à son mari. Celui-ci, mortelle-

ment froissé d'être ainsi traité en enfant, jura de travailler et de ne rien devoir qu'à lui-même... C'était beau et courageux, mais c'était difficile. Il l'avait épousée pour son argent, elle l'avait épousé pour son titre; ils durent se le rappeler cruellement dans ce moment de violence. Bref, ils se séparèrent. Le père garda le fils et travailla comme il l'avait juré. La mère rentra en France en emmenant sa fille. Ni les uns, ni les autres, ne se sont jamais revus. Pourtant, mon grand-père et mon père voulaient tous deux revenir en Europe tenter un rapprochement suprême, longtemps après, quand les colères furent apaisées. Ils ont su par les journaux le mariage et la mort de leur fille et de leur sœur. Mais ils avaient à faire leur vie, et ce fut rude et pénible; mon grand-père n'était point libre de quitter, pour des mois, la maison de commerce où il était employé. Mon père faisait ses études d'ingénieur. Il se maria très jeune et fut englobé par la famille de ma mère dans la vaste exploitation qui déjà commençait à prospérer, au Pérou. Son rêve était de venir en France avec moi. Il aurait voulu revoir sa mère, l'approcher, la connaître et, si le souvenir du fils si légèrement abandonné n'était pas mort en elle, peut-être lui révéler son nom...

— Oh! faites-vous connaître, alors, supplia ardemment Agnès; elle vous aime, elle vous pleure, j'en suis sûre, je le sais.

— Peut-être? dit Richard. Pourtant, ne me jugez ni rancunier, ni cruel si je réserve encore cette révélation; personne au monde ne doit soupçonner quels liens m'attachent à votre tante. J'ai votre parole, mademoiselle Agnès! Mais rassurez-vous, je vous garantis que bientôt je lui dirai moi-même tout ce qui l'intéresse; bientôt, dans quelques semaines, dans un mois peut-être!

— Pourquoi pas tout de suite! soupira la jeune fille, n'osant donner à sa phrase le sens précis d'une interrogation.

L'Américain, du reste, n'y voulait point répondre, car il dit en se levant pour s'adosser à la cheminée:

— Vous savez succinctement toute mon histoire, mademoiselle Agnès. Suivant le désir de mon père, je suis venu en Europe, et comme j'avais l'éducation et la fortune nécessaires, je comptais bien parvenir plus ou moins vite, même sous mon nom de Godefroy, à pénétrer chez Mme de Saint-Cerneau. Sur le paquebot, la chance m'a mis en rapport avec une de ses connaissances, Mrs. Needer, qui m'a présenté ici.

— Dès le premier soir, ma tante vous a aimé, vous souvenez-vous?

— Oui, je me souviens très nettement de cette première soirée. C'est à vous d'abord, mademoiselle Agnès, que j'ai été nommé, et c'est vous qui m'avez présenté à votre tante.

— Comme je voudrais vous y conduire encore!

— Attendez! Bientôt, vous dis-je, elle connaîtra mon origine. Mais jusqu'à ce que je vous rende votre liberté, mademoiselle Agnès, mon secret n'appartient qu'à moi... Si je vous l'ai dit, continua-t-il la voix moins ferme, c'est qu'à votre question je ne voulais pas mentir; si graves que fussent mes motifs, il m'en coûtait de vous tromper, vous, même passivement. Et puis vous avez eu confiance en moi, et cette confiance a descellé mes lèvres. À présent que vous me connaissez mieux, me l'accorderez-vous encore?

— Oui, dit Agnès gravement.

— Alors, attendez sans impatience que je cède à vos désirs. Ils sont les miens aussi, je vous l'affirme; il y a longtemps que je soupçonne chez Mme de Saint-Cerneau...

— Dites donc: ma grand'mère, pria Mlle de Fyrmont.

— Chez ma grand'mère, prononça docilement Richard, une pensée douloureuse et inquiète toujours tendue vers quelque mystérieux espoir.

— Vers vous, vers votre père... si vous saviez avec quelle ardeur chaque jour elle suit tous les journaux américains, y cherchant vainement quelque indication... Et sa tristesse à certaines heures...

La porte s'ouvrit brusquement, jetant un flot de

lumière dans le petit salon faiblement éclairé.

— Ah ! vous êtes là, s'écria la voix joyeuse de Blanche. Je vous cherchais partout. Il ne manque plus que vous au salon ! Mme de Saint-Cerneau a fait dire qu'elle ne viendrait pas à table ce soir ; elle est un peu souffrante.

— Elle l'est bien souvent depuis quelque temps, fit observer Agnès en regardant Richard ; je ne suis pas rassurée sur sa santé. Elle se fatigue énormément, ne se soutient que par les nerfs et tombera tout à coup...

— Ces natures-là sont les plus fortes, dit Richard : il ne faut pas exagérer vos craintes...

— Venez vite, appela Blanche, les précédant vers le grand salon, où les attendaient cinq au six personnes.

### XXIII

— Eh bien ! comment la trouvez-vous ? demanda Mlle de Fyrmont, suivant le médecin hors de la chambre où flottait une violente odeur d'éther.

— C'est une angine, comme je vous l'ai dit, mademoiselle, répondit le docteur Servroux ; ce n'est pas très grave en soi, et j'espère que nous pourrons éviter toute complication. L'âge de la malade exige une extrême prudence dans les remèdes à employer, mais le fond du tempérament est excellent...

— Cette fièvre si forte ne vous inquiète pas ?

— La quinine l'apaisera...

— Enfin, docteur, vous ne croyez pas à un danger immédiat ?

— Mais non, mais non. D'ailleurs, pour vous tranquiliser, je reviendrai ce soir vers dix heures.

Malgré le calme affecté du médecin, Agnès ne se sentait nullement rassurée, et elle lui proposa une consultation.

— Oh ! si vous le voulez, rien n'est plus facile, j'amènerai ce soir un de mes confrères...

Il cita deux ou trois noms célèbres et guida le choix de la jeune fille. Dès qu'il se fut éloigné, avant même de retourner auprès de sa tante, Agnès courut dans sa chambre et, tout en répondant hâtivement aux anxieuses questions de ses nièces, écrivit à Richard une carte-télégramme.

« Mon ami, disait-elle, venez tout de suite, je vous en prie. Le médecin sort d'ici, je l'ai fait venir d'autorité, malgré ma tante qui ne voulait pas le voir. Elle a une angine, le mot n'est pas effrayant, pourtant je me sens oppressée comme à l'approche d'un grand danger. J'ai peur ! Venez vite, vous qui pouvez, au moins, lui donner la joie. Elle ne se plaint pas, mais sa fièvre est ardente et, d'heure en heure, son visage s'altère davantage. Je vous attends, venez !

« Agnès DE FYRMONT. »

— Mais enfin, demanda timidement Yvonne, confuse de penser, en ce triste moment, à son bonheur menacé, ce n'est pas très sérieux, ce n'est qu'une petite maladie de quelques jours, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'espère, balbutia Agnès, comprenant l'anxiété de sa nièce.

— Croyez-vous que, dans huit jours, elle sera remise ? demanda Blanche plus hardiment, pour venir en aide à sa sœur.

— Dans huit jours ? c'est bien tôt...

— Et le mariage d'Yvonne ? faudra-t-il le retarder ? insista-t-elle encore.

— Je ne sais pas, mes pauvres petites, je ne puis pas le savoir, répondit Agnès avec une légère impatience, en se levant, son petit bleu à la main. Tiens, Blanche, fais porter de suite ce billet à la poste, je retourne chez ma tante.

Les yeux fermés, la figure très rouge d'une chaleur brûlante et sèche, la marquise gisait, accablée, dans son grand lit somptueux. Elle ne fit pas un mouvement lorsque, sur la pointe des pieds, Agnès s'approcha d'elle. Une respiration courte et sifflante passait comme un gémissement sur ses

lèvres froissées par mille petits plis décolorés. En dépit des rassurantes affirmations du médecin, Agnès ne pouvait la regarder sans que les pires appréhensions vinssent étouffer son cœur. Avec une tendresse avivée par l'inquiétude, elle se pencha sur la main, encore chargée de bagues, qui froissait le drap brodé d'un mouvement régulier et machinal. Elle la baisa si doucement que la malade ne parut pas s'en apercevoir. Alors Agnès s'assit au pied du lit et, sans quitter des yeux le cher visage rouge de fièvre, elle laissa couler sa pensée. De toute la journée, elle n'avait pas encore eu le loisir de se reprendre. Tant de choses, depuis quelques jours, sollicitaient ses réflexions. Quelles que fussent ses préoccupations actuelles, Mlle de Fyrmont ne pouvait chasser de son souvenir les révélations de Richard. Les moindres détails de cette conversation, les gestes et les intonations du jeune homme, ses regards, autant que ses paroles, hantaient l'esprit d'Agnès avec une étrange persistance; même en cet instant, en face de sa tante, c'était encore à Richard qu'elle pensait, lui qu'elle appelait de tous ses vœux comme s'il eût pu conjurer le péril. Il lui semblait que, lui présent, toutes ses alarmes se dissiperait.

« Pourquoi pas ? se disait-elle. Dieu sait quelle est la part de la douleur morale dans cette maladie de ma tante ? Une simple angine n'accable pas à ce point. Cette terrible fièvre est faite des tourments de son cœur, de l'angoissant regret qui la torture depuis si longtemps. Je voyais venir cette crise, je la pressentais. Peu importe le nom médical qu'on lui donne. C'est l'âme surtout qui est atteinte ; en adoucissant sa peine, en la guérissant, nous guérirons aussi ce pauvre corps malade. Pourvu que Dick (dans le secret de sa pensée, elle l'appelait Dick ou Richard tout court), pourvu que Dick consente à lui révéler son secret ! Quel grave motif peut donc le retenir ? »

Depuis trois jours qu'elle avait reçu ses confidences, Agnès cherchait en vain quel pouvait être ce mystérieux obstacle. Dick voulait-il encore étudier la marquise ? Non content de ce qu'il avait

vu et des affirmations d'Agnès, prétendait-il soumettre sa grand'mère à quelque définitive épreuve? Cela paraissait bien inutilement cruel. Mille détails, pour celui qui savait, trahissaient les regrets et l'irréductible espoir de Mme de Saint-Cerneau. Ce matin encore, déjà frappée par la maladie, elle avait exigé, avec une obstination qui avait son éloquence, que les journaux américains lui fussent remis; elle avait tenté de les parcourir et ses forces la trahissant, elle avait voulu du moins les garder sur son lit, marquant bien qu'elle ne renonçait pas à les lire. Agnès se promettait de faire remarquer ce détail à Richard. Mais était-ce bien parce qu'il doutait des sentiments de sa grand'mère qu'il tardait ainsi à se faire reconnaître? Une autre supposition s'était présentée à l'esprit de la jeune fille. Les soucis d'argent, les précises questions d'intérêt pécuniaire avaient trop lourdement pesé sur sa jeune vie, elle avait vu de trop près la place que tiennent, au fond de presque tout, les calculs d'ordre matériel pour ne s'être pas demandé si, là encore, il ne fallait pas les chercher. Certes, il était de l'intérêt du jeune homme de se faire reconnaître, d'un intérêt même absolument contraire à celui d'Agnès. Mais elle ne voulait pas se permettre ce retour sur son avenir; elle se demandait si Richard, en se taisant, n'obéissait pas à un sentiment de délicate tendresse; il connaissait les généreuses intentions de la marquise pour Yvonne, il voulait les lui laisser réaliser avant d'éveiller dans le cœur de l'aïeule un légitime et probablement exclusif amour. Et Agnès s'attendrissait de reconnaissance pour ce discret témoignage d'un amour malheureux. Elle ne se reconnaissait pas le droit de diminuer le bonheur d'Yvonne, de le compromettre. Elle connaissait, hélas, par expérience, les parents de Georges: si Yvonne leur apparaissait tout à coup dépouillée du cadeau princier de la marquise, quel accueil feraient-ils à la pauvre fiancée? Pourtant un triste pressentiment lui disait que les jours de sa tante étaient comptés, que la joie devait se presser, si elle voulait l'atteindre encore.

La malade entr'ouvrit les yeux et, voyant Agnès à son chevet, s'efforça de sourire.

— Toujours là, ma petite Agnès ? vous devez vous ennuyer ! Enfin... j'espère que ce ne sera pas long.

— Quelques jours seulement, chère tante ; le médecin m'a dit que vous n'aviez qu'une angine bénigne. Vous vous êtes trop fatiguée tous ces temps-ci, il était inévitable que vous vous en ressentiez... Mais un peu de repos vous fera le plus grand bien. Je vais vous donner votre potion.

— Si vous voulez ! vous me ferez servir de l'orangeade, la fièvre m'altère... Parlez-moi, chère enfant, vous ne me fatiguez pas. Avez-vous prévenu Richard que j'étais malade ? Il faudra le lui dire, et vous m'avertirez quand il sera ici. Maintenant, parlez-moi des autres.

Agnès obéit, elle raconta les petits événements de la journée, comme elle le faisait d'habitude, chaque matin, mais bien vite elle s'aperçut que sa tante était retombée dans un lourd assoupissement et ne l'entendait plus. Aussi put-elle sans scrupule céder sa place à la femme de chambre qui, une heure plus tard, vint lui dire que Richard Godefroy demandait à lui parler.

Après une brève poignée de main, elle conduisit le jeune homme dans le petit salon où ils avaient causé trois jours auparavant et lui raconta comment le mal qu'elle redoutait venait de terrasser brusquement la marquise.

— Vous jugerez vous-même de son état, car elle désire vous voir. Le docteur est trop calme, trop rassurant de parti pris, son visible optimisme m'inquiète plus qu'il ne me rassure. Je suis horriblement tourmentée ; oh ! je vous en prie, monsieur Richard, n'attendez plus, dites-lui les paroles de joie, ce seront peut-être aussi des paroles de vie. Le chagrin la tue ; ses espérances toujours déçues et qui ne veulent pas mourir, voilà ce qui la ronge et la mine. Quelles que soient vos raisons pour retarder votre aveu, vous ne devez pas oublier qu'il s'agit de votre grand'mère et qu'elle vous aime !

— Je n'oublie rien, mademoiselle Agnès, et je ferai tous mes efforts pour hâter l'heure où je pourrai lui livrer mon secret.

— Cela dépend donc de vous? demanda la jeune fille.

Mais il ne répondit pas et, changeant de conversation, parla le premier du mariage d'Yvonne.

— Qu'allez-vous faire? Ajourner la cérémonie, c'est s'exposer à un retard indéterminé dont s'accommoderont fort mal les fiancés; d'autres part, il est difficile de célébrer un événement de cette importance pendant que votre tante est malade, d'autant plus qu'elle doit signer au contrat; rien n'a encore été fait sans doute.

— Evidemment non, répondit Agnès, gênée d'aborder cette question avec Dick à présent qu'elle comprenait en quoi cela l'intéressait.

— C'est dommage, si la maladie se prolonge, ou ne peut pourtant faire attendre votre nièce indéfiniment.

Le ton ferme et détaché du jeune homme surprit Agnès qui admira sa force d'âme autant que sa délicate générosité. Elle oubliait qu'elle-même avait, cinq ans auparavant, imposé silence à son cœur et porté sa croix le sourire aux lèvres. Inconsciemment, elle se plaisait à envelopper Richard d'une auréole d'héroïsme et éprouvait une orgueilleuse et mélancolique joie à lui découvrir, chaque jour, quelque vertu nouvelle.

— Vous avez raison, que faire? dit-elle lentement, en cherchant à lire dans les clairs yeux gris la pensée secrète du jeune homme. Mais le regard calme et ferme ne trahissait rien de l'impression intérieure. Je ne puis en ce moment parler à ma tante du mariage d'Yvonne, ce serait non seulement d'un inconvenant égoïsme, mais encore complètement inutile. Vous ne savez pas comme elle est abattue par la fièvre, je me demande si elle a la force de diriger sa pensée. Venez la voir, elle le désire, et si vous voulez que je m'éloigne faites-moi un signe.

— Non, je ne lui dirai rien aujourd'hui. D'après ce que vous me dites, elle n'est d'ailleurs pas en

état de m'entendre. Toute émotion lui serait mauvaise.

— Croyez-vous que la joie puisse jamais être nuisible? demanda vivement Agnès.

— Je ne voudrais pas, en tout cas, en courir le risque. Laissez-moi donc faire, ma défiante amie!

Un souffle heureux passa sur Agnès, allégeant pour un instant son inquiétude. La voix de Richard s'était singulièrement adoucie pour sa dernière phrase. Il se leva et suivit la jeune fille auprès de Mme de Saint-Cerneau.

Elle le reconnut et lui tendit la main, mais elle avait réuni toutes ses forces pour ce simple geste, et elle retomba dans l'engourdissement dont elle ne sortait guère depuis le matin et qui effrayait Agnès.

Dick s'éloigna du lit.

— A quelle heure reviendra le médecin? demanda-t-il à voix basse.

— A six heures.

— Permettez-moi de rester jusque-là, je voudrais lui parler.

— Vous aussi vous êtes inquiet? dit Agnès, surprenant pour la première fois de l'émotion sur les traits de l'Américain. Vous la trouvez très mal?

— Je la trouve bien accablée pour une simple angine; cette oppression doit la fatiguer horriblement; oui, je vous l'avoue, je ne m'attendais pas à la trouver aussi souffrante. Gardez-moi, mademoiselle Agnès, je veux la soigner avec vous, c'est mon droit.

En effet, Richard s'installa au chevet de la malade. Mme de Veillegy venait deux fois par jour jeter un regard compatissant sur sa pauvre amie; les Montgratien envoyaient, ainsi que beaucoup d'autres, prendre régulièrement des nouvelles. Mrs. Needer était accourue dès qu'elle avait appris la maladie. Mais personne n'avait sincèrement offert ses services. Les médecins, en déclarant enfin la fluxion de poitrine, avaient bien parlé de religieuses et de garde-malade, mais il répugnait à Richard comme à Agnès de mettre une étrangère dans leur grave intimité et, d'un commun

accord, ils s'étaient chargés de veiller à tout, avec le seul secours des domestiques. Yvonne et Blanche avaient bien proposé leur aide, mais Agnès les trouvait trop jeunes toutes deux pour les admettre longuement dans la lourde atmosphère d'une chambre de malade. D'ailleurs, sans se l'avouer, elle trouvait une étrange douceur à ses longs et silencieux tête-à-tête avec Richard. Durant ces premiers jours de maladie, un accablement presque constant anéantissait la marquise. A peine entr'ouvrait-elle les yeux pour boire les remèdes qu'Agnès glissait entre ses lèvres, pendant qu'avec une délicatesse de précautions qu'on n'eût pas attendu de sa virile robustesse, Dick, un bras passé sous l'oreiller, soulevait doucement la pauvre tête fiévreuse. Plus d'une fois, dans ces soins donnés ensemble, les mains des deux jeunes gens s'étaient jointes, leurs cheveux s'étaient effleurés, et si l'Américain n'y semblait point prendre garde, Agnès, elle, en éprouvait une confusion délicieuse.

Dans la journée, c'était, malgré la tranquillité dont elle s'efforçait d'entourer la malade, un discret mais incessant mouvement. Les médecins, d'abord, venaient à trois reprises, sans ajouter grand'chose à leur diagnostic, ni à leurs ordonnances. Il fallait éviter toute complication et laisser la maladie suivre son cours. Leurs visites et les auscultations fatiguaient la marquise, sans rassurer ses fidèles gardes-malades. Puis Mme de Veillegy, qui n'admettait pas qu'on lui fermât la porte, venait aussi quotidiennement s'assurer que son amie était hors d'état de l'entendre ; car elle avait à l'entretenir confidentiellement et tenait beaucoup à être avertie aussitôt que la marquise pourrait supporter la fatigue d'une conversation.

Plus anxieusement encore que la mère de Bohémond, Agnès guettait ce moment-là. Il lui tardait ardemment que Richard pût enfin révéler à Mme de Saint-Cerneau sa véritable identité. Mais, malgré son impatience de voir s'accomplir ce qu'elle considérait comme un pressant devoir, elle devait bien reconnaître l'impossibilité d'un tel aveu tant que durerait l'affaissement de la malade.

Dick aussi surveillait attentivement sa grand-mère. Que de fois, penché sur elle, il avait appelé un regard de vie dans les yeux ternes et éteints ! Avec une secrète angoisse en face de l'avenir, il se demandait maintenant s'il n'avait point cruellement outrepassé ses droits, en restant sourd à l'appel d'une tendresse douloureuse dont il ne doutait plus. Il sentait l'inquiétude d'Agnès, et tout bas sa propre inquiétude lui répondait. Mais à présent qu'au-dessus de leurs volontés planait l'implacable maladie, ils ne se communiquaient pas cette intime anxiété. Il leur arrivait même quelquefois de l'oublier dans les longues heures de veille où, seuls au coin du feu, leur immobile surveillance s'engourdissait de rêves.

Chaque soir, après la dernière visite du médecin, Dick, d'un ton impératif, exigeait qu'Agnès, dont les grands yeux bistrés trahissaient la fatigue, allât se reposer. Elle protestait toujours, ne fût-ce que pour entendre la voix doucement autoritaire de Richard lui répéter : « Je le veux, mon amie, et vous m'obéirez. » Elle trouvait une étrange joie à s'incliner sous cette volonté forte et tendre, et, lui tendant la main comme pour quelque long adieu, elle se retirait après mille recommandations :

— Si vous avez besoin de moi, si ma tante est plus souffrante, ou si elle me demande, vous m'appellerez. En tout cas, vous me promettez de vous reposer à votre tour lorsque je reviendrai. Voilà tant de nuits que vous ne vous couchez pas. Vous me promettez ? insistait-elle, en mettant dans sa voix et dans son sourire une inconsciente coquetterie.

— Oui, oui, je prendrai tout le repos nécessaire ; dormez paisiblement, répondait Dick.

Mais lorsque, vers les trois ou quatre heures du matin, Agnès, rentrant dans la chambre, le somnait de tenir ses engagements, il affirmait, d'un ton péremptoire, qu'il n'éprouvait pas le moindre besoin de sommeil, et ne quitterait pas la malade.

— Vous êtes plus fatiguée que moi, étendez-vous sur la chaise longue, vous voyez qu'il n'y a rien à faire pour le moment.

Il forçait doucement la jeune fille à s'allonger, mettait un coussin sous sa tête, jetait sur ses genoux une couverture de fourrure.

— Etes-vous bien, demandait-il avec un indéfinissable regard, qu'Agnès jalousement emportait dans ses rêves. Dormez, je vous réveillerai au moindre geste de votre tante.

Lui-même alors s'asseyait au coin de la cheminée, dans un vaste fauteuil, d'où il pouvait à la fois surveiller la jeune fille et la malade. Et souvent son regard se détachait du lit pour s'attarder sur le fin profil noyé d'ombre d'Agnès endormie.

## XXIV

— Agnès!

La jeune fille ouvrit les yeux, se redressa encore engourdie de sommeil, sur la chaise longue où elle reposait.

Il lui fallut quelques instants pour découvrir dans l'obscurité de la chambre, traversée seulement par la faible lueur d'une veilleuse ou les flammes fugitives et mobiles de la cheminée, les objets qui l'entouraient.

Elle chercha d'abord des yeux la malade, mais ne put, dans l'ombre des rideaux, distinguer ses traits. Alors elle releva son regard vers Richard qui, penché sur elle, la regardait en souriant.

— Je me reproche de vous avoir réveillée, dit-il tout bas, vous dormiez si bien.

— Non, vous avez bien fait, au contraire; qu'est-il arrivé?

— Notre malade a repris connaissance; elle vous a demandée, expliqua le jeune homme.

Agnès bondit sur ses pieds et courut vers la marquise. La fièvre était tombée; les yeux, très doux, s'ouvraient lumineux dans le visage apaisé et pâli. Elle essaya de tendre la main.

— Ma petite Agnès! murmura-t-elle à la jeune fille qui, prévenant son geste, mettait un long

baiser sur les doigts amaigris. Et vous aussi, Richard, vous avez voulu me soigner? Vous êtes bons, tous deux, vous voulez me donner l'illusion du bonheur, vous me remplacez ceux que je n'ai plus... Ah! chers enfants!

Agnès leva sur Dick un regard suppliant. Les yeux fixés sur la malade, le jeune homme devina sans doute cette muette prière, car il tressaillit légèrement.

— Vous êtes mieux, n'est-ce pas? demanda-t-il très doucement à la marquise; il ne faudrait pas que les visites vous fatiguent en ce moment...

— Ah! je n'ai pas besoin des médecins, en tout cas; dites-leur de ne plus revenir, ils ne peuvent rien pour moi.

— Ils guideront votre convalescence, reprit calmement Richard; mais à présent, rien ne vaut pour vous la tranquillité. L'un de nous va interdire votre porte.

— J'y vais, dit vivement Agnès, en dégageant sa main que tenait toujours la marquise.

— Allez, chère petite, mais ne tardez pas trop, je suis avare de mes joies...

Dick ne fit rien pour la retenir. Agnès comprit que l'heure était venue, enfin, où il allait parler, et, le cœur secoué d'émotion et de crainte, elle sortit de la chambre.

Elle resta d'abord prête à rentrer au premier appel, attendant un cri, un mouvement, redoutant surtout qu'en l'état de faiblesse où se trouvait la marquise, la joie même, violente et imprévue, ne lui fut mauvaise, ainsi que l'avait redouté Richard.

Mais nul bruit ne sortait de la chambre close.

Il était beaucoup plus tard qu'elle ne l'avait cru. Un jour blafard et terne de décembre glissait à travers les hautes fenêtres, des domestiques circulaient dans les couloirs et les antichambres. L'attente inerte parut insupportable à la jeune fille. Elle appela une femme de chambre et la mit en faction à sa place.

— Je vais chez mes nièces, dit-elle. Au premier appel, vous m'avertirez; mais n'entrez pas chez

Mme la marquise avant d'y être appelée. Elle va un peu mieux et demande à n'être dérangée sous aucun prétexte.

Puis elle monta au second étage, dans le frais appartement préparé avec tant de soins quelques mois auparavant.

Elle y trouva les jeunes filles en train d'achever leur toilette.

— Enfin! elle a repris connaissance! s'écria Yvonne dès qu'Agnès, répondant aux anxieuses questions qui l'accueillirent, eut signalé la précieuse détente qui se manifestait chez la malade. Comme j'en suis heureuse! Georges était si tourmenté!

Mlle de Fyrmont eut un geste vif de surprise.

— Je comprends, dit-elle, que Georges s'associe à nos inquiétudes et à notre peine de voir souffrir ma tante; cependant je m'étonne qu'il s'en alarme à ce point.

— Ah! tante Agnès, répondit chaleureusement la fiancée, son angoisse dépasse la mienne, il est si bon! Et ses parents! Vous n'imaginez pas à quel point cette maladie les a bouleversés; ils ont pourtant bien compris que notre mariage était forcément retardé; ce qui les préoccupe surtout, c'est Mme de Saint-Cerneau. Ils savent quelle affection reconnaissante j'ai pour elle, et sans la connaître, s'associent déjà à tous mes sentiments. Voyez, j'ai reçu dépêche sur dépêche, me demandant des nouvelles.

— Vraiment? dit froidement Agnès en prenant des mains d'Yvonne les petits papiers bleus.

— Je suis bien touchée de leur cœur et de leur délicatesse, poursuivit la jeune fille, sans remarquer l'air soucieux et fermé de sa tante. Eux-mêmes, quoiqu'ils eussent fait déjà tous leurs préparatifs pour le mariage, ont écrit à Georges que, par égard pour Mme de Saint-Cerneau, il devait absolument ajourner même les formalités préliminaires jusqu'à son complet rétablissement. Georges ne voulait pas, vous comprenez, tante Agnès, il trouvait que cela repoussait trop loin notre bonheur. Mais ses parents l'ont absolument

exigé et je crois qu'au fond ils ont raison. C'est plus délicat.

Agnès ne put réprimer un léger haussement d'épaule, devant une telle ingénuité. Mais elle ne voulut pas souffler sur cette juvénile confiance.

— Je tâcherai de voir Georges, se borna-t-elle à dire. Si, comme je l'espère, le mieux de ma tante persiste, je serai un peu plus libre; quand ton fiancé viendra, tu me feras appeler.

— Oh! merci, tante Agnès, c'est cela, rassurez-le vous-même; dites-lui que nous pouvons reprendre notre joie, revenir à nos rêves.

— Tu sais bien, ma chérie, que je ferai tout au monde pour ton bonheur, répondit Mlle de Fyrmont en réprimant un soupir.

Elle caressa tendrement la jeune fille, s'efforça de sourire à son amour heureux et confiant; mais, à part elle, méfiante et irritée, elle se demandait avec angoisse ce qu'allait devenir ce fragile bonheur. N'avait-elle pas sapé l'étaï qui le soutenait; n'avait-elle pas, par son insistance à rendre à la marquise le fils inconnu qu'elle pleurait toujours, enlevé des mains d'Yvonne cette fortune indispensable à la sécurité de son amour.

Car, elle n'en doutait pas, avec son exaltation coutumière et plus explicable cette fois, la marquise oublierait, pour son petit-fils, toutes ses promesses antérieures. Avec une générosité volontairement imprévoyante, Agnès se refusait à songer à elle-même. Mais les mots inconsciemment révélateurs d'Yvonne venaient éclairer avec une effrayante précision sa sourde inquiétude sur l'avenir des enfants qu'elle aimait. Hélas! le sacrifice du bonheur de sa propre vie ne suffisait-il donc pas à assurer le leur; un flot d'amertume et de découragement monta au cœur d'Agnès; elle entrevit avec effroi les luttes nouvelles contre la misère, pires encore que les anciennes, à présent qu'elle les avait pu croire à jamais écartées.

Elle voyait clair maintenant, elle comprenait les résistances et les retards de Richard. Georges lui-même, peut-être, lui avait innocemment confié les exigences de sa famille, et en tout cas célébré

devant lui la générosité de la marquise qui apla-  
nissait d'insurmontables difficultés. Généreux et  
bon, lui aussi, Dick voulait, avant de se faire  
connaître, laisser sa grand'mère assurer irrévoca-  
blement le bonheur des fiancés. Et c'était elle,  
Agnès, qui l'avait pressé de ne plus calculer, de  
ne plus attendre...

— Pourtant, je n'avais pas le choix, répondit-  
elle à ses pensées; je n'ai fait que mon strict  
devoir. Dieu me viendra en aide.

Elle embrassa ses nièces et se leva, incapable de  
se prêter plus longtemps à leurs joyeux bavardages,  
déjà tout pleins de projets et de rêves.

— Il ne faut pourtant pas encore considérer ma  
tante comme guérie, leur dit-elle, voulant les pré-  
munir doucement contre une fausse joie; elle va  
un peu mieux, mais son état est toujours très  
grave.

— Du moment qu'elle va mieux, c'est bon  
signe, répliqua Yvonne avec l'optimisme résolu de  
son amour qui voulait être heureux.

— Dieu le veuille! soupira Agnès en s'éloignant.

Elle ne voulait certes pas interrompre l'entre-  
tien présumé de Richard avec sa grand'mère;  
mais les minutes lui semblaient d'une intolérable  
longueur, et dans un vague espoir d'être appelée,  
elle descendit jusqu'à l'appartement de la mar-  
quise. La femme de chambre qu'elle avait placée  
à la porte était toujours là, causant tout bas avec  
un domestique. Elle s'avança vivement à la ren-  
contre de Mademoiselle.

— Je pense que Mme la marquise dort, dit-elle  
prévenant toute question, car je n'ai entendu  
aucun bruit dans la chambre et on n'a pas sonné.

— Bien, dit Agnès un peu déçue, alors je n'entre  
pas encore. Je vais chez moi, vous m'avertirez au  
moindre appel.

Lentement, avec le regret de s'éloigner encore,  
elle gagna sa chambre, s'occupa de sa toilette  
matinale. Mais ses pensées la poursuivaient, des  
pensées douloureuses et inquiètes, tantôt prati-  
ques et précises à l'excès, tantôt exaltées et chimé-  
riques; de brusques rougeurs lui montaient au

visage; elle s'en voulait de n'être pas davantage maîtresse de ses impressions, de ne pouvoir régler les battements de son cœur, d'avoir laissé dans son âme de vieille fille se glisser encore furtivement un rêve. Car enfin, au milieu même des tourments causés par la santé de sa tante et l'avenir incertain de ses neveux, Agnès venait de découvrir qu'elle trouvait à l'amicale intimité de Dick une étrange douceur. Certes, elle protestait encore contre toute possibilité d'amour, mais elle s'avouait qu'il serait bon d'être chérie par un tel homme, elle avait peine à comprendre qu'Yvonne eût pu, dans son aveuglement, lui préférer quelque autre, fût-ce Georges, surtout Georges, était-elle bien près de penser; car, si elle avait confiance en sa bonté et sa loyauté, elle ne le croyait pas capable de la force et de l'énergie nécessaires pour soutenir les inévitables luttes de la vie.

— Jamais ses parents n'accepteront Yvonne sans fortune, pensait-elle tristement. Georges pleurera, se désolera, mais il cédera à la forte volonté de sa mère, il abandonnera ma petite Yvonne. Se relèvera-t-elle, comme moi, de l'épreuve?

Agnès ne le croyait pas. Elle ne reconnaissait pas son amour éteint dans l'ardeur enthousiaste de la jeune fiancée. Non, jamais elle ne s'était si complètement donnée, jamais elle n'avait, avec cette confiance passionnée, remis sa vie entre les mains de Georges. Pourtant elle comprenait, avec un regret, la douceur d'un si tendre abandon.

Comme elle achevait sa toilette, la femme de chambre vint la chercher.

— Mme la marquise ne dormait pas et M. Godfroy demande Mademoiselle.

Elle se hâta de descendre, anxieuse de ce qu'elle allait voir.

Lorsqu'elle pénétra chez Mme de Saint-Cerneau, il lui sembla que le pâle soleil d'hiver illuminait la chambre, tellement le visage radieux de la malade resplendissait de joie.

— Ah! ma petite, ma chère petite, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, en apercevant la jeune

filles. Oui, il m'a tout dit ! C'est vous qui avez vaincu son obstination, c'est un peu à vous que je le dois ; venez ici, Agnès, Dick, mes enfants.

Dans sa fébrile pression des mains, elle unissait les doigts des jeunes gens et, les serrant sur son cœur, répétait, haletante et heureuse :

— Mes enfants, ma suprême joie, je savais bien que mon amour n'était pas un leurre, que mon tenace espoir triompherait un jour. Comme vous avez tardé, mon fils ; depuis tant d'années, je vous cherche et vous appelle. Penchez-vous encore sur moi. Oui, je ne me trompais pas, vous avez le sourire de votre père, j'en avais été frappée la première fois que je vous ai vu...

Epuisée, elle laissa retomber les mains d'Agnès et de Richard, et de ses yeux brusquement fermés, de lentes larmes coulèrent sur son visage.

Longtemps, respectueux et muets, les jeunes gens demeurèrent immobiles à son chevet, sans oser échanger un mot ni un regard.

Mais lorsque enfin le souffle oppressé s'apaisa, quand les traits du visage se détendirent et qu'une respiration faible mais régulière indiqua le sommeil, Richard, prenant le bras de la jeune fille, l'entraîna doucement à l'autre bout de la pièce.

— Grâce à vous, elle est heureuse, et moi aussi, ma cousine Agnès, dit-il avec cette voix profonde qui émouvait la jeune fille. Lui seul avait cette façon de prononcer son nom. Il s'attardait sur les courtes et graves syllabes comme pour en savourer la caressante douceur, il y faisait passer une grâce tendre et recueillie.

— Elle a supporté mieux que je ne l'espérais cette émotion, continua-t-il en s'asseyant à côté de la jeune fille. Aux premiers mots, alors que je cherchais à la préparer, elle a compris et voulait se jeter dans mes bras. Hélas ! bien vite il m'a fallu troubler sa joie en répondant à ses questions sur mon père. Mais elle a été très forte, très courageuse. Vous aviez raison en me poussant à tout lui dire sans tarder davantage.

— Oh ! oui, il ne faut pas faire attendre le bonheur.

— C'est vrai, répondit Richard.

Et songeant tout à coup à Yvonne, bien que Mlle de Fyrmont n'eût mis dans sa phrase aucune allusion volontaire, il ajouta :

— A présent que notre malade a repris conscience et que ma situation envers elle est nettement établie, je trouve qu'il serait à propos de ne pas ajourner indéfiniment le mariage de votre nièce.

Agnès fit un geste vague.

— Mais si, il faut s'en occuper; ma grand'mère comprendra certainement que l'on ne peut faire attendre ainsi des fiancés aussi amoureux, car il est impossible, même en mettant tout au mieux, d'envisager une date quelconque où elle soit à même d'assister à la cérémonie.

— C'est égal, protesta la jeune fille, il n'est pas possible non plus de s'occuper en ce moment de mariage et de fêtes.

— Nous supprimerions les fêtes, elles sont un bien futile accessoire en la circonstance. L'essentiel, c'est qu'ils se marient, et cela ne peut plus tarder.

— Vous êtes bien pressé, murmura Agnès, vaguement interrogative.

Dick ne répondit pas et revint près de la malade.

La journée fut relativement bonne. Après la visite des médecins qui refusaient de se prononcer, et de Mme de Veillegy qui, entendant la malade parler de son petit-fils, crut au délire et courut partout colporter la nouvelle, Mme de Saint-Cerneau demanda d'elle-même un prêtre, au grand soulagement d'Agnès.

Puis, en règle avec Dieu, elle voulut encore écrire quelques mots au crayon avant de rappeler auprès d'elle Agnès et Dick, qu'elle avait éloignés.

La jeune fille ne revint qu'un peu plus tard à son chevet. La marquise, très fatiguée par ces efforts successifs, était retombée dans une lourde prostration; mais, par un ressort d'énergie, elle murmura péniblement :

— La note est pour vous aussi... vous la lirez... après... tous deux ensemble... ensemble... je le veux. La plume était si lourde... Ma main tombe, n'est-ce pas... tenez-la... vous verrez... je n'oublie pas... Dick l'a emportée... il reviendra... laissez-moi dormir... il y a si longtemps...

Et elle retomba dans un sommeil lourd et agité.

## XXV

Tout est terminé.

Avec d'infinies précautions, Richard fit glisser sur l'oreiller la pauvre tête qui s'était renversée inerte entre ses bras.

Debout à ses côtés, ses yeux, où ne montaient pas encore les larmes, agrandis par l'effroi de la catastrophe soudaine, Agnès n'osait pas comprendre. La mort était venue si vite. La nuit avait été plutôt calme au début. Une demi-heure auparavant la malade reposait paisible, si paisible même que Richard insistait pour que la jeune fille allât se coucher. Et tout à coup un cri rauque, effrayant, les avait appelés frémissements, près du lit.

Redressée et suffocante, la marquise, le visage inondé de sueur, s'était cramponnée aux mains tendues vers elle.

Tandis que Richard l'inondait d'éther, Agnès avait voulu s'élançer vers la sonnette, mais la malade l'en avait empêchée.

— Non, non, n'appellez pas... je ne veux personne... personne... que vous, mes enfants... mes bien-aimés... vous et Dieu!

Puis, comme une tendre litanie, revinrent une dernière fois sur ses lèvres tous les noms chers de son lointain passé : « Godefroy, Tancrede, Isabelle, mes bien-aimés... Richard... Agnès! »

Et desserrant soudain l'étreinte qui retenait, entre les siennes, les mains de ses enfants, elle

s'était tout à coup rejetée, avec un grand soupir, sur le cœur de son petit-fils.

Se pouvait-il que la mort fût si prompte. Agnès n'y pouvait croire.

Ce ne fut qu'en voyant Richard abaisser pieusement les paupières qui ne s'ouvriraient jamais plus sur les choses de ce monde, que la cruele réalité la pénétra enfin. Elle s'abattit au pied du lit et enfouit sa figure dans les draps, en sanglotant.

Richard aussi s'agenouilla et, durant quelques instants, leur commune douleur resta silencieuse.

— Courage, ma pauvre amie, murmura bientôt le jeune homme, en passant son bras autour des épaules tremblantes d'Agnès.

Tout haut, il prononça une courte prière, puis il se releva.

D'autres devoirs s'imposaient encore en ce cruel moment. La jeune fille, avec sa triste et précoce expérience, le comprit et, se relevant aussi, mit un long baiser sur le front de celle qui n'était plus.

— Je vais sonner, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Dick, d'une voix étouffée de larmes.

Il acquiesça d'un geste et, tandis que dans l'hôtel se répandait une agitation inquiète, il demeura debout, les yeux fixés sur les traits rigides qui prenaient dans la mort une austère grandeur.

Agnès s'était de nouveau agenouillée; elle s'efforçait de prier à travers ses pleurs.

Bientôt des pas précipités coururent le long des corridors; des domestiques anxieux et effrayés entrèrent dans la chambre.

Au nom d'Agnès toujours effondrée au pied du lit, Richard leur donna les premiers ordres, puis, malgré sa résistance, il entraîna la jeune fille dans la pièce voisine.

— Non, vous ne pouvez pas rester en ce moment, ma pauvre amie, *elle-même* ne le voudrait pas; d'ailleurs, nous avons l'un et l'autre un ordre pressant à exécuter.

Il retira du petit bureau, dont depuis longtemps

Agnès aussi connaissait le secret, le billet écrit quelques heures auparavant. Sur l'enveloppe fermée, leurs deux noms étaient tracés d'une écriture irrégulière: Richard, Agnès.

Le jeune homme la tendit à sa compagne. Mais elle la repoussa doucement.

— Ouvrez, dit-elle.

Alors, debout auprès d'elle pour qu'ensemble ils pussent lire d'un même coup d'œil les volontés suprêmes de la morte, Richard déchira l'enveloppe.

Avec un religieux respect, il en retira un mince papier et l'ouvrit sous le regard d'Agnès.

Trois lignes y étaient tracées, trois lignes que tous deux parcoururent avec une violente émotion.

« Je laisse tout ce que je possède à mon petit-fils, Richard Godefroy de Saint-Cerneau, en le priant d'épouser Agnès de Fyrmont.

« MARQUISE DE SAINT-CERNEAU. »

18 décembre 1912.

D'un irrésistible mouvement de contrariété et d'impatience, Dick déchira le papier...

— Oh! s'écria-t-il, sans regarder la jeune fille, elle avait déjà perdu connaissance! On n'impose pas de telles choses! D'ailleurs, ceci est contraire à ses engagements antérieurs, et ceux-là seuls sont l'expression de sa volonté.

— Mais non, riposta la jeune fille, bouleversée: si ceci n'exprime que sa pensée troublée par la maladie, son précédent testament a moins encore de valeur: c'est lui qu'il faut détruire.

Elle courut à son tour vers le petit bureau et s'empara avec une hâte fébrile de l'épaisse enveloppe que la marquise lui avait si souvent désignée comme gage de sa fortune.

Une douleur irritée et poignante la dominait en cet instant: plus que le deuil qui l'accablait, plus que le souci de l'avenir, plus que l'âpre misère se

dressant devant elle, le cri de Richard, la véhémence de sa protestation entraînait dans son cœur comme une flèche aiguë.

Une indicible confusion la faisait pâlir et rougir tour à tour.

Lui était-elle donc à ce point antipathique qu'il ne pût, même à cette heure, lui toujours si maître de lui, accueillir qu'avec colère l'idée de l'épouser? Certes, la marquise, dans sa bienveillance, était encore maladroite et despotique. Agnès aussi souffrait de la voir ainsi disposer à son gré de leurs plus intimes sentiments; pourtant elle ne se fût pas révoltée avec cette violence; peut-être même se fût-elle soumise avec douceur si Dick l'en eût priée...

Avant que le jeune homme eût pu l'en empêcher, d'un brusque mouvement elle jeta dans la cheminée le testament de la marquise.

— Mais que faites-vous? C'est insensé! s'écria Dick, s'élançant, et retirant le papier d'entre les flammes.

Cette fois, leurs regards se rencontrèrent, regards brillants et irrités, qui se mesurèrent un instant.

Le premier, Richard baissa les yeux.

— Vous n'avez pas le droit de faire cela, dit-il, plus calme. Songez qu'en voulant vous dépouiller, vous en dépouillez d'autres. Vous n'avez jamais lu ce testament? Il contient sans doute bien des legs et des recommandations. Non, vous ne pouvez pas le détruire.

— Vous avez bien déchiré l'autre, répondit-elle, toujours raidie.

— Ce n'est pas la même chose. L'autre ne concernait que moi... que nous, reprit-il plus bas, avec une légère hésitation. Il n'est digne ni de vous Agnès, ni de moi, que personne au monde, fût-ce une mourante, ose disposer de notre vie. Asseyez-vous donc, mon amie, et laissez-moi vous parler, ajouta-t-il en lui prenant la main avec une si tendre douceur, qu'Agnès se sentit à demi calmée.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil.

— Excusez-moi, reprit Richard, j'ai été brutal tout à l'heure, j'aurais dû pour elle, pour vous, me dominer davantage. Que voulez-vous? Il m'a été insupportable de vous voir, vous, vous! associée à cette misérable question d'argent.

— Moi aussi, je le regrette, croyez-le bien, dit amèrement la jeune fille. Nous n'avons qu'à rayer cette ligne malencontreuse, le reste au moins mérite tous nos respects.

— Oh! mon amie, pourquoi ne voulez-vous pas me comprendre? murmura-t-il d'un ton de reproche; puis, comme elle fuyait son regard, il reprit sur un autre ton :

— Cette fortune ne m'appartient pas, je ne la veux pas...

— Moi non plus, je ne la veux pas.

— Aussi n'est-ce pas pour vous que vous l'accepterez; mais vos neveux, vos nièces, toutes les jeunes vies que vous tenez entre vos mains.

— Ah! laissez-moi, s'écria-t-elle en se redressant, incapable de maîtriser son angoisse, toutes ces questions d'argent en un pareil moment! Mais c'est odieux, c'est au-dessus de mes forces!

— Pardonnez-moi, Agnès, chère amie tant aimée.

Mais ces douces paroles, loin d'apaiser la jeune fille, irritèrent sa souffrance; pourquoi la berçait-il de ces fades et trompeuses flatteries d'amitié, quand, au fond, il ne l'aimait pas? Une immense détresse, un désespoir sans borne s'emparaient d'elle, noyant ses dernières énergies.

Elle cacha sa tête entre ses mains et pleura amèrement.

Comprenant que pour le moment toute consolation serait importune et vaine, Richard voulut s'éloigner.

Mais au bruit de la porte, Agnès se redressa.

— Rendez-moi le testament! demanda-t-elle, impérieuse.

— Qu'en ferez-vous? questionna Dick en revenant vers elle.

— Il m'appartient. Cent fois votre grand'mère m'a dit où je le trouverais.

— Il faut le remettre à sa place, dit Richard avec autorité, ou le produire officiellement. Sérieusement, Agnès, vous n'avez pas le droit d'en disposer.

— Mais l'on peut toujours refuser ce qu'on vous donne, enfin! s'écria la jeune fille avec désespoir. Si je ne la veux pas, encore une fois, cette fortune qui vous appartient! Vous avez bien repoussé les dons de votre aïeule, vous! Laissez-moi au moins le droit d'être malheureuse et misérable.

— Non, je ne vous le laisserai pas, Agnès, je ne puis vous le laisser! Comment ne voyez-vous pas, mon unique amour, que je donnerais ma vie pour vous procurer une heure de joie. Pardon, Agnès, ce n'est pas le moment, je le sais, de laisser échapper un aveu si longtemps réprimé; elle me pardonne, celle qui vient de nous quitter! Elle avait lu dans mon cœur! Mais dans le vôtre, Agnès, quel regard a pu pénétrer? Si je vous offense, pardonnez-moi, je suis coupable, moi, qui tout à l'heure souffrais si fort à la seule pensée qu'on pût violenter votre âme. Vous ne me répondez pas, vos yeux furent les miens, vous pleurez. Je vais sortir, si vous le voulez, si ma présence vous est pénible... J'ai manqué de courage! Lorsque j'ai vu vos larmes, je n'ai plus pu me taire, mais je ne veux pas vous blesser davantage... pardonnez-moi.

Lentement, il se dirigea de nouveau vers la porte.

Agnès sembla soudain sortir d'un rêve. Un éclair de joie infinie traversa ses yeux pleins de larmes :

— Richard! appela-t-elle.

## XXVI

A présent qu'il se savait aimé d'Agnès, nul motif n'empêchait plus le petit-fils de la marquise de porter hautement son nom tout entier. La préoccupation de l'avenir matériel de son amie qui si longtemps, en dépit du propre élan de son cœur, comme plus tard des instances de la jeune fille, en avait retenu l'aveu sur ses lèvres, n'existait plus. Les larmes d'Agnès, l'amertume qu'il avait devinée dans sa brusque raideur avaient vaincu toutes ses résolutions et triomphé de ses délicats scrupules. Il n'avait pu en cet instant lui cacher sa tendresse, et Agnès lui avait répondu.

Aussi, dès les premières lueurs du jour, les habitants de l'hôtel, et bientôt après tout Paris, apprirent en même temps la mort de la marquise de Saint-Cerneau et l'existence de son petit-fils. Cette seconde nouvelle causa une telle surprise que l'émotion causée par la première en fut bien vite atténuée.

Trop de gens avaient ou croyaient avoir un intérêt à ce que nul héritier direct ne recueillît la succession de la marquise, pour que la soudaine révélation de Dick Godefroy fût accueillie avec enthousiasme. Elle rencontra même au premier moment une certaine incrédulité. Les Montgratien, déçus dans leur affection pour Agnès, les Veillegy et les d'Arcillac, pour des motifs plus personnels, se refusaient obstinément à reconnaître dans cet étranger le légitime descendant et héritier de Mme de Saint-Cerneau.

Mais Richard avait entre les mains d'irréfutables preuves, plus de papiers qu'il ne fallait pour convaincre les plus sceptiques. On dut s'incliner devant l'évidence.

Cependant, il était un secret encore, le plus cher et le plus intime, qu'il gardait jalousement.

D'un tacite accord, ni lui, ni Agnès, n'avaient dit à personne l'espoir de bonheur qui chantait dans leur âme. Par respect filial, ils ne s'étaient même, en ces premiers jours de deuil, permis entre eux aucune allusion à la scène douloureuse et douce qui avait suivi la mort de la marquise. Mais à toute heure, au milieu du désarroi affairé qui suit les catastrophes, Mlle de Fyrmont s'était sentie soutenue dans sa peine par la réconfortante douceur d'un regard qui, de loin ou de près, veillait sur elle. Dans son chagrin sincère, elle n'éprouvait plus cette détresse qui, si souvent, l'avait fait presque défaillir en des heures d'apparente prospérité. Elle s'abandonnait avec un ineffable sentiment de délivrance à la forte tendresse qu'elle comprenait enfin, dont elle remontait pas à pas le cours; éclairée maintenant par l'aveu de Richard, elle s'étonnait d'avoir pu se méprendre si longtemps sur les sentiments du jeune homme.

— Je l'aimais trop, s'avoua-t-elle, je l'aimais depuis les premiers jours, et c'est peut-être pour m'interdire toute trompeuse espérance que je voulais aveuglément le croire amoureux d'Yvonne.

Elle pleurait sa chère bienfaitrice, mais ses larmes étaient sans amertume, puisque Dick était là, puisque leur chagrin les unissait davantage; les douleurs partagées ont encore leur mélancolique douceur. Elle attendait sans impatience, avec un recueillement attendri, que son ami revint à elle, qu'il lui redit les paroles bienheureuses qui avaient fait la lumière dans son âme. Elle savait que, bientôt, il la serrerait sur son cœur, comme l'autre soir, qu'il mettrait de nouveau sur son front ce long baiser qui lie les âmes et, confiante, elle attendait l'heure fixée par lui.

La triste et pompeuse cérémonie était achevée. Dick, respectant les goûts de sa grand'mère, avait voulu que les funérailles fussent magnifiques. Les artistes que la pauvre marquise avait retenus pour le mariage d'Yvonne vinrent chanter l'office funèbre. Une foule énorme assista aux obsèques, attirée par la curiosité autant que par la sympathie, car l'on avait hâte, dans la société parisienne,

de connaître le jeune marquis de Saint-Cerneau, et les témoignages d'empressement et de bon accueil lui furent prodigués.

Mais il déçut un peu l'attente générale par sa froideur et son extrême réserve.

Les voitures de deuil ramenèrent enfin à l'hôtel Agnès et ses nièces. Dick avait tenu, et cela avait été fort remarqué, à s'entourer des jeunes Voussages comme s'ils eussent été de sa famille, et il avait également prié Agnès de prendre Yvonne et Blanche avec elle, dans le deuil.

— Laissez-moi, mes chéries, dit Mlle de Fyrmont aux jeunes filles qui voulaient l'accompagner dans sa chambre, je préfère rester seule un instant; d'ailleurs, vos frères vont vous rejoindre, M. Richard leur a demandé de passer toute la journée avec nous.

— Et après, tante Agnès, que ferons-nous tous? demanda Blanche, qu'avait inquiétée à plaisir Mme de Veillegy. Nous irons à Voussages, n'est-ce pas? Nous ne pouvons plus rester ici?

— Evidemment, murmura pensivement Yvonne; je comprends bien que tout est changé maintenant. Mais au moins vous, nous vous garderons toujours, tante Agnès, vous êtes notre protectrice, notre force, notre consolation.

— Pauvres petites, répondit Mlle de Fyrmont, ne vous tourmentez donc pas. J'ignore encore ce que nous ferons les uns et les autres; mais n'écoutez pas les personnes qui ne savent rien de votre avenir, et ayez confiance en Dieu.

— En Dieu et en vous, tante Agnès, répondit Yvonne avec un triste sourire, car depuis quelques jours son naïf optimisme avait été cruellement atteint.

— Allez, mes enfants, allez rejoindre vos frères. Je vous suis au salon.

Mais à peine avait-elle enlevé son voile que Dick frappait à sa porte.

— Agnès, dit-il avec cette gravité caressante qu'elle aimait tant, je viens de dire à Georges d'Arcillac que ma grand'mère a laissé les instructions que vous savez pour la dot de vos nièces.

— Est-ce bien sûr? demanda la jeune fille en rougissant; avez-vous les papiers en main?

— J'ai tout remis au notaire, tout est en règle; le sort de vos enfants adoptifs est assuré, répondit hâtivement le jeune homme. Et maintenant, ô mon amie, voudrez-vous enfin songer à vous? à nous? Agnès, ma bien-aimée, voulez-vous être ma femme? Voulez-vous pour toujours vous confier à moi?

Avec une indicible joie, elle lui tendit ses deux mains dans un grand geste d'abandon.

— Richard, je vous aime! affirma-t-elle avec la gravité profonde d'un serment.

FIN

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

## L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,  
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les **FABLES DU BON LA FONTAINE**

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages  
:: :: :: qui font la grâce du home :: :: ::

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 75.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les cinq Albums d'Ouvrages de Dames (n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5) sont envoyés franco contre mandat-poste de 25 fr. Etranger, 30 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte)  
à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller  
des jeunes filles  
et des maîtresses de maison.  
"Élégance" et "Economie"  
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses  
primes.

Ses romans sont célèbres pour  
leur haute qualité,  
ainsi que sa rédaction, sa mode,  
ses courriers.

Abonnement d'un an : 12 fr. - Étranger : 18 fr.

Six mois : 7 fr. - Étranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris - 14<sup>e</sup>

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)